ANDRÉ LEFEBVRE

Les Lefebvre de Batiscan



Débat sur les langues lors de la première Assemblée législative du Bas-Canada le 21 janvier 1793.

Tome III

La politique ou l'honneur

Roman historique

Fondation littéraire Fleur de Lys

Les Lefebvre de Batiscan



Débat sur les langues lors de la première Assemblée législative du Bas-Canada le 21 janvier 1793.

Tome III

La politique ou l'honneur

ANDRÉ LEFEBVRE

Les Lefebvre de Batiscan



Débat sur les langues lors de la première Assemblée législative du Bas-Canada le 21 janvier 1793.

Tome III

La politique ou l'honneur

Roman historique

Fondation littéraire Fleur de Lys



Fondation littéraire Fleur de Lys

Les Lefebvre de Batiscan
Tome III : La politique ou l'honneur
Roman historique, André Lefebvre
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2016, 200 pages.

Édité par la Fondation littéraire Fleur de Lys, organisme sans but lucratif, éditeur libraire québécois en ligne sur Internet. Depuis 2003.

Adresse électronique : contact@manuscritdepot.com

Site Internet : www.manuscritdepot.com

Tous droits réservés. Toute reproduction de ce livre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur. Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque moyen que ce soit, tant électronique que mécanique, et en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Disponible sur support numérique et papier

ISBN 978-2-89612-506-7

© Copyright 2016 André Lefebvre

Illustration en couverture : Tableau intitulé *Débat sur les langues lors de la première Assemblée législative du Bas-Canada le 21 janvier 1793* par Charles Huot, entre 1910 et 1913.

Dépôt légal – 3ème trimestre 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ)
Bibliothèque et Archives Canada (BAC)

Imprimé à la demande au Québec.

Du même auteur

Histoire de ma nation !
André Lefebvre
Essai
Fondation littéraire Fleur de Lys
Lévis, Québec, 2014, 474 pages.
ISBN 978-2-89612-464-0
http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.1.htm

Les souliers d'beu !
André Lefebvre
Essai
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2015, 266 pages.
ISBN 978-2-89612-472-5
http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.2.htm

L'histoire de… l'univers !
André Lefebvre
Essai
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2015, 202 pages.
ISBN 978-2-89612-479-4
Format 8,5 X 11 pouces (Lettre)
Exemplaire numérique : Gratuit (PDF)
http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.3.htm

LES HOMMES D'AVANT LE DÉLUGE (PAR ÉLIE L'ARTISTE)

Tome I : La science secrète
André Lefebvre
Essai
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2015, 256 pages.
ISBN 978-2-89612-484-8
Format 8,5 X 11 pouces (Lettre)
Exemplaire numérique : 7.00$
http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.4.htm

→

Tome II - Le mystère sumérien
André Lefebvre
Essai
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2015, 250 pages.
ISBN 978-2-89612-409-9
Format 8,5 X 11 pouces (Lettre)
Exemplaire numérique (PDF) : 7.00$
http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.5.htm

Tome III : L'énigme égyptienne
André Lefebvre
Essai
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2016, 346 pages.
ISBN 978-2-89612-498-5
Format 8,5 X 11 pouces (Lettre)
Exemplaire numérique (PDF) : GRATUIT
http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.6.htm

LES LEFEBVRE DE BATISCAN

Tome I : « L'apprentissage canadien»
Roman historique, André Lefebvre
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2016, 316 pages.
ISBN 978-2-89612-504-3
Édition papier (6X9 pouces) et numérique (PDF)
http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.7.htm

Tome II : Les Canadiens « pure laine »
Roman historique, André Lefebvre
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2016, 258 pages.
ISBN 978-2-89612-505-0
Édition papier (6X9 pouces) et numérique (PDF)
http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.8.htm

Tome III : La politique ou l'honneur
Roman historique, André Lefebvre
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2016.
ISBN 978-2-89612-506-7
Édition papier (6X9 pouces) et numérique (PDF)
http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.9.htm

Avant-propos

L'hymne national canadien, version française, s'appuie sur les innombrables exploits des Canadiens français en Amérique du Nord. La version anglaise ne dit absolument rien des « actions » des Britanniques au Canada, sauf de s'y tenir « à l'attention », qu'il y pousse des pins et des érables et que le pays est très vaste. Peut-être ne se trouve-t-ils, dans leur participation à l'histoire du Canada, rien d'autre de plus « glorieux » à noter, qui puisse meubler un « Hymne national » ? C'est, à tout le moins, ce qu'on peut en déduire, d'après ce qu'a mis sur papier celui qui a composé cette version anglaise qui fut acceptée officiellement le 1er juillet 1980 (cela a pris près d'une centaine d'années. Signe évident qu'on a tout de même cherché à découvrir des faits à signaler); démontrant ainsi ne pouvoir rien y ajouter ou modifier de cette histoire à partir de 1760 jusqu'à la fin du XXe siècle.

J'avoue cependant que la version anglaise de l'hymne national n'est vraiment pas mon problème; tout simplement parce qu'elle ne représente pas du tout ma nation. Nous devons remercier Adolphe-Basile Routier, natif de St-Placide Québec, d'avoir démontré que nous ne nous sommes jamais contentés de rester simplement « à l'attention », derrière des palissades, dans un pays aussi vaste que le nôtre. Quant à la musique de Calixa Lavallée, natif de Verchères, elle est magnifique autant en Anglais qu'en Français. Je vais donc continuer l'histoire des Canadiens de ma famille qui fut parmi celles qui ouvrirent l'Amérique du Nord à toute l'humanité des autres continents.

Chapitre 1

Ô Canada terre de nos aïeux

Ô Canada ! Notre patrie et terre natale !
(Traduction wiki de la version anglaise)



Moraine Lake in Banff National Park. Bruno.menetrier

L'épopée des Canadiens avait été cachée sous les rapports de stagiaires français, faits au roi de France, de supposés exploits « français » jusqu'en 1760, et allait être plagiée par d'autres supposés exploits des « Britanniques » après cette date. Ce qui est tout à fait normal puisque l'histoire est toujours écrite par l'autorité en place. C'est également ce qui est loin d'en garantir la véracité, on le comprendra facilement. Par contre, on peut, assez aisément, découvrir cette vérité dans les traces laissées par ces mêmes autorités. Il ne suffit que de se servir de notre faculté innée de « coureur de bois » pour lire les pistes, et de l'appliquer à la lecture de ces traces historiques.

De 1760 à 1768, celui qui détint le pouvoir dans la province de Québec s'appelait James Murray. Il avait combattu sous les ordres de James Wolf durant la guerre de sept ans. Il fut l'un des premiers à grimper l'escarpement de l'Anse au Foulon. Il fut donc témoin de la

bataille des Plaines d'Abraham, de la prise de Québec et, par la suite, de la reddition de Montréal. Cet officier britannique, quatrième en grade au moment de la « Conquête », avait ouï raconter les exploits antérieurs des « Canadiens » et en avait constaté l'authenticité durant la guerre de sept ans. Il avait rapidement relevé pourquoi, durant plus de cent ans de combats contre les Anglais, ces fichus Canadiens n'avaient pratiquement jamais été battus. Ces hommes étaient d'une bravoure et d'une endurance inconcevable pour des Européens. C'est pourquoi il exhorta Wolf, tout au long de cette guerre, de s'attirer l'amitié des Canadiens afin de les détacher des Français. Il affirmait que c'était la seule façon pour les Britanniques de gagner contre la France, en Amérique du Nord. Il n'était donc pas du tout convaincu, lors de la reddition de Montréal, que c'étaient bien les Canadiens que l'armée britannique avait vaincus ce jour-là. Surtout lorsqu'il revoyait mentalement les citoyens de Québec ouvrir les portes de la ville et lui faire signe de venir la prendre. Il avait, à ce moment-là, pris conscience que si les Canadiens ne l'avaient pas voulus, l'armée anglaise aurait été obligée de lever les voiles et retourner en Angleterre, sans obtenir aucun résultat sauf elle de la destruction de maisons d'habitants desquelles les défenseurs étaient absent.

Il est d'ailleurs évident qu'historiquement, en tant que Gouverneur de la Province de Québec, Murray vouait un grand respect à ces Canadiens francophones; et ce, jusqu'au 12 avril 1768 où il quitta définitivement le Canada vers Londres. Durant cette période, lorsqu'il constate le genre de « marchands britanniques » qui se présentent dans la province, il n'a que du mépris pour eux. Sachant très bien qu'il lui est impossible d'avoir une emprise sur ces « Habitants » du Canada, il se sert des curés et des ordres religieux pour garder un minimum de contrôle sur les Canadiens. La politique britannique continuera dans la même visée et parviendra à gagner l'appui du clergé canadien qui se manifestera à plusieurs niveaux, aux dépens même des colons. James Murray était un officier militaire intelligent et pragmatique. Les deux gouverneurs qui le suivirent, Carleton et Haldimand, respectaient également les Canadiens; mais c'était parce qu'ils en avaient peur beaucoup plus qu'autre chose; et le respect basé sur la peur, ce n'est pas tout à fait du respect. Cette peur quitta les Britanniques seulement en 1838, parce que le clergé, qui avait finalement assuré son emprise sur l'esprit des habitants, lui prouva son appui. À partir de cet instant, le respect pour les Canadiens, incluant les amérindiens et les métis, s'étiola continuellement; parfois même dans l'esprit de plusieurs Canadiens-français dit « de souche ». Au point où, aujourd'hui,

pour les Anglophones et plusieurs Francophones, cette fresque épique est effacée de l'histoire.

Malgré ce travail de sape étalé sur plus de trois siècles et demi, l'épopée des Canadiens francophones n'est donc, certainement pas, une « histoire imaginaire » que des «porteurs d'eau, nés pour un p'tit pain » ont inventée pour se valoriser au fond de leur chaumière; c'est une épopée véridique qui fut transmise chez nous, d'une génération à l'autre.

À l'époque où finit le tome 2 de notre récit « Les Lefebvre de Batiscan », le lieutenant-gouverneur de Détroit s'appelle Henri Hamilton. Il y a été nommé en 1775, par Guy Carleton, capitaine général et gouverneur en chef britannique en l'Amérique du Nord. Ce nouveau lieutenant-gouverneur de Détroit arrivait de Terrebonne, au Québec, où il venait de négocier avec un groupe de censitaires qui voulait se rebeller contre leur seigneur. En 1777, il reçoit l'ordre des autorités britanniques, c'est-à-dire probablement de Carleton (puisque Haldimand n'arrivera qu'en juin 1778), de faire participer les Indiens dans la guerre contre les rebelles américains. Ses ordres sont de se servir des Indiens en les propulsant contre les colons, pour faire diversion et augmenter la frayeur des « rebelles » sur les frontières de Virginie et Pennsylvanie. Il fait beaucoup plus que « faire diversion »; il installe l'effroi total dans la population rebelle anglo-américaine.

Au début du récit actuel du tome 3, en 1778, Hamilton se heurte plusieurs fois à George Roger Clark, frère aîné du futur chef de l'expédition Lewis et Clark, qui le fait finalement prisonnier en 1779. Les Virginiens, entre autres, considèrent Hamilton comme un « criminel de guerre ». Tous l'appellent : « le Général acheteur de scalps blancs ». Il est envoyé à Williamsburg où Thomas Jefferson, futur Président des USA, le garde, les fers aux pieds. Après 18 mois de prison, George Washington lui obtient sa libération et Hamilton peut retourner en Angleterre suite à un échange de prisonniers. Il réapparait au Canada en 1782 comme Lieutenant-Gouverneur de Québec, recommandé par Haldimand, d'où on le rappellera rapidement à Londres, fin 1785. La répercussion de ses actes en Virginie et Pennsylvanie ne semble pas l'avoir suivis jusqu'au Québec; mais ils y furent responsables des problèmes d'au moins l'une de nos familles ancestrales.

Ce jour de 1778, Pierre Lefebvre se retrouve assis à une table où un autre « coureur de bois », habitant de Yamachiche, sirote une bière. L'homme semble âgé d'environ 45 ans.

— Tu es nouveau ici ? demande l'inconnu.

— Je suis arrivé depuis trois jours. répond Pierre; et je vais quitter aujourd'hui. Je ne peux plus supporter de me faire dire ce que je dois faire à chaque instant.

L'inconnu étale un sourire qui ne demandait qu'à se rendre jusqu'à l'éclat de rire.

— Pas habitué à recevoir des ordres, hein ?

— Pas habitué d'être traité en mouton; plutôt, répond Pierre en souriant lui aussi. Je m'appelle Pierre Lefebvre et je suis natif de Batiscan. Je reviens après 15 ans d'absence. L'atmosphère semble avoir changé dans le pays. remarqua-t-il.

— Seulement pour les « loyalistes »; pour les Canayens, ça n'a pas vraiment changé. Je m'appelle François Collard et je suis heureux de te rencontrer, ajouta l'inconnu en lui tendant la main, que Pierre serra amicalement.

— Êtes-vous encore libre de partir faire la traite, dans la province ? demande Pierre.

— Bien sûr ! s'exclame François; la traite est complètement libre. Je la fais chaque année dans les pays d'en haut, ajoute-t-il.

— Jusqu'où vas-tu dans les pays d'en haut ?

— Je me suis déjà rendu jusqu'en haut de la rivière Outaouais; mais je préfère aller en haut de la Saint-Maurice. Le trappage y est meilleur. Toi, tu es allé jusqu'où ?

— Moi ? Tu ne me croiras pas si je te le dis, dit Pierre en souriant, portant sa chope de bière à ses lèvres.

— Bof ! Je suis difficile à étonner; je connais des tas de gars qui sont allé jusqu'au Grands Lacs.

— Je suis allé beaucoup plus loin que les Grands Lacs, dit Pierre. Trois Montagnais de mes amis et moi, nous nous sommes rendus jusqu'aux Montagnes Rocheuses. J'ai vu, là-bas, la Terre souffler un jet d'eau chaude vers le ciel, par intermittence. Même les frères LaVérendry se sont arrêtés un peu moins loin que ça. Mon père a vu ces montagnes dans sa jeunesse; mais ne les a pas approchées. Mon oncle Antoine les a vu lui aussi; il disait qu'elles reculaient aussi rapidement qu'il avançait et il ne s'est pas obstiné. Quant à moi, je voulais absolument voir toute la terre des Canadiens et c'est ce que j'ai vu.

— Toute la terre des Canadiens ? Je croyais que ces terres appartenaient aux « sauvages ».

— Les « sauvages », comme tu dis, sont les premiers Canadiens du Canada; non ?

— C'est évident; mais je n'y pensais pas de cette façon. Il a duré combien de temps ton voyage ? demande François Collard.

— Près de quatre ans, répondit Pierre. Ensuite nous sommes restés dans l'Ohio jusqu'au mois dernier.

— Où sont tes amis montagnais ? demanda François.

— Aussitôt arrivés, ils sont partis vers les leurs. Il y avait un trop gros troupeau de monde à Machiche; m'ont-ils dit.

— Tu es un Lefebvre de Batiscan. Es-tu apparenté à Joseph Lefebvre, un gars d'environ 40 ans ?

— C'est mon cousin; le fils de mon oncle Joseph. Je suis le fils d'Alexis et j'ai hâte de revoir mon père; avoua Pierre en baissant la tête.

— Et que vas-tu faire après avoir vu ton père ? demande François.

— Je ne sais pas. On verra bien.

— Tu ne peux pas partir aujourd'hui, tu arriverais trop tard à Batiscan. Si tu ne veux plus retourner chez les Loyalistes, je t'invite chez moi et tu partiras demain matin, offrit François Collard à son nouvel ami.

— Je ne veux pas m'imposer. répondit Pierre.

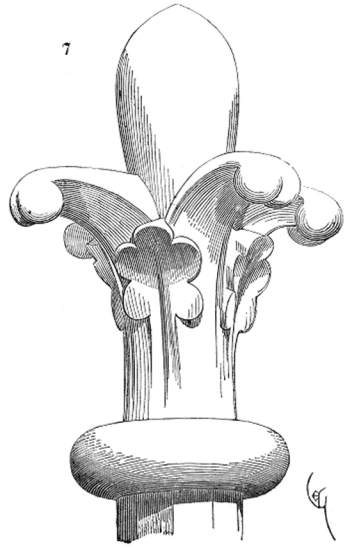
— Tu ne t'imposeras pas si tu promets de raconter à ma famille, ton voyage dans l'Ouest. Ce sera le coût de ton hébergement. explique François en riant; lui tendant la main une deuxième fois. Si tu es d'accord, tope-là ! dit-il.

Pierre accepta et les deux hommes quittèrent « l'abreuvoir ».

Chapitre 2

Ton front est ceint de fleurons glorieux

Commande chez tous tes fils un fidèle amour patriotique.
(Traduction wiki de la version anglaise)



Source : Dictionary of French Architecture from 11th to 16th Century (1856)
by Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879).

— Je peux vous assurer que les Canadiens sont respectés partout en Amérique du Nord, dit Pierre à ceux qui l'écoutaient autour de la table de la maisonnée. J'ai traversé le continent sans rencontrer aucune hostilité de la part des « sauvages ». Ils m'ont affirmé que cela aurait été très différent si j'avais été un Anglais ou un Yankee.

La maîtresse de la maison, Marguerite Balan dit Lacombe, tricotait tranquillement, assise sur la grande berceuse près du poêle. Elle eut un sourire lorsqu'elle entendit ces paroles de Pierre. Elle l'avait reçu chaleureusement, mais n'avait pas prononcé une seule autre parole depuis; sauf pour donner des ordres à ses filles durant le souper.

— Mais tu as un accent anglais quand tu parles Français ! remarque l'une des filles de François qui s'appelait Louise.

— Ça fait quinze ans que je parle toutes sortes de langues, sauf le Français, expliqua Pierre; c'est un peu normal.

— Les Indiens ne parlent pas Français ? demanda une autre fille, celle-là appelée Josephte mais que tous appelaient Josette.

— Les Indiens s'en tiennent à leurs propres langues. Très peu parlent Français et aucun ne parlent Anglais; ils n'en voient pas l'utilité, répondit Pierre.

— T'es-tu battu avec des sauvages pendant ton voyage ? demanda le fils aîné, Joseph Collard.

— Pas une seule fois, répondit Pierre. Les sauvages sont très accueillants envers les Canadiens.

— Un Canadien qui ne s'est jamais battu, c'est rare en joual-vert ça ! remarqua François Collard.

— Je n'ai pas dit que je ne me suis pas battu; j'ai dit que je ne me suis jamais battu avec des sauvages.

— Et tu t'es battu avec qui ? insista le jeune Joseph.

— Bof ! Avec des voleurs, des bandits, des hommes sans foi ni loi. Ils sont nombreux près de l'Ohio.

— Tu parles des rebelles anglo-américains ?

— Ouais. répondit Pierre sans rien ajouter de plus.

Une minute de silence s'en suivit. L'épouse de François continuait de tricoter sans lever les yeux.

— Ils veulent leur liberté; on ne peut pas le leur reprocher. reprit François Collard.

— C'est vrai pour une partie de la population; mais c'est parce qu'ils sont manipulés par certaines autorités et surtout par plusieurs marchands immobiliers qui, comme Washington, veulent voler les territoires des indiens pour les revendre à gros prix à des immigrants; ce qui est défendu par la loi britannique. En réalité, la moitié de la population n'est pas contre l'autorité de l'Angleterre; mais elle laisse faire les manifestations, espérant faire annuler une taxe injuste. Le plus grave est qu'on fait croire à la population que ce sont les « sauvages » qui attaquent les blancs, quand c'est tout à fait le contraire qui se produit. Ces récalcitrants à l'autorité britannique s'attaquent même à leurs compatriotes loyalistes.

— Et tu as vu ça de tes propres yeux ? demande François qui semblait douter.

— J'ai défendu les territoires des Shawnees, des Miamis et des Cherokees contre ces « promoteurs de la liberté ». Aujourd'hui, toutes les tribus indiennes sont unies contre les rebelles, parce qu'elles croient qu'ils ont assassiné le chef « White eyes ».

— Et tu penses que ce ne sont pas eux les assassins ? demande Joseph.

— Je sais que ce ne sont pas les rebelles. répond Pierre. Ce sont des soldats Anglais qui ont tué le chef delaware, termine-t-il.

Pendant un court instant, le tricotage s'immobilisa et Marguerite leva les yeux vers le jeune invité. Sans dire un mot, elle reprit son travail.

— Les Anglais ont toujours procédé de façon sournoise et hypocrite; décréta François Collard. C'est comme ça depuis les débuts de la Nouvelle-France. Je suis arrivé ici en 1755 et tout ce qu'on m'a raconté de nos débuts n'est pas différent de ce qui s'est passé depuis mon arrivée. C'est toujours le même processus qui est employé; les fausses promesses, l'hypocrisie et le mensonge.

— Explique-nous tout ça, Papa. dit la jeune Josette. Moi, tout ce que je sais c'est que nous avons été conquis par les Anglais.

— Conquis par les Anglais ? s'exclame Pierre. Nous avons été « vendus » par les Français, serait plus près de la vérité. L'hypocrisie n'est pas d'un seul côté. dit-il en regardant la jeune fille.

Josette serra les poings et, les yeux pleins de colère, apostropha l'étranger :

— Monsieur ! Mon père est Français et je ne vous permets pas de parler ainsi de la France.

— Je croyais que votre père était Canadien et vous aussi, mademoiselle. Veuillez m'excuser de ma méprise, ajouta-t-il avec un soupçon de dédain dans les yeux.

— Nous sommes également Canadien. affirma la jeune fille d'un air résolu.

— Vous ne pouvez plus être les deux à la fois, Mademoiselle. C'est devenu impossible depuis 1763. La France vous a échangée pour quelques iles où on produit du sucre. Vous n'êtes plus Française selon la décision même de la France. Vous m'en voyez désolé, termina-t-il avec une pointe d'ironie.

La jeune Josette bouillait intérieurement et foudroyait l'invité de son père du regard. Elle se leva brusquement et se dirigea vers la chambre réservée aux enfants de la famille. Elle ne reparu plus de la soirée.

Sa mère avait levé un sourcil à son départ précipité, mais n'avait pas commenté, se contentant d'un autre sourire.

— Mes filles ont du caractère, Pierre. Tu t'en rendras certainement compte si tu restes un peu ici. dit François, en plaçant sa pipe dans sa bouche qui riait.

— Ce n'est certainement pas un défaut; mais il faut connaître les faits réels pour les défendre. remarqua Pierre en rembourrant sa pipe. Où étais-tu lors de la bataille des Plaines d'Abraham ? continua-t-il. J'étais trop jeune pour y participer, je n'avais que 9 ans.

— J'avais 27 ans à l'époque et je me suis retrouvé avec les Canadiens menés par Montreuil.

— Donc tu sais qu'il a refusé d'aller combattre au côté des Canadiens sur les Plaines.

— On nous a obligés à rester à la rivière St-Charles.

— Et pendant ce temps-là, les Canadiens se faisaient massacrer parce que les soldats français fuyaient pour se réfugier dans Québec, entraînés par Montcalm.

— C'est ce qu'on a prétendu plus tard.

— C'est exactement ce qui s'est passé. dit Pierre. Mon oncle Pierre et mon frère Louis-Alexis combattaient les Anglais sur les Plaines. Ils furent témoins de cette lâcheté.

— Les Canadiens ont ajouté un autre beau fleuron à leur couronne ce jour-là. affirma François Collard qui fit bifurquer le sujet « Français » vers celui de « Canadiens ».

— Cette couronne en a tellement, des fleurons, que seuls les Canadiens peuvent la porter. approuva Pierre Lefebvre de Batiscan. Toute notre histoire, depuis 1629, est une succession de lauriers qui s'ajoutent à cette couronne canadienne, acheva-t-il.

— Mais pourquoi commencer notre histoire en 1629 ? demanda Louise.

— Parce qu'en 1629, lorsque les Kirke s'emparèrent du Canada, les Canadiens sont restés et les Français sont partis.

— Le courage et la détermination, tout autant que l'honneur et la franchise, ne sont certainement pas à être mis en doute chez les Canadiens et les Canadiennes, approuva François Collard qui se mit à tirer sur sa pipe.

Les Canadiens autour de la table s'immergèrent pendant quelques minutes dans cette atmosphère de leur épopée nationale. Le silence n'était brisé que par le cliquetis des aiguilles à tricoter qui se faisait entendre toujours au même rythme.

— Sommes-nous, vraiment, aussi courageux que ça ? demanda le jeune Joseph âgé de 20 ans.

— Tu n'as certainement pas fait de course de traite avec un groupe de « coureurs de bois » pour poser cette question, remarqua Pierre.

— Non; effectivement. J'ai fait la traite seulement avec mon père jusqu'ici.

— Et tu ne crois pas qu'il faille du courage pour partir en expédition dans la forêt, chez les « sauvages » en sautant les rapides avec ton père ?

— Du courage ? Non je ne trouve pas. Une expédition en forêt est beaucoup plus une partie de plaisir qu'un réel danger. Quand à sauter les rapides, c'est tellement exaltant qu'on ne peut pas refuser de le faire. Pour le danger, on n'a qu'à accepter les choses comme elles se présentent et faire en sorte d'y survivre. De toute façon, il y a du danger partout. Finalement, une expédition chez les « sauvages » c'est surtout emballant comme expérience. répondit le jeune homme.

— Et c'est aussi cette façon de voir la vie qui détermine « le courage », ajouta Pierre. Cela signifie simplement de traiter avec le danger sur un pied d'égalité. Tu es très courageux, sans même le savoir, Joseph. Tu es un vrai Canadien, termina-t-il.

Chapitre 3

Car ton bras sait porter l'épée

Avec les cœurs rayonnants, nous te regardons prendre ton essor.
(Traduction wiki de la version anglaise)



The Albion Maestro Line Cut and Thrust Practice Sword

Le silence s'était installé sur les gens autour de la table. La jeune Louise regardait le nouveau venu avec curiosité. Le peu de mots qu'il avait proféré, lui faisait surgir un tas de questions à l'esprit, qu'elle n'osait pas formuler.

— Vous semblez dire, mon père et toi, que les Canadiens sont une race à part. dit Joseph en interrompant le silence.

— Je ne crois pas que nous soyons une race à part; dit Pierre; mais nous sommes des hommes et des femmes qui ont une échelle des valeurs en équilibre avec la nature, au lieu d'en équilibre avec des valeurs factices et inventées qui sont, finalement, une sorte d'hypocrisie.

— Que veux-tu dire avec « valeurs factices et inventées » ? demanda le jeune Collard.

— Que fais-tu lorsqu'on te gifle ? lui demanda Pierre.

— Je réplique de la même façon; c'est assez normal, je pense.

— Donc, « tendre l'autre joue » n'est pas normal. C'est ce que je veux dire.

Le cliquetis du tricot sembla s'accélérer pour quelques mesures; mais revint rapidement à sa vitesse normale.

— Mais « être bon » n'est pas anormal. remarqua Joseph.

— Évidemment pas; ce qui est anormal c'est « d'être exclusivement bon ». La nature est bonne; on ne peut le nier; mais elle n'est pas « exclusivement » bonne; elle se contente d'être « juste ». C'est ce qui la rend « équilibrée ». En fait, le concept « bon et mauvais » n'existe pas. La réalité est « pro-survie et anti-survie ». Chez les Indiens la pro-survie est représentée par « Le Maître de la vie » et l'anti-survie, par « Le Manitou ».

— Ici, je ne parle pas des « sauvages »; je parle des Canadiens. voulu rectifier Joseph.

— La mentalité des Canadiens est un amalgame des données blanches et indiennes. répliqua Pierre. Depuis les tous débuts, nous vivons en compagnie des « sauvages ». Il est normal que les concepts des deux nations se soient entremêlés.

— Et ce serait ça qui expliquerait les caractéristiques de notre nation, selon toi.

— En tous les cas, c'est ce qui explique que tu n'as pas peur de « sauter » des rapides, que tu ne craints pas de rencontrer des « sauvages » inconnus en les respectant et que tu refuses de risquer la survie de ta famille, de ton village et de ta nation pour des illusions dont on veut t'abreuver. Notre histoire est tout simplement les actions pro-survies que nos ancêtres ont dû faire pour survivre. Leur détermination, appuyée sur leur conscience claire des faits, a assuré leurs succès. Ils ont pris les moyens nécessaires, sans demi-mesures ni hypocrisie, pour assurer la réussite de leurs actions.

— Et c'est pourquoi les Canadiens n'ont jamais été battus dans leurs combats et n'ont jamais hésité à explorer le continent de plus en plus loin, acheva François Collard. J'aime beaucoup ton explication, Lefebvre; c'est plein de bon sens.

On put remarquer quelques petits hochements de tête affirmatifs venant de la maîtresse de la maison, assise sur la berceuse.

— Mon grand-père, et ses fils sont des hommes qui ont porté l'épée avec honneur toute leur vie et ils savaient s'en servir. Ils n'ont jamais provoqué de combats mais n'ont jamais détourné les yeux devant l'agression. C'était connu dans tout le Canada. dit Pierre.

— Mais ce ne sont pas tous les Canadiens qui portaient l'épée. rétorqua Joseph.

— Non; pas tous, dit Pierre; mais tous les Canadiens ont un bras qui porte l'épée au figuré aussi efficacement que mon grand-père la portait au sens propre. Les Canadiens sont « braves » naturellement et l'ont prouvé tout au long de leur histoire jusqu'à aujourd'hui. Je n'ai jamais entendu dire que des Canadiens aient fui devant le danger. Quelques fois, ils ont retraité; mais jamais ils ont fui. Je ne connais pas un autre peuple qui puisse dire la même chose étalée sur toute la durée de son existence.

Le silence se rétablit autour de la table et les pipes se remirent à « boucaner ». Quelques minutes plus tard, la jeune Louise se leva, fit la bise à tous sans oublier sa mère qu'elle embrassa plus chaleureusement, et alla rejoindre Josette dans la chambre à coucher.

— Josette, tu n'aurais pas dû quitter la discussion; ce Pierre Lefebvre défend des idées assez « spéciales » et je pense qu'il a parfaitement raison.

— J'ai entendu ce qu'il a dit; je n'avais pas fermé la porte complètement. dit Josette.

— Dans ce cas, tu dois certainement lui donner raison. ajouta Louise.

— Mffft ! répondit la jeune fille en se retournant brusquement sur sa couche pour couper la conversation.

Chapitre 4

Il sait porter la croix

Le vrai Nord fort et libre !
(Traduction wiki de la version anglaise)



Maison en bois rond dans une clairière à Orillia, compté de Simcoe, Haut-Canada

Le lendemain, Pierre fut réveillé par du bruit dans la cuisine. Les filles Collard préparaient le petit déjeuner et le faisaient « entendre ». Lorsqu'il fut levé, il se rendit compte que les autres hommes de la maison étaient déjà debout et s'occupaient à divers travaux. Pierre décida d'entrer du « bois de poêle » pour remplir complètement « la boîte à bois » qui perdait du poids assez rapidement sous l'action des cuisinières. Lorsqu'il apporta la première « brassée », Marguerite Balan dit Lacombe, épouse de François, s'afférait au-dessus de son « poêle à deux ponts » tout en dirigeant les travaux de ses filles.

— Bonjour Pierre, dit-elle. Tu as bien dormi ?

— Très bien Madame; merci. J'ai même fait la grasse matinée, semble-t-il.

— Tu te fais bien pardonner en remplissant ma « boîte à bois ». Je t'en remercie, acheva-t-elle. Ce furent les seuls mots échangés entre eux de tout l'avant-midi. Quant à Josette, elle ne lui adressa pas

une seule parole. Elle se contenta de le saluer d'une inclinaison de la tête lorsqu'il fit irruption de la chambre à la cuisine. Louise le gratifia d'une sourire et d'un beau « Bonjour Monsieur Pierre ! »

— Bonjour Louise. avait-il simplement répondu; et il était sorti ramasser ses « brassées de bois ».

Deux heures après le petit déjeuner, il montait sur son cheval pour se rendre à Batiscan.

— Attendez une p'tite minute Monsieur Pierre, dit Louise, je vous ai préparé un casse-croute pour le voyage. et elle lui remit un paquet enveloppé d'un tissu qu'il plaça dans une des sacoches de sa selle.

— Merci beaucoup Louise. Et merci à vous tous, principalement à vous Madame Balan, pour m'avoir si bien reçu.

— J'espère que tu reviendras ici, si tu ne décides pas de rester à Batiscan. lui dit François Collard. Nous pourrons peut-être aller trapper ensemble. ajouta-t-il.

— Je te promets de revenir m'associer à toi si je décide de ne pas rester chez mon père, dit Pierre en saluant et mettant son cheval au galop vers le chemin du roi.

Josette l'avait regardé tout ce temps avant son départ, attendant qu'il lui adresse une parole; mais Pierre ne lui avait pas porté d'attention particulière pendant ses salutations. Elle était un peu dépitée, mais son caractère fit rapidement sortir Pierre Lefebvre de ses pensées et elle retourna à ses occupations, l'esprit tout à fait serein. Pierre Lefebvre n'avait qu'effleuré sa mémoire à court terme.

Lorsque le Soleil fut à son zénith, notre « coureur de bois » arrivait à Trois-Rivières. Il parcourut la ville au pas de son cheval, vérifiant s'il ne rencontrerait pas quelqu'un qu'il connaissait. Par contre, après quinze ans d'absence, il ne s'y attendait pas tellement. Il finit par franchir le village sans s'arrêter. Ayant traversé la Saint-Maurice, il s'installa sur la berge pour déguster ce qu'il trouva dans le paquet de Louise. Après le repas, il mit son cheval au galop en alternant avec le trot, durant lequel il courrait au côté du cheval. Il voulait arriver assez tôt à la rivière Batiscan. Les cavaliers qu'il croisait sur « le chemin du roi » trouvaient curieux qu'il courre ainsi à côté du cheval, mais aucun ne s'était permis une remarque à un « coureur de bois » qui démontrait une telle forme physique. Il atteignit la rivière avant même l'heure du souper et commença à en remonter la rive sans traverser la Batiscan.

Approchant de la grande courbure, la maison ancestrale lui apparut. La sensation qui l'envahit soudainement l'obligea à arrêter son cheval pour se donner le temps de revivre tous les souvenirs que ce décor lui jetait à l'esprit. Il fut tiré de sa rêvasserie par une belle femme d'environ trente-cinq ans. Elle sortait de la maison, les bras plein de vêtements qu'elle se mit à accrocher sur une corde tendue entre la maison et un gros arbre. Lorsqu'elle eut presque fini, il fit avancer sa monture et enleva son chapeau pour demander :

— Je suis bien chez Alexis Lefebvre, Madame ?

— Cela fait presque dix ans que mon oncle Alexis n'habite plus ici. répondit-elle en tournant son visage vers lui.

C'est alors que Pierre la reconnut. Il sauta à bas de son cheval.

— La belle Suzanne ? C'est bien toi ? Mais tu es devenue une femme remarquable. s'exclama-t-il.

Perplexe la femme le regarda :

— Monsieur ? dit-elle.

— Voyons ! C'est moi, Pierre, ton cousin; le fils d'Alexis.

— Pierre ! ! ! Tout le monde de la famille te croit mort dans l'Ouest. Mais c'est vrai ! C'est bien toi ! Je te reconnais maintenant. Quel bonheur de savoir que tu es vivant ! et elle se précipita pour lui faire la bise et le serrer dans ses bras.

— Holà Madame ma cousine; cessez cela tout de suite ! Vous êtes trop belle pour me serrer ainsi dans vos bras. dit Pierre en la prenant par les épaules pour l'embrasser sur les deux joues. Mais dis donc ! Ton mari est l'homme le plus chanceux qui soit. ajouta-t-il en contemplant la femme rondelette devant lui.

— C'est ce qu'il affirme depuis 20 ans en tous cas, répondit Suzanne en riant. Viens dans la maison je vais te le présenter; et tu vas souper avec nous; tu ne peux pas me refuser ça.

Elle le prit par la main et l'entraîna dans la maison. Un homme, d'environ l'âge de François Collard, attisait le feu du poêle lorsqu'il entra. Six enfants se trouvaient également dans la maison; dont une jeune fille de 19 ans et un jeune homme d'environ 17 ans,

— François, je veux te présenter un revenant des pays d'en haut. Voici mon cousin Pierre, le fils de mon oncle Alexis. Pierre je te présente François Trudel mon époux et mon amour.

Suzanne nageait dans le bonheur; c'était indiscutable. Elle lui présenta le reste de sa famille; « ses autres amours », dit-elle, avec fierté.

— Enchanté de te rencontrer Pierre. dit François Trudel. Je ne t'ai vu que deux ou trois fois lorsque tu étais enfant. Tu es donc l'homme qui est décédé dans l'Ouest. Cela ne semble pas très irrévocable comme expérience, conclut-il en riant et lui serrant la main. Heureux d'enfin rencontrer celui qui fut pleuré par plusieurs de la famille. Viens t'assire à la table, acheva-t-il. Tous les enfants le regardaient avec un air accueillant, mais sérieux.

Pierre se rendait bien compte qu'il s'était passé plusieurs choses depuis son départ; mais il ne posa pas de question tout de suite, ne voulant pas sembler insensible aux attentions qu'on lui portait.

— Les jeunes, allez jouer dehors un peu avant le souper. dit Suzanne. Les enfants sortirent sans dire un mot. « Je nous sers une tasse de thé et nous allons converser pendant que le souper mijote au feu », continua Suzanne.

En déposant une tasse devant Pierre, elle ajouta :

— Pierre, j'ai l'impression que tu ignores quelque chose d'important au sujet de ton père.

— Je commence à le deviner, ma chère Suzanne. J'avais tellement hâte de le revoir; mais il semble qu'il ne soit plus avec nous; sinon il serait ici. dit Pierre en baissant la tête.

— Il est décédé en 69; le 19 mai. Si je me souviens bien, il disait avoir reçu de tes nouvelles un an après ton départ et ensuite, plus rien. Plusieurs lui affirmaient que tu devais être décédé dans l'Ouest, mais lui n'y croyait pas. Même sur son lit de mort, il te disait toujours vivant.

— Il connaissait l'Ouest et savait bien que les risques de mortalité ne sont pas plus importants là-bas qu'ici. dit Pierre. A-t-il eu une belle mort ? demanda-t-il.

— Il s'est couché, un après-midi, disant qu'il se sentait fatigué. Il s'est éteint doucement durant la nuit, semble-t-il, l'informa sa cousine.

— Est-il décédé dans sa maison ?

— Oui Pierre; il a vécu ici jusqu'à son dernier souffle.

— Bien ! dit Pierre. Il méritait un tel départ de l'endroit qu'il avait tant aimé malgré son labeur et les croix qu'il avait dû porter, durant sa vie. Il donnait l'exemple puisque nous avons tous des croix plus ou moins difficiles à porter. Je suis très fier de mon père, termina-t-il.

— C'était un homme remarquable; tout comme ses frères. dit Suzanne. Je l'aimais beaucoup l'oncle Alexis.

— Et vous ? enchaîna Pierre; comment se fait-il que je vous retrouve dans la maison ancestrale ? demanda-t-il.

— Nous avons acheté la Terre en 1775. répondit François Trudel. Depuis trois ans nous filons tous le parfait bonheur dans cette maison.

— Mais il y a autre chose dont je me dois de te parler. ajouta Suzanne.

— Avez-vous un problème ? demanda Pierre.

— Cela dépend de toi. dit-elle.

— De moi ? s'étonna-t-il.

— Oui, insista Suzanne. Je dois te dire que ton père t'avait couché sur son testament et que tu avais droit à une partie de la terre ancestrale. Mais quand on nous l'a vendue, il n'a pas été question de ta partie. François et moi ne l'avons remarqué que lorsqu'on a reçu la copie de l'Acte de vente; ton nom n'y était pas. Je l'ai mentionné à la famille, mais comme tous te croyaient mort, ils ont refusé de couvrir la dépense d'une rectification du contrat.

— Ils auraient été obligés de rembourser ma part et de placer la somme chez le notaire. dit Pierre. Je peux comprendre leur refus, n'ayant pas entendu parler de moi pendant cinq ans après une première lettre.

— Mais ce n'était pas légal de ne pas mentionner ton absence sur le contrat. indiqua François.

— Ça ne l'était pas, mais si mon absence avait été mentionnée, vous n'auriez pas pu acheter la terre sans obtenir mon consentement. Donc, la vie a bien fait les choses pour vous et ne m'a pas nui à moi.

— Mais ton argent ? demanda Suzanne.

— Je n'en ai jamais manqué jusqu'ici. C'est donc dire que celui-là ne m'a jamais été nécessaire. répondit Pierre.

François Trudel, étonné, le regardait curieusement; mais Suzanne lui souriait.

— Tu es un homme exceptionnel comme tous les héros de la famille; mon beau cousin. dit-elle en lui ébouriffant les cheveux, elle lui fit la bise.

— Je suis simplement très heureux pour vous et les enfants. expliqua Pierre. Cette maison respire et provoque le bonheur depuis qu'elle est construite; et cela semble continuer avec vous. On ne peut pas s'objecter au déroulement des choses positives. conclu-t-il. Qu'est-il arrivé au reste de la famille ?

— Ceux qui ne sont pas décédés commencent à être assez âgés. Nous n'avons pas tellement de nouvelles; certains sont à Montréal, d'autres à La Pérade et ceux de Batiscan ne sortent plus beaucoup. La

génération de nos pères ne se réunit plus comme à l'époque, dit Suzanne.

— J'imagine que ce qui les réunissait était cette maison ancestrale. À la mort de mon père, cela a dû tout changer.

— Je pense que tu as raison. approuva la jeune femme. Bon ! C'est le temps de manger. Je vais vous servir tout de suite. François, appelle les enfants. ordonna-t-elle.

Le souper fut animé du rire et du discours des enfants durant tout le repas. Ils firent participer Pierre à cette ambiance familiale. Le bonheur rayonnait autour de la table. Pierre constatait, une fois de plus, l'influence heureuse de la maison ancestrale. Le repas terminé, les deux hommes allumèrent leur pipe.

— Ton repas était succulent. dit Pierre. Il y avait longtemps que je n'avais pas dégusté les délices des recettes de la famille. Je t'en remercie ma belle cousine.

Celle-ci se retourna de sa vaisselle, qu'elle lavait avec sa fille aînée Marguerite, pour le gratifier d'un sourire reconnaissant.

— Tu vas rester quelques jours avec nous, décida François Trudel. Tu vas aimer ce que tu trouveras sur la terre ancestrale, j'en suis convaincu. affirma-t-il.

— C'est pas de refus, accepta Pierre. Ça va me faire du bien de revivre quelques instant sur cette terre où j'ai grandi. Je te remercie de ton offre François.

— C'est un plaisir pour moi, je t'assure. Mais aussi bien te le dire tout de suite; tu vas te rendre compte éventuellement que les gens du village ne m'apprécient pas beaucoup. Nous sommes quelque peu « isolés » par la population.

— Pas par tous, papa; dit Gabriel, l'aîné des garçons; seulement par ceux qui ont peur des soldats anglais. dit-il. Pierre sourit au jeune homme de 17 ans.

— Pourquoi « isolés» ? Les gens dont je me souviens étaient plutôt sociables à l'époque. remarqua Pierre.

— C'est depuis la tentative d'invasion des Américains en 75 que les gens nous boudent, dit Suzanne en astiquant un chaudron. Ils accusent François d'être un « pro-américain » parce qu'il tempêtait contre Carleton et sa peur d'armer les Canadiens pour défendre leur pays.

— Qu'est-ce que ça change ? dit Pierre; un homme a droit à son opinion.

— Depuis l'arrivée du nouveau gouverneur Haldimand cette année, qui lui, a encore plus peur des Américains que Carleton, il y a des délateurs qui se promènent dans tous les villages pour découvrir des « espions ». Cela provoque une dissension entre les Canadiens. Une sorte de préjugé envers ceux qui parlent ouvertement de liberté. expliqua François. Et comme je n'aime pas tellement les « contrôles » qui s'ajoutent continuellement sur la population, cela risque de m'attirer des ennuis.

— Tu n'auras aucun ennui aussi longtemps que je serai ici. affirma le jeune Gabriel.

— Toi, tu portes le nom de ton arrière-grand-père et tu as de son sang qui coule dans tes veines; c'est l'évidence même. dit Pierre au jeune homme en riant. Si les gens d'ici ne peuvent plus accepter qu'on soit d'un avis différent, on ne perd rien à ne pas les fréquenter. affirma Pierre. Du moment que tu n'es pas prouvé être un espion à la solde des Américains, François, personne ne peut rien te reprocher.

— Les preuves ne sont pas toujours nécessaires avec Haldimand. Sur une simple dénonciation anonyme, tu peux te retrouver en prison pendant assez longtemps avant qu'on cesse de chercher des preuves. Mieux vaut rester coi, conseilla François.

— Les Anglais influencent négativement le caractère des Canadiens, il me semble. remarqua Pierre.

— Disons qu'il se développe graduellement des doutes entre nous; ce qui fait que nous nous fermons de plus en plus à nos voisins. J'espère que cela va cesser bientôt. Ce n'est pas une manière de vivre en société. ajouta François Trudel.

— Heureusement que les jeunes ne suivent pas l'exemple des vieux. affirma Gabriel qui semblait très conscient de ce que son père expliquait.

— Tu devras faire attention toi aussi Pierre. ajouta Suzanne. Tu as un accent qui pourrait être interprétée comme « anglais » et certains pourraient te soupçonner d'être un espion américain.

— C'est pas sérieux, s'exclama Pierre. J'ai combattu les rebelles américains dans l'Ohio. Je suis même arrivé à Machiche avec des Loyalistes.

— C'est peut-être connu à Machiche, mais si tu te retrouves ailleurs, il est préférable de faire attention, lui conseilla François.

— Je ne pense pas que même un soldat oserait inquiéter le Pierre Lefebvre qui est là, devant moi. dit Gabriel Trudel avec un sourire. Pierre lui jeta un regard amusé.

— Il serait mieux que tu perdes cet accent le plus rapidement possible. ajouta Suzanne.

— J'va ouère cque chpeu faire ! se moqua Pierre en éclatant de rire avec ses amis.

— Tu as dit ça avec, toujours, le même accent, pouffa le jeune Gabriel.

Pierre resta trois jours chez sa cousine. Et il se rendit compte que François avait raison. Après l'avoir reçu avec plaisir, les gens de Batiscan, peu à peu, devenaient inquiet devant son accent. Pierre, ressentant leur malaise qui s'amplifiait, décida de retourner à Yamachiche le matin du quatrième jour.

— J'espère te revoir bientôt. lui dit Suzanne en lui faisant la bise.

— Tu es toujours bienvenu dans cette maison, ajouta François en lui serrant la main chaleureusement.

— Merci de votre accueil et soyez heureux vous et les enfants. leur répondit Pierre; mettant son cheval au galop en direction de la rivière.

Chapitre 5

Ton histoire est une épopée

De loin et de partout, Ô Canada.
(Traduction wiki de la version anglaise)

Pierre se présenta chez François Collard le matin du cinquième jour. Il avait décidé, la nuit précédente, de camper sur la berge de la petite rivière tout juste avant d'arriver au village parce qu'il était déjà trop tard pour se présenter chez les Collard. Son déjeuner avait consisté en une perdrix agrémentée de quelques tubercules d'ail des bois qu'il avait dégoté à son réveil.

À son approche de la maison de François Collard, ce fut Josette qui l'aperçu en premier. Elle entra dans la maison pour avertir sa mère de l'arrivée du « coureur de bois ». Louise fit irruption par la porte, suivie de Marguerite Balan dit Lacombe. Josette resta à l'intérieur.

— Monsieur Pierre vous êtes revenu ! dit Louise en riant joyeusement.

— Eh oui, Mlle Louise; il ne servait à rien que je reste à Batiscan. Bonjour Madame. dit-il à la maîtresse de la maison.

— Bonjour Pierre, répondit-elle. François va être très heureux de ton retour. Viens t'installer à la table, je te prépare un café. Et elle rentra dans la maison.

Pierre la suivit et aperçu Josette qui préparait le café.

— Bonjour Josette. dit-il.

— Bonjour. répondit celle-ci les yeux fixés sur son travail. Elle versa une tasse de café et vint la placer devant le jeune homme sans ajouter un mot. Elle revint assez rapidement, apportant du sucre d'érable granulé dans un petit pot, accompagné d'une cuillère et retourna près du poêle. Elle se mit à préparer le dîner.

— J'espère que vous avez déjeuné ? souhaita Marguerite Balan.

— Oui merci. répondit Pierre. Une belle perdrix s'est présentée à ma table ce matin; j'ai pu profiter de sa visite. ajouta-t-il en souriant. François n'est pas ici ? demanda-t-il.

— Il est allé visiter son ami de toujours, le curé Chefdeville, qui est malade. Il ne devrait pas tarder.

Après son café, Pierre partit s'occuper de son cheval qu'il installa dans une des stalles de l'écurie. Il s'occupa ensuite de divers travaux dans l'étable.

— Voilà mon « coureur de bois » revenu s'associer à moi pour trapper, s'exclama François Collard en apparaissant dans l'encadrement de la grande porte.

— Je te l'avais promis. dit Pierre en s'approchant pour lui serrer la main. Comment va ton ami le curé Chefdeville ? demanda Pierre.

— Pas bien du tout. Je vais le revoir demain. J'aimerais bien que tu m'accompagnes; si tu veux bien.

— Aucun problème; je n'ai rien contre les curés. affirma celui-ci.

— Ce curé-là est « spécial » à mes yeux. C'est une Canadien « pure laine ».

— Dans ce cas, je serai très heureux de le rencontrer. dit Pierre.

— Parfait ! Maintenant allons voir ce que j'ai comme pièges pour trapper cet hiver qui approche à grand pas. Car c'est bien ça ? Nous allons trapper ensemble cet hiver; oui ?

— C'est, du moins, ce que je souhaite. répondit Pierre.

— Tope-là ! dit François en lui tendant la main.

Le lendemain, François lui présenta le vieux curé Jacques-Maxime Chefdeville. Pierre voyait devant lui un homme de 64 ans qui en paraissait 84. Il semblait très faible, assis dans une chaise berceuse, les jambes emmitouflées dans une couverte de laine. Ses mains tremblotaient sans interruption. Sa voix, cependant était assez solide et sa conversation était quasi normale.

— Pierre Lefebvre de Batiscan, dit le curé. Es-tu de la lignée de Gabriel Lefebvre dit Lataille ? demanda-t-il.

— Vous connaissez mon grand-père ? dit Pierre étonné.

— Non; mais j'ai connu les Desjordy de Cabanac et les Dubois dit Brisebois qui étaient de ses amis. J'ai beaucoup entendu parler de ton grand-père, continua-t-il. Ce fut un homme exceptionnel; apprécié même du gouverneur Frontenac paraît-il. Il fut un de nos héros méconnus. J'espère que ses fils sont aussi remarquables que leur père, acheva-t-il.

— Je peux vous assurer que ses fils firent leur marque dans notre histoire à plusieurs occasions et à plusieurs niveaux, affirma Pierre.

— C'est ce que j'ai pu glaner à travers les branches au cours des années. répondit le curé Chefdeville. Et toi; qu'as-tu fait de spécial ? demanda-t-il.

— Pas grand-chose pour l'instant encore. répondit Pierre.

— Pas grand-chose ? l'interrompit François. Sache, mon cher Jacques, que Pierre qui est devant toi, a visité les Montagnes Rocheuses et a défendu les territoires des Indiens dans l'Ohio contre les envahisseurs anglo-américains. Est-ce que tu qualifierais cela de « pas grand-chose » toi ? demanda-t-il au curé.

— Ce sont des atouts important qui s'ajoutent à l'épopée de notre histoire, dit Jacques-Maxime Chefdeville. Je veux serrer la main de l'homme responsable de tels exploits. Ajouta-t-il en tendant sa main tremblotante vers Pierre qui la saisit et la serra chaleureusement.

— Je vous remercie M. Chefdeville. dit-il.

Le reste de l'avant-midi s'écoula rapidement en compagnie du curé, qui racontait tout ce qu'il avait vécu de ce qu'il appelait « l'épopée des Canadiens ». On se sépara sur la promesse que les deux hommes reviendraient le visiter le lendemain pour que Pierre raconte dans les détails son expérience dans l'Ouest.

Ces visites quasi quotidiennes durèrent jusqu'au 30 octobre. Depuis maintenant une semaine, le curé était au lit. Sa maladie achevait de l'emporter très rapidement. À leur arrivée, lors de leur visite du 31 octobre, ils purent assister au dernier souffle du vieillard qui s'éteignit avec un sourire produit par ses pensées qui lui relataient l'histoire de son pays.

François était atterré du départ de son ami et Pierre ne pouvait s'empêcher de penser à son père, décédé 5 ans plus âgés que le vieux curé, même s'il était en bien meilleure état physique que ce dernier. Ce « autre chose » de son grand-père Gabriel était parfois difficile à comprendre se dit-il.

De retour à la maison, François se retira dans sa chambre et Pierre sorti pour contempler la forêt au bout de la terre, appuyé sur la clôture du pacage. Il y resta plus d'une heure, plongé dans ses pensées, sans bouger. Josette était sortie de la maison et le regardait, du balcon, depuis près d'une demi-heure, essayant de déceler ce qui pouvait bien mijoter dans l'esprit de cet homme qui l'intéressait sans qu'elle puisse l'empêcher; mais qui, également, l'irritait tellement aussitôt qu'il ouvrait la bouche. Il croyait tout connaître mais ne comprenait

absolument rien; finit-elle par décider. Et elle rentra dans la maison sans aller lui parler, même si elle sentait bien qu'il était malheureux; soit de la perte du curé ou autre chose qu'elle ne connaissait pas.

Chapitre 6

Des plus brillants exploits

Nous sommes de garde pour toi.
(Traduction wiki de la version anglaise)



Trappeur canadien

— Vous allez être absent pendant combien de temps ? demanda Marguerite Balan à son époux François.

— Jusqu'à la mi-décembre et on repartira en janvier jusqu'au printemps. lui répondit-il.

— Je craignais que tu ne sois pas ici pour les fêtes, dit l'épouse.

— Je ne voudrais pas passer la période des fêtes loin de ma famille et, surtout pas, de ma femme. assura François Collard.

Celle-ci lui sourit sans ajouter un mot.

— Allez-vous revenir avec papa ? demanda Louise à Pierre, en jetant un coup d'œil à sa sœur Josette.

— Probablement, répondit l'interpelé. Il ne serait pas prudent qu'un homme seul fasse le trajet du retour. Un accident est toujours à prévoir. dit-il.

— Je tiens à ce que vous reveniez passer les fêtes avec nous tous. décida Marguerite Balan Lacombe.

— C'est entendu, accepta Pierre.

Pour cette première année de trappage avec Pierre Lefebvre, François Collard décida de voyager sur la rivière Yamachiche pour se rendre là où elle traversait les montagnes. Il disait qu'ils y trouveraient plusieurs ruisseaux avec des barrages de castor qu'ils pourraient parsemer de pièges. En réalité, ne connaissant pas les aptitudes de trappeur de Pierre, il ne voulait pas prendre de risques en s'éloignant trop de la maison. Le jeune Joseph allait rester sur place pour s'occuper de la ferme.

Une semaine après leur départ, ils accostaient sur une pointe de terre formée par la jonction de deux cours de la rivière. Ils avaient remarqué plusieurs ruisseaux qui se jetaient dans leur rivière depuis que le terrain était plus montagneux.

— Que dirais-tu si nous nous installions ici ? demanda François.

— Aller plus loin ne résulterait qu'à nous éloigner des ruisseaux qu'on a vu jusqu'à maintenant. L'endroit est à l'abri du vent et la forêt est dense. C'est un excellent choix. Mais avant de nous installer, nous devrions prendre quelques heures pour inspecter les pistes d'animaux des environs. On saura tout de suite si l'endroit vaut la peine d'être trappé. ajouta-t-il.

— Je vois que tu connais la pratique. remarqua François.

— Ça été ma façon de survivre pendant des années, l'informa Pierre. On fume une pipe et on part inspecter le bois. Nous pourrons prendre notre décision avant le coucher du Soleil.

Les deux trappeurs avaient trouvé des pistes fraîches de plusieurs animaux dont des chevreuils, des orignaux et des ours. Les castors avaient construits plusieurs barrages et Pierre avait dégoté des pistes de pékan, de martres et de loutres. L'endroit était excellent.

— Eh bien ! Il ne nous reste qu'à nous bâtir une cabane en bois rond. La semaine prochaine tout sera terminé. dit François.

— La semaine prochaine ? ? ? s'exclame Pierre. Tu veux perdre une semaine à construire une cabane, quand dans deux heures on peut se construire une « longue-maison » qui sera beaucoup plus confortable ? Tu n'es pas sérieux François. affirma-t-il.

— Je ne sais pas comment construire une « longue-maison ». avoua François.

— Moi je sais, dit Pierre. Commence par aller me chercher de l'écorce de bouleau qui se trouve sur ces gros arbres là-bas. Enlève les morceaux le plus long possible et garde l'épaisseur comme pour un canot d'écorce; je m'occupe du reste. dit-il.

Une heure et demie plus tard, s'élevait une charpente de tiges plantées dans le sol, repliées et rattachées pour former la structure d'une coupole très solide. François avait accumulé une grande quantité de rouleaux d'écorce de bouleau que Pierre lui avait demandé de mettre à tremper dans la rivière.

— Il nous faut des longueurs de petites racines d'épinettes dit-il à François. Viens nous allons nous en approvisionner.

Deux heures plus tard, les deux hommes complétaient de couvrir la « longue-maison » en étalant deux toiles cirées sur le faîte de l'habitacle tout en laissant environ un pied et demi d'intervalle au centre de ce qui avait pris la forme d'un gros demi-cylindre allongé.

— C'est plus rapide que de construire une cabane en bois ronds; mais j'ai bien peur qu'on va finir comme des jambons fumés, à vivre là-dedans. remarque François.

— Homme de peu de foi. répond Pierre. Va me couper six ou sept grosses bûches d'érable de trois pieds de long et apportes-les dans la maison. Je m'occupe de préparer le foyer. dit-il.

Une heure plus tard, un trou au fond empierré, d'un diamètre de deux pieds et creux de un, entouré de grosses pierres plates, se trouvait devant un muret de bûches horizontales appuyées sur deux montants verticaux quelque peu inclinés vers l'extérieur. Pierre installait le support de métal auquel on accrocherait le chaudron. Il ajouta trois tiges métalliques traversant au-dessus des pierres du foyer où on pourrait placer la poêle à frire.

— Allez; vas-y ! Allume le feu. dit Pierre. Voyons à quel point nous serons enfumés, acheva-t-il en souriant.

François s'activa rapidement et la fumée s'éleva en droite ligne vers l'ouverture dans le toit.

— Étonnant ! laissa-t-il échapper.

— La chaleur s'élève du trou du foyer pour, ensuite suivre le muret et entraîner la fumée vers le trou du toit. expliqua Pierre; mais une grande partie de cette chaleur, sans fumée, est réverbérée du mur vers l'avant. De sorte que la température de la « longue-maison » sera confortable. Si jamais il fait trop froid, nous pourrons rapidement construire un autre abri intérieur où nous pourrons élever la température.

— Étonnant ! répéta François.

— Bon ! Il nous reste à entrer notre matériel et préparer notre souper. Demain matin nous irons ramasser des tiges pour faire des « cerceaux à peaux » et nous installeront un ou deux cadres solides pour gratter et étirer les grandes peaux. Après demain, nous

serons prêts à installer nos lignes de trappe et dans trois jours, nous irons installer nos pièges à castor. Qu'en penses-tu ?

— Je pense que je vais te suivre dans le bois lorsque tu vas installer les lignes de trappe. J'ai l'impression que je vais apprendre certaines choses.

— Comme tu veux. L'idée est bonne que nous employions les mêmes techniques de trappage. Comme ça, n'importe lequel de nous deux pourra aller lever les pièges.

François était, dorénavant, complètement rassuré sur « l'expertise » de son compagnon trappeur. Le souper fut agréable et les deux hommes calèrent le seul cruchon de bière dont ils disposaient. C'était là, une autre chose de terminée. Ils installèrent chacun leur couche sur des tiges de sapins plantées inclinées, que Pierre avait appris de son frère de sang Miami, « Petite Tortue » et qu'il enseigna à François.

Un mois plus tard, il était temps de prendre la route vers la maison si on voulait y arriver pour les fêtes. Les peaux s'étaient accumulées et on embarqua les paquets de fourrures dans le traineau. Le départ se fit au lever du Soleil, qui, aussitôt qu'ils furent partis en raquette, décida de retourner se coucher derrière les nuages. À mi-chemin du trajet de retour, nos trappeurs s'installent pour la nuit au fond d'un détour de la petite rivière. Après le repas, ils fumaient leur pipe à la lueur du feu, lorsqu'ils entendirent des bruissements de raquettes qui approchaient dans la noirceur. Pierre et François mirent la main sur leurs fusils et se levèrent en se reculant dans la pénombre.

— Ohé ! Du feu ! Est-ce qu'on peut s'approcher ? demanda une voix avec un accent fortement anglais.

— Approchez ! commanda Pierre. Mais laissez vos armes dans vos traineaux.

Ils virent apparaître quatre silhouettes sur le fond blanc de la neige. Chacun avait un couteau de chasse à la ceinture mais obéirent en laissant leur fusil dans le traineau. Pierre remarqua que les hommes avaient jeté un regard aux paquets de fourrures dans leur propre traîneau que les deux trappeurs avaient fabriqué.

— Je n'aime pas leur physionomie. murmura François.

— Laisse-moi m'occuper d'eux. répondit Pierre à voix basse.

— Nous étions campés de l'autre côté de la rivière et nous avons vu votre feu. On a pensé que nous pourrions tous fumer une pipe ensemble. expliqua l'Anglais.

— C'est assez curieux, car nous, nous n'avons pas vu le feu de votre campement. répondit Pierre.

— Que faites-vous sur la rivière à la grande noirceur. ajouta-t-il.

L'Anglais ne parut pas décontenancé et répliqua :

— Nous sommes des marchands acheteur de fourrures. Je remarque que vous avez fait une bonne « virée ». Nous sommes prêts à vous acheter tout votre « stock ».

— Combien donneriez-vous ? demanda Pierre.

— Cent livres comptant, répondit l'Anglais. Pierre avait remarqué qu'aucun des autres anglais ne semblait comprendre le Français. Leurs yeux s'afféraient à jauger la position des deux trappeurs.

— Mais nous en avons pour près de mille livres ! s'exclama François.

L'anglais avait mis la main dans sa poche et en sortit un tout petit revolver. Il n'eut pas le temps de le pointer que Pierre le lui faisait sauter des mains avec un coup de feu tiré de la hanche. Laissant tomber son fusil, Pierre sauta sur l'anglais et lui assénât un coup de poing sur la tempe gauche. Pendant que l'Anglais tombait, le Canadien s'était accroupit sur une jambe et balayait de l'autre, celles du type le plus près de lui. En frappant le sol, l'homme reçut un coup de poing sur la tête qui l'assomma. Roulant sur lui-même dans le même mouvement, Pierre attrapa la ceinture du suivant et le tira sur lui en lui appliquant furieusement un coup de genoux au plexus qui lui fit perdre conscience. Le dernier type encore debout sauta vers l'arrière devant Pierre qui venait de se dresser avec son couteau de chasse à la main.

— Stop ! Stop ! criait-il. I didn't do anything. (Arrêtez ! Arrêtez ! Je n'ai rien fait !)

— François, rends-toi aux traineaux et vide leurs fusils. N'oublie pas de mouiller toute leur poudre avec de la neige. commanda-t-il.

François, contournant l'Anglais debout, s'exécuta rapidement.

— C'est fait, dit-il.

— Prends trois lanières de cuir souple, mouille-les dans l'eau sur le feu et attache les poignets des Anglais qui dorment. dit Pierre.

Encore une fois, François fit diligence. L'anglais debout le regardait faire et reportait constamment son regard inquiet sur Pierre qui tenait toujours son couteau de chasse à la main. Il semblait complètement désemparé.

— Voilà ! Ils sont ficelés, annonça François.

— Parfait ! répondit Pierre. « Now, you will grab one of your friends and put him on your sled » dit-il à l'Anglais. (Maintenant, tu vas ramasser un de tes amis et le déposer sur ton traîneau).

L'Anglais s'exécuta rapidement et dû faire le même travail deux fois additionnelles vers le traîneau.

— Never get yourselves in my path again; because then, it won't be so easy for you, dit-il à l'Anglais qui s'était attelé au traîneau. « Now go ! » (Ne vous trouvez jamais plus sur ma route car alors, ça ne sera pas aussi facile pour vous… Maintenant, dégage !); et il poussa le traîneau sur la glace de la rivière.

Pierre revint au foyer, s'assis et rembourra sa pipe tranquillement. Il se servit une tasse de thé qui mijotait sur le feu. François le regardait faire sans dire un mot. Il vint s'assoir près du feu, prépara sa pipe et se mit à fumer lui aussi.

Assis autour de la table, toute la famille écoutait le récit de François Collard.

— Je n'ai jamais vu quelqu'un se battre de cette façon. C'était incroyable. Le tout n'a pas pris deux minutes et trois Anglais étaient par terre, inconscients.

Joseph était subjugué, les yeux de Louise pétillaient pendant qu'elle riait et Josette regardait Pierre avec un air différent affichant un sourire timide.

— Pierre, j'ai bien l'impression que vous avez sauvé la vie de mon mari. dit Marguerite Balan. Ces quatre Anglais voulaient vous voler vos fourrures et vous auraient probablement fait disparaître pour éviter d'être accusés. ajouta-t-elle.

— Vous avez certainement raison Madame; mais ce n'est pas la première fois que je suis confronté à ce genre de personnages. Ils sont faciles à deviner.

— Je tiens à vous remercier du plus profond de mon cœur. dit-elle en plaçant sa main sur celle du jeune homme.

— Je vous remercie également d'avoir sauvé mon père. dit Josette. C'était la première phrase complète qu'elle lui adressait depuis l'incartade de leur première rencontre.

— J'ai aussi sauvé ma propre peau dit Pierre; ne l'oubliez pas. En fait, je n'avais pas le choix. expliqua-t-il en souriant.

À ces mots le visage de Josette se renfrogna et ses yeux durcirent.

— Évidemment, j'aurais dû y penser. dit-elle. Vous n'avez pas fait cela pour sauver mon père. J'imagine même que le plus important a été de sauver vos fourrures, acheva-t-elle en se levant et se retirant dans sa chambre.

Pierre était interloqué.

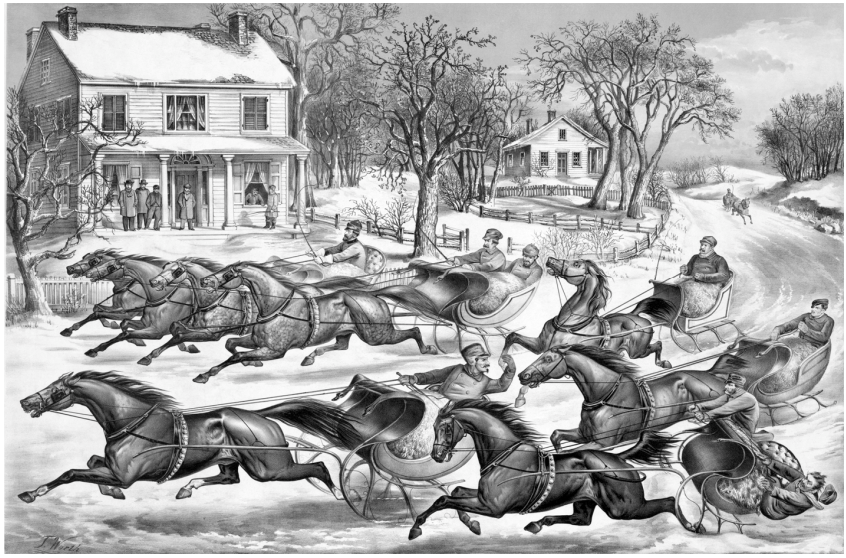
— Qu'est-ce que j'ai dit de mal ? demanda-t-il à François.

Ce dernier fit la moue et leva les épaules en signe d'ignorance. Marguerite Balan riait silencieusement au bout de la table.

Chapitre 7

Et ta valeur, de foi trempée

Dieu protège notre terre, glorieuse et libre !
(Traduction wiki de la version anglaise)



A brush for the lead: New York "Flyers" on the snow.

Nous étions au 23 décembre et le lendemain serait une journée très occupée pour toute la famille Collard. Il fallait s'assurer de pouvoir recevoir adéquatement les voisins qui se présenteraient à l'improviste pour fêter un joyeux Noël à la famille.

— Bon ! Eh bien je crois que je suis prête. annonça Marguerite à son époux. Reste à décider si nous allons à la messe de minuit, à celle de l'aurore ou celle de la journée. On doit aller, au moins, à l'une des trois. dit-elle. (Note de l'auteur : Ce n'est qu'au XIXe siècle que l'on prit l'habitude de dire les trois messes à minuit, l'une à la suite de l'autre).

— L'an dernier nous sommes allés à celle de la journée; que dirais-tu si nous allions à celle de minuit, cette fois-ci ?

— J'aimerais bien. Ce sera agréable de faire un tour de calèche au clair de Lune. reconnut Marguerite Balan. Je vais nous

préparer un chapon pour le retour; comme ça, on pourra se priver de manger à partir du souper pour pouvoir communier durant la messe.

— Est-il vraiment nécessaire de communier ? demanda François Collard. Je n'aime pas tellement ces hosties qui collent au palais. remarqua-t-il.

— À la Noël et à la Pâques, il faut communier. décréta son épouse. Une hostie collée au palais, deux fois l'an, ne te fera pas mourir, mon François. Mais j'ai l'impression que c'est surtout parce que tu ne veux pas aller à la confesse avant. devina-t-elle.

— Tu as raison; c'est exactement ce qui m'agace. Je pouvais facilement me confesser à mon ami Jacques-Maxime Chefdeville; un homme âgé et sage; mais ce nouveau jeunot de curé d'une trentaine d'années me semble très autoritaire et je ne l'aime pas beaucoup. dit François Collard.

— Donne-lui sa chance; il vient tout juste d'arriver. Un peu d'autorité dans le village ne nuira pas; j'ai l'impression.

— L'autorité dans le village, de la part du curé, ne me dérange pas beaucoup; c'est son autorité dans ma famille qui pourrait me déplaire.

— Il n'y aura jamais d'autre autorité que la tienne dans cette famille; papa. dit Josette qui avait écouté la conversation. Maman s'en assurera. affirma-t-elle en souriant.

— Ça, je peux te le promette. confirma Marguerite Balan Lacombe.

— C'est sûr que si c'est ta mère qui s'y engage, j'aurais tort d'avoir une seule minute d'inquiétude, ma belle Josette. Rien ne peut entrer ici sans son consentement. répondit-il à sa fille en lui faisant un clin d'œil. Tu me rassures beaucoup. ajouta-t-il, à sa femme, d'un sourire un peu moqueur. Bon ! Je vais aller voir ce que fait notre « coureur de bois »; il doit être à l'étable. Et François endossa son capot, ses mitasses et ses « souliers d'beu », attrapa sa tuque avant de passer la porte d'entrée.

— Je vois que tu te tiens occupé, dit-il à Pierre qui bouchonnait l'un des trois chevaux dans l'écurie.

— Un cheval, a besoin de beaucoup d'attention. répondit Pierre; c'est un animal qui nous devient fidèle lorsqu'il sait qu'on le protège.

— En tous les cas, les chevaux de ma ferme t'apprécient plus que tout autre ici. Ils sont en parfaite forme, grâce à tes soins. acquiesça François. Nous avons décidé, ma femme et moi, d'aller à la messe de minuit; vas-tu venir avec nous ?

— Il y a tellement longtemps que je n'ai pas été à la messe que je me demande comment je pourrai me conduire parmi tout ce monde.

— C'est pas difficile, tu fais comme les autres. S'ils se lèvent, tu te lèves; s'ils s'agenouillent, tu t'agenouilles; s'ils s'assissent, tu t'assis.

— Donc tu m'encourages à y aller et à te répondre : « Ainsi soit-il ! » dit Pierre en riant.

— Ça ne fera pas de tort que tu « ora pro nobis ».

— « Ora pro nobis ? ». Ça veut dire quoi ?

— « Prie pour nous ».

— Cela va définitivement vous être d'un grand secours, venant de moi, pouffa Pierre.

— On ne sait jamais. Tu es peut-être bien vu du Seigneur. le taquina François. Alors tu viens ou tu viens pas ? demanda-t-il.

— Je viens avec vous. C'est d'accord.

— Parfait ! Mes filles vont être contentes.

— Ouais; ça c'est certain. dit Pierre en pensant à Josette. Elles vont certainement sauter de joie. ajouta-t-il.

François riait dans sa barbe en regardant son ami.

— Elles finiront par faire de toi, une vraie « grenouille de bénitier ». dit-il.

— Je peux t'assurer que je ne serai jamais une « grenouille » quelle qu'elle soit. Mon cher François. Au fait, savais-tu que les Anglo-américains nous appellent les « frogs » ?

— C'est quoi des « frogs » ? demanda le Canadien originaire de France.

— Ça signifie « grenouille » ou « crapaud ». dit Pierre.

— Et pourquoi ils nous appellent les « frogs ». s'enquit-il.

— -A cause des « fleurs de lys » du drapeau français qui, pour eux ressemblent à des grenouilles.

— Je vais leur en faire des « grenouilles », moi ! Si jamais j'en rencontre un qui m'appelle comme ça, je lui fais une « fleur de lys » de son foutu nez, à ton américain. s'exclama l'ex-Français vraiment irrité.

Pierre éclata de rire et servit de l'avoine aux chevaux.

— Comme ça, vous avez décidé de venir avec nous à la messe de minuit ? demanda Marguerite lors du souper.

— François m'en a convaincu, Madame Collard, répondit Pierre.

— On va être « tassés » sur la banquette arrière de la calèche. objecta Josette.

— On aura moins froid. dit Louise. Tu ne devrais pas te plaindre, Josette, remarqua-t-elle.

— J'apprécierais beaucoup que vous m'appeliez par mon nom, mon cher Pierre. dit la maîtresse de la maison. Vous êtes avec nous depuis assez longtemps, maintenant.

— Cela me sera impossible aussi longtemps que vous me « vouvoierez », chère Madame.

Josette pouffa de rire, le nez dans son assiette.

— Vous avez raison Pierre. Faisons une entente; à partir d'aujourd'hui, je te tutoie et tu m'appelles Marguerite. Cela te va ? demanda-t-elle en portant sa cuillérée de soupe à sa bouche.

— Si vous le permettez, Marguerite, ce sera un privilège à mes yeux. Je vous remercie. répondit-Pierre. Mais je ne cesserai pas de vous « vouvoyer »; vous méritez cette considération. dit-il.

Josette leva les yeux vers le jeune homme, semblant découvrir une facette de lui qui était présente constamment, mais qu'elle remarquait vraiment pour la première fois. Pierre Lefebvre était un homme toujours « poli » et possédait le sens du respect. Elle en ressentit un plaisir qui l'étonna un peu.

— Je te remercie mon cher Pierre; et j'accepte ta considération. termina Marguerite Balan.

— Cela va détendre l'atmosphère autour de la table, certifia François Collard. Je suis heureux de votre entente. dit-il. Mais dis-moi une chose, Pierre ? Tu « vouvoies » ma femme parce que tu la considères; est-ce pour la même raison que tu continues de « vouvoyer » Josette ?

À ces mots, la jeune fille leva un regard courroucé sur son père. Celui-ci regardait Pierre d'un air ingénu qui semblait n'avoir aucune arrière-pensée. Pierre dégustait sa soupe, toujours très à l'aise.

— C'est peut-être à cause de cela; dit-il; mais il est certain que si je sentais que nous sommes amis, je la « tutoierais ».

— Votre réponse est parfaite. dit Josette. Le « si » est surtout d'une importance capitale autant pour moi que pour « vous ». dit-elle en insistant sur le « vous ».

— Je « vous » remercie de « votre » approbation et de la considération que « vous » m'attribuez ainsi; elle me semble mutuelle, Mademoiselle Josette. répondit Pierre, sans la regarder, en continuant de savourer sa soupe.

François regardait sa fille en se disant : « La glace est épaisse et n'est pas facile à briser, semble-t-il. Je me demande pourquoi ma fille réagit toujours ainsi envers lui ? » Il regarda sa femme et l'aperçu en train de sourire dans son assiette. « Cela ne doit pas être très grave si ma femme trouve ça drôle ». se dit-il. Et il termina sa soupe tranquillement.

— Durant tes voyages dans l'ouest, as-tu rencontré plusieurs missionnaires ? demanda Joseph qui n'avait pas encore dit un mot.

— Aucun dans quinze ans. répondit Pierre.

— Vous n'avez donc pas pu bénéficier de la majesté de la liturgie et de la grâce de l'église. avança Josette d'un ton quelque peu agressif.

— Je ne connais rien de plus majestueux qu'un ciel éclairé par la Lune, ni rien pouvant libérer plus de « grâce », que les grands arbres d'une forêt vierge. répondit Pierre. L'homme ne parviendra jamais à les égaler quoiqu'ils fassent. décréta-t-il.

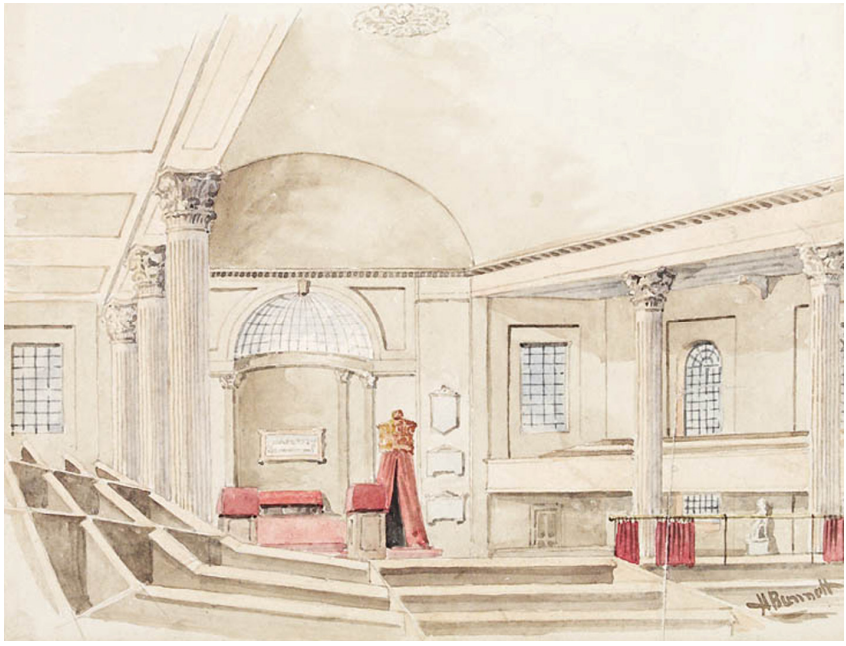
— Vous ne semblez pas avoir la Foi. ajouta la jeune fille, insistant sur sa position religieuse querelleuse.

— Ma Foi repose sur « ce qui est » et non sur ce que l'homme imagine. dit Pierre. Ma mère me disait que Dieu était « Celui qui est » et la religion m'a affirmé que Dieu est partout; c'est pourquoi je crois en tout « ce qui est »; Mademoiselle. Si jamais le ciel est dégagé demain soir lorsque nous nous rendrons à l'église, regardez la Lune dans ce ciel étoilé et vous me direz ensuite si la liturgie dont vous parlez est aussi majestueuse, acheva-t-il, cette fois-ci en la regardant directement dans les yeux. Son regard affichait la trempe d'une Foi inébranlable. La jeune fille tenta de soutenir son regard mais n'y parvint pas et baissa les yeux sans insister.

Chapitre 8

Protégera nos foyers et nos droits

Ô Canada, nous sommes de garde pour toi.
(Traduction wiki de la version anglaise)



Vue de l'intérieur de l'église Christ Church, Montréal. 1890.

Pierre se retrouvait, assis dans l'église, sur le banc attribué à la famille Collard. Joseph était à sa gauche et Josette à sa droite. Celle-ci durant le trajet en calèche avait levé les yeux vers les étoiles et contemplé la Lune qui brillait, pleine au milieu du ciel noir piqué d'étoiles scintillantes. Elle admit intérieurement que rien ne pouvait être aussi magnifique. Elle avait jeté un coup d'œil à Pierre et, s'apercevant qu'il la regardait en souriant, avait reporté rapidement son regard vers l'avant de la carriole.

— Mes bien chers frères, commença le curé du haut de sa chaire. C'est le premier Noël que nous vivons ensemble et j'espère que nous en tirerons, tous, le maximum de bénédictions. Je sais que

vous avez apprécié au plus haut point votre ancien curé, Dieu ait son âme; et je ferai tout en mon pouvoir pour égaler et même améliorer les services de l'église pour les paroissiens de notre belle communauté. J'ai eu l'occasion de vérifier tous ses écrits de sa longue cure et je dois avouer que ce n'est pas l'étude de la grammaire qui a ruiné sa santé. Je tenterai de faire mieux. Il a également négligé de façon déplorable, ses registres paroissiaux; cela est intolérable et je ferai en sorte de remédier à cette état de chose.

À ce moment-là, se fit entendre un bruit dans l'assistance. C'était Pierre qui se levait; et tout le monde pu entendre, pendant qu'il se déplaçait vers le bout du banc pour sortir de l'église :

— Bon ! Eh bien moi j'en ai assez. Je veux bien entendre la parole de Dieu; mais pas les élucubrations d'un vantard sans respect pour les morts.

Toute l'assemblée était consternée que ce « coureur de bois » se dresse devant l'autorité curiale.

— Puis-je vous demander ce que vous faites ? clama le curé.

— Je vais fumer sur le perron, Monsieur. Si jamais vous reprenez l'enseignement de la parole de Dieu, faites-le moi savoir, je reviendrai m'assire. Pour l'instant vous semblez vouloir salir la mémoire d'un homme que j'ai pu apprécier chaque jour des trois dernières semaines de sa vie. Si jamais vous ne parveniez qu'à vous hisser jusqu'au niveau de sa cheville, vous aurez mérité la reconnaissance de vos paroissiens. Pour l'instant votre tentative d'élévation personnelle, avant d'avoir fait quoi que ce soit, reste au niveau de la poussière de la route.

Un murmure d'approbation survola l'assemblée.

— Vous risquez que je vous excommunie, Monsieur l'impie.

— Vous devrez ensuite vivre avec votre décision, Monsieur le curé; ce n'est certainement pas mon problème. répondit Pierre en mettant sa tuque et se dirigeant vers la porte. Je vous souhaite un très joyeux Noël, Monsieur, termina-t-il en sortant.

Il achevait de charger sa pipe lorsque la porte de l'église s'ouvrit pour laisser passer Josette.

— Vous avez eu raison, Pierre, dit-elle. Ce prêtre n'avait pas le droit de parler ainsi du curé Chefdeville. C'est le signe d'une basse nature.

— Nous sommes du même avis, Mademoiselle Josette. dit Pierre. Et je ne supporte jamais ce genre de comportement. C'est plus fort que moi. ajouta-t-il.

— Vous avez risqué l'excommunication, fit remarquer la jeune fille.

— L'excommunication est une menace chimérique. Cela n'empêchera jamais personne de digérer un repas, dit Pierre en enfournant sa pipe rageusement.

— Mais le curé est « l'homme de Dieu ». insista-t-elle

— Exactement ! approuva Pierre; c'est un « homme » et non un « dieu ». Il est simplement comme le gouverneur qui, lui, est un « homme du roi ». Ni l'un ni l'autre n'est mon « homme à moi »; je n'ai donc rien à voir avec eux, autrement que comme concitoyen. Personne ne viendra jamais m'indiquer quoi penser sur quelque sujet que ce soit. Je suis comme ça et je le resterai toujours que cela plaise ou non. Je protège qui je suis en protégeant ce que je crois être juste envers tout ce qui m'entoure. Ce sont mes droits que personne ne peut agresser. Et ce curé du haut de sa chaire est injuste envers la mémoire de Jacques-Maxime; point final.

— Vous êtes un homme fort. Vous défendrez efficacement votre foyer un jour, dit la jeune fille.

— Je ne suis qu'un Canadien tout à fait ordinaire; Mademoiselle.

— Peut-être mais tous les Canadiens ordinaires possèdent certaines caractéristiques personnelles. dit-elle en lui souriant pour la première fois. Et les vôtres sont assez admirables, acheva-t-elle en baissant les yeux.

— Merci Josette. répliqua Pierre en se détournant pour descendre les marches du balcon et se diriger vers l'attelage de la calèche de François Collard. Il se mit à flatter l'encolure du cheval pour achever de se calmer et se rendit compte que Josette n'était plus sur le perron. Elle était retournée au banc familial.

Lorsque les paroissiens sortirent, on ne parla pas du geste de Pierre dans l'église. La joie s'étalait sur tous les visages lors des salutations et des bons vœux distribués sur le perron. À la fin de la messe, le curé était venu rejoindre ses « ouailles » pour leur présenter individuellement ses souhaits. Lorsqu'il aperçut Pierre, il se dirigea vers lui en lui tendant la main.

— Je crois vous avoir froissé par mes paroles envers l'ancien curé. dit-il. Je m'en excuse monsieur. Mais si vous regardiez les registres, vous verriez que les écritures en sont du barbouillage inacceptable. continua-t-il.

— Et si vous, vous aviez vu ses mains faibles continuellement agitées de tremblements depuis près d'un an, monsieur, vous auriez été plus compatissant dans vos paroles. Regardez le registre de quelques années en arrière. Indiqua Pierre en lui serrant la main distraitement.

Le curé inclina la tête.

— Vous avez certainement raison. dit-il en se retournant vers les autres personnes qui se trouvaient sur le perron. Je vous souhaite un joyeux Noël. dit-il avant de s'éloigner. Pierre ne répondit pas; il lui avait déjà livré ses souhaits.

Chez les Collard, la table avait été mise avant le départ, de sorte qu'aussitôt arrivé ce fut le « lavage des mains » pour ensuite s'installer à la table. Le repas de ce Noël fut, pour Pierre, un moment de bonheur. Les souvenirs de son enfance refaisaient surface et il rayonnait de joie. Josette avait commencé à le tutoyer comme si elle l'avait toujours fait jusqu'ici. Pierre l'appelait maintenant par son prénom mais n'avait pas cessé de s'adresser à elle avec ses « vous ». Il était incapable de se décider à la tutoyer, sans vraiment se demander pourquoi.

En constatant les nouvelles dispositions de sa fille, François Collard regarda sa femme avec des questions plein les yeux. Celle-ci sourit et lui fit un clin d'œil. François lui répliqua par un sourire rassuré. La période des fêtes passa sans autre anecdote notable. Les « trappeurs » durent retourner à leur campement de base pour le reste de l'hiver.

Chapitre 9

Sous l'œil de Dieu, près du fleuve géant

Ô Canada ! Où les pins et les érables poussent
(Traduction wiki de la version anglaise)



L'ours noir (Ursus americanus) au Parc Oméga à Montebello, Québec, Canada.

À leur arrivée, la « maison-longue » était toujours intacte. Par contre, des mulots s'étaient introduit et avait grignoté tout ce qui se trouvait de comestible dans la cabane. Nos trappeurs durent faire un « ménage » de tout l'intérieur incluant la partie « dortoir », où ils durent refaire le « tapis de sapin ». Plusieurs « attaches » de cuir étaient foutues et ils durent les remplacer. À la deuxième journée, ils étaient prêts à aller replacer leurs pièges.

Un certain après-midi de la semaine suivant leur arrivée, ayant terminé le travail des peaux, Pierre décida de se faire une chaise-longue près du foyer extérieur.

— J'aime regarder le ciel, la nuit, expliqua-t-il à François. Aussi bien m'installer à l'aise.

Lorsque son compagnon eut vu la chaise, il décida de s'en faire une semblable. De sorte que souvent, en pleine nuit, lorsque le sommeil ne venait pas, les deux amis se retrouvaient à fumer la pipe assis près du feu, emmitouflés dans leur peau d'ours et réfléchissant ou contemplant le ciel.

Lors d'une telle soirée, François remarqua :

— Il faudrait bien qu'on déniche quelques ours. Nous n'avons récolté que trois peaux jusqu'à maintenant.

— Si nous nous concentrons à trouver des « ouaches » d'ours, on va diminuer nos autres captures. dit Pierre. On est mieux d'attendre la fonte des neiges lorsqu'ils sortiront à l'air libre.

— Tu as raison; mais combien de semaines veux-tu allouer à cette chasse. Je ne veux pas passer l'été ici.

— Moi non plus. avoua Pierre; mais on peut certainement retarder le retour de deux semaines. Cela en vaut la peine. Nous pourrions repartir au début avril; je pense. Notre saison de trappe s'annonce comme profitable. ajouta-t-il.

— Oui, je pense que nous ferons une bonne récolte; mais l'an prochain on ira sur la Saint-Maurice. Nous devrons aller plus loin de la maison, mais le territoire sera encore meilleur, d'après mes expériences.

— Ce sera comme tu voudras, accepta Pierre. Pour moi, cela ne fait aucune différence. Du moment que je suis en forêt et que je peux contempler un ciel comme celui de ce soir, que ce soit près du grand fleuve ou près d'un ruisseau au fond de la forêt, je ressens toujours comme un œil qui me regarde de très loin, là-haut.

— C'est vrai que le ciel en forêt semble nous regarder assis, tout petits, au pied des arbres. Comme s'il était intéressé à ce que nous faisons. dit François en tirant une bouffée de sa pipe, les yeux tournés vers le firmament.

— Peut-être qu'il l'est. murmura Pierre dont les yeux se fermèrent.

Il sommeillait depuis un bon moment, lorsque le bruit de François qui se levait pour rentrer dans leur abri le réveilla.

— Tu as raison dit-il. Mieux vaut aller dormir quelques heures.

Poussant de la neige avec son pied sur les braises du feu, il se leva et suivit son compagnon dans la « longue-maison ». François ajoutait quelques bûches sur les braises du foyer central de l'habitation. Pierre s'emmitoufla dans sa peau d'ours et se rendormit aussitôt.

Les semaines s'ajoutèrent et les peaux s'empilèrent.

À la fin mars. Ils décidèrent que leur récolte était suffisante. Ils ramassèrent leurs pièges et se mirent à la recherche des « ouaches » d'ours. Chaque dénivellation rocheuse fut inspectée et chacun des gros arbres renversés, dont les racines sortaient du sol, fut vérifié. À la fin de la première semaine de juin, on voyait quatre peaux d'ours prêtes et étalées sur les paquets de fourrures et deux autres peaux d'ours tendues sur les supports plantés dans le sol de la « longue-maison ».

— Neuf peaux d'ours sera suffisant pour cette année; ne crois-tu pas Pierre ? demanda François.

— Tu commence à t'ennuyer de Marguerite ? remarqua Pierre en souriant.

— Ça fait un bon moment que je m'ennuie de ma femme. dit François. En fait, si j'y pense bien, ça date du moment où j'ai mangé pour la première fois la nourriture que tu avais préparé. Le taquina François.

— Mais je suis un grand chef, s'offusqua Pierre.

— C'est bien ce que je dis; un grand chef…indien. répliqua François. Ce qui n'améliore pas nécessairement ton art culinaire. ajouta-t-il en éclatant de rire avec son ami.

— On peut charger le canot ce soir et partir demain après le déjeuner, si cela te va. proposa Pierre.

— Curieux comme tu lis dans mes pensées. C'est exactement ce que je voulais entendre, s'exclama François, faisant l'homme étonné que Pierre ait pu deviner.

Le matin venu, les deux trappeurs s'embarquèrent et poussèrent leur canot, rempli de paquets de fourrures, sur les ondes de la Yamachiche. On sautait la majorité des rapides, de sorte qu'ils atteignirent leur campement du retour précédant vers la fin de la journée.

— Veux-tu que l'on campe là où les Anglais nous ont visités ? demanda François.

— C'est probablement le meilleur endroit pour nous garder d'une autre visite. répondit Pierre. Je ne crois pas qu'ils oseront se présenter sur notre route une autre fois, termina-t-il en orientant le canot vers le bivouac en question.

Et, effectivement, ils n'eurent aucune visite ce soir-là; sauf celle d'une mouffette qu'ils laissèrent fouiner autour de leur canot tout en faisant le moins de mouvement brusque que possible. Sa curiosité satisfaite, la « bête puante » s'éloigna dans la forêt sans se presser. Peut-être était-ce l'odeur des pipes que les Canadiens avaient

allumées à son approche, pour couvrir les effluves qu'elle dégageait, qui l'avait éloignée. Ils n'osaient pas imaginer l'effroyable senteur que cet animal pouvait leur affubler, à eux et leur équipement, si jamais elle s'énervait. Ils durent admettre que c'était tout de même un bel animal. Ils atteignirent Louiseville à la fin du jour suivant. Ils se rendirent aussitôt chez un marchand que François connaissait.

— Salut Dubé; lui dit-il. Va-t-y falloir que je monte mes fourrures à Montréal ou si tu peux m'en donner un bon prix ? demanda-t-il.

— Je vais t'en donner le même prix que tu aurais à Montréal. répondit Dubé. Tu sais ça aussi bien que moi. Les prix sont uniformisés depuis longtemps. ajouta-t-il en serrant la main tendue.

— Je te présente mon compagnon de trappe Pierre Lefebvre. Pierre voici Abélard Dubé; mon marchand favori. dit François.

— Enchanté.

— C'est un plaisir. Voyons maintenant ces fourrures, enchaîna le marchand, indiquant où se trouvait sa balance.

Le résultat de leur saison de trappe s'élevait à 1 732 livres que le marchand Abélard Dubé leur remit avec plaisir. Il venait de palper des peaux de première qualité.

Pierre se promenait parmi les étagères, semblant chercher quelque chose.

— Tu cherches quoi ? lui demanda François.

— Un cadeau à faire à ta femme; je lui dois bien ça pour ses bienfaits.

— Elle ne boit pas beaucoup mais si tu lui achètes une bouteille de bon vin, je suis certain qu'elle appréciera.

— Monsieur Dubé, donnez-moi une bouteille du meilleur vin que vous ayez. exigea Pierre.

— Le meilleur est celui que je garde pour le seigneur des lieux et le curé. Je n'en ai pas plusieurs bouteilles en magasin.

— Vous allez en avoir une de moins. affirma Pierre. J'insiste; sinon je n'achète rien d'autre dans votre magasin. dit-il en continuant de chercher. Il venait de prendre un très beau boîtier en joncs tressés qui avait attiré son attention. En l'ouvrant, il découvrit tout un assortiment nécessaire pour la couture et le tricot. Il mit le boîtier sous son bras et se dirigea vers un étalage de bonnets pour femme. Il en choisit un qu'il trouvait beau et l'ajouta au boîtier. Il se dirigea ensuite vers des étuis de couteaux de chasse pour en choisir un qui lui semblait parfait. Vérifiant l'inscription sur la lame, il découvrit que c'était un produit de Suisse. Se dirigeant vers des chapeaux d'homme,

il en prit deux en cuir souple avec un large bord qui paraissaient pouvoir traverser les années sans se détériorer. Ramenant le tout au comptoir et prenant une poignée de sucre d'orge, il demanda à Dubé :

Avez-vous apporté votre meilleure bouteille de vin ?

— La voici dit le marchand en lui présentant une belle bouteille joufflue de couleur mauve. C'est le vin que bois le seigneur de la place lorsqu'il vient dans la région. dit-il.

— Il s'appelle comment votre seigneur ? demanda Pierre.

— C'est le lieutenant-colonel Henry Caldwell.

— Il ne doit pas être ici très souvent. remarqua François. Je n'ai jamais entendu parler de lui.

— Lorsqu'il vient, il ne fait que passer dit Dubé.

— Dans ce cas, vous n'aurez pas de problème à cause de la bouteille de vin en moins. J'en suis heureux. dit Pierre. Combien vous dois-je ? demanda-t-il, En plaçant un des chapeaux de cuir sur la tête de François et mettant le sien. Tous deux ne portaient qu'un foulard noué sur leur tête, à la coutume canadienne. « Tiens; voici mon cadeau qui tiendra ta tête au chaud et te couvrira de la pluie pendant plusieurs années à venir ». dit-il.

— Merci beaucoup. dit François en enlevant le chapeau pour le regarder.

— Pouvez-vous m'emballer individuellement chacun des objets que j'ai achetés ? s'enquerra Pierre auprès du marchand.

— Sans aucun problème. répondit celui-ci.

Les effusions du retour terminé, François remis un gros paquet à son épouse. C'était plusieurs verges de différents tissu pour faire robes, rideaux, nappes etc. Elle était aux anges du cadeau. Pierre s'approcha et lui remit un paquet enveloppé qu'il était facile de deviner être une bouteille.

— Voici un petit cadeau de ma part; Marguerite; dit-il.

— Merci beaucoup Pierre, accepta-t-elle.

— Et j'ai un cadeau pour chacun d'entre vous, continua-t-il en désignant ses paquets. Il distribua des sucres d'orges aux plus jeunes enfants.

— Un couteau de chasse dans un magnifique étui, s'écria Joseph. Merci Pierre.

— Il faut que tu lui donnes un sou tout de suite. lui dit sa mère; sinon cela portera malheur.

— Voici ton sou. répondit Joseph en sortant la main de sa poche et présentant la monnaie au « coureur de bois » qui accepta la pièce. Il était important d'écarter tout danger.

— Maman, j'ai un beau bonnet tout neuf ! s'exclama Louise en le plaçant sur sa tête. Je suis certaine qu'il me va bien. dit-elle.

— Il est très beau et te va très bien. dit Marguerite.

— Merci beaucoup continua la jeune fille en donnant la bise à Pierre, qui était heureux que son cadeau lui plaise.

Josette s'était assise sur une chaise près de la table et développait tranquillement son cadeau. Elle prit le coffre d'osier avec un sourire de satisfaction et regarda Pierre. Elle plaça le coffre sur ses genoux et l'ouvrit. Elle resta figée, les yeux fixés sur le contenu.

— Maman, viens voir. dit-elle en levant des yeux embués de larmes. Viens voir comme c'est beau. répéta-t-elle. Merci Pierre; c'est un cadeau magnifique. Elle prit la main du jeune homme et la porta à ses lèvres.

— C'est vraiment beau cet ensemble. Tu as tout ce qui est nécessaire pour les travaux de couture. C'est un cadeau exceptionnel. dit la mère de Josette.

Pierre était rempli de joie mais, pour une rare fois, se sentait très mal à l'aise. François lui appliqua une bonne tape dans le dos en disant :

— Bien là, mon jeune, tu viens de frapper dans le mille. Je n'avais pas vu ce que contenait ce coffre mais le cadeau est unique. Tu viens de rendre ma Josette très heureuse. Je t'en remercie.

— J'espère avoir rendu tout le monde heureux. dit-il. C'est pour ça que j'ai fait des cadeaux. Craignant soudainement que Josette prenne la mouche pour être traitée « comme tout le monde », il ajouta : « chacun de vous représente quelque chose de spécial à mes yeux. J'espère que vous le comprenez », souhaita-t-il.

Josette levant les yeux, afficha un grand sourire et affirma :

— Nous le comprenons très bien et nous t'en remercions d'autant plus, Pierre. dit-elle en replongeant dans son coffret pour continuer à en sortir les gadgets.



Indien cri

Chapitre 10

Le Canadien grandit en espérant

Les grandes prairies s'étendent et les nobles rivières s'écoulent
(Traduction wiki de la version anglaise)

En 1781, Pierre vivait maintenant depuis trois ans chez les Collard. Il faisait pratiquement partie de la famille. Le fils aîné avait épousé Josephte Fafard en octobre 1779 et habitait dorénavant, sur sa propre terre. Le fils suivant, Alexis, était âgé de 18 ans et vivait avec ses cinq sœurs et son petit frère Antoine, âgé de 5 ans. Deux fois, déjà, Pierre avait accompagné François pour trapper profitablement en haut de la Saint-Maurice. Cette année, ils y retourneraient mais se rendraient encore plus loin vers le nord. Pour la première fois, les hommes ne seraient pas présents pour le temps des fêtes. Au cours de ces années, une amitié continuait de se développer entre Josette et Pierre. De sorte qu'elle fut quelque peu peinée devant l'absence prévue des deux « coureur de bois ».

— Les fêtes vont être différentes sans vous ici. dit-elle lors d'un souper.

— Je vous promets de plus beaux cadeaux à notre retour. dit Pierre en souriant.

Les yeux de Josette lancèrent des éclairs; mais elle se reprit et ajouta doucement :

— Ce n'est pas le retard de beaux cadeaux qui me fera regretter votre présence, Pierre. dit-elle.

— Je regretterai tout autant d'être loin d'ici; n'en doutez pas Josette. répliqua-t-il en plongeant le nez dans son assiette.

Louise le regarda et vit que l'homme de trente-trois ans était timide, mais très sincère. Cette timidité, cependant, ne s'affichait qu'exclusivement envers sa sœur Josette, remarquait-t-elle depuis longtemps. Celle-ci était maintenant âgée de 20 ans et Louise trouvait sa sœur très belle.

— Vous serez revenu avec le Soleil du printemps, dit-elle. La glace de ce chagrin sur nos cœurs fondra rapidement grâce à ce retour, termina-t-elle en souriant gracieusement tout en jetant un œil malicieux à sa sœur.

— Nous sommes obligés d'aller plus loin, expliqua François Collard. Les animaux à fourrure deviennent trop rares plus près de la maison. Je commence même à penser de cesser le trappage bientôt et de me limiter à l'agriculture. dit-il.

— Je pourrai te parler d'une idée qui m'est venue à ce sujet dit Pierre. On en discutera durant le voyage. promit-il.

— Si vous trouviez un moyen de demeurer à la maison l'an prochain, ce serait formidable dit le jeune Alexis.

— De toute façon, j'allais bientôt insister pour que tu cesses ces expéditions. ajouta Marguerite. Les années s'accumulent tranquillement sur ta tête, mon brave François. dit-elle. Et comme l'église, frappée par le « tonnerre », a brûlé l'an dernier, il y aura certainement du travail bientôt lorsqu'on la reconstruira. ajouta-t-elle.

— Si on la construit à Petit Machiche, sur le terrain donné par Lacerte, j'y travaillerai; mais je n'aiderai certainement pas à celle du Grand Machiche voulu par le curé Bertrand. De toute façon, on verra ça à mon retour, répliqua l'interpelé.

Josette regardait souvent Pierre sans se faire remarquer. Elle étudiait son comportement, ses réactions et ses habitudes. Elle savait que les répliques, toujours trop logiques, de cet homme avaient le don de lui hérisser le poil de la nuque; mais elle commençait à se demander sincèrement si elle pourrait partager sa vie avec un tel homme. Elle ne parvenait pas à répondre à cette question. Elle continua donc de l'étudier à chaque occasion qui se présentait. Déjà, elle le savait brave, prévoyant, persévérant et sincère. Elle le savait également très arrêté dans ses convictions. En fait, elle se demandait si elle pourrait affirmer sa propre opinion dans une vie conjugale avec un homme de sa trempe. Il démontrait être parfaitement libre; mais laissait-il cette même liberté aux autres ? C'est ce qu'elle voulait découvrir. Elle décida de se donner deux ans pour se faire une opinion en espérant pouvoir, ce jour-là, prendre une décision. Elle attirait bien l'attention de plusieurs jeunes gens de la région, mais elle les trouvait toujours, trop « enfantins » pour s'y intéresser. Par contre, c'était là également une autre source de mécontentement pour Josette; parce que Pierre ne semblait pas du tout affecté par l'attention que pouvaient lui porter les autres hommes. Il semblait s'en ficher complètement. Elle finissait par se demander ce qu'elle pourrait finalement

s'attendre d'un tel énergumène. C'était sans espoir se disait-elle, parfois.

Le canot s'approcha du seul rivage sablonneux qu'on avait vu depuis un bon bout de temps. François sauta sur la plage, attrapa le bout du canot et le tira sur le sable. Pierre débarqua, saisit son fusil et inspecta les alentours. Une voix basse venant de derrière un gros pin à sa droite dit :

— Salut à toi; guerrier des Miamis. entendit Pierre en langue « crie ».

— Hein ? dit François. Qui a parlé ? demanda-t-il en saisissant son arme.

— C'est un guerrier montagnais, lui répondit Pierre en riant. Tu peux sortir de derrière ton arbre Maska. répondit-il en « Cri ». Je reconnaitrais ta voix parmi les hurlements d'une foule, mon frère.

Un indien apparu à côté du gros tronc d'arbre et s'avança en souriant vers Pierre Lefebvre.

— Hugh ! Je te vois Pierre, dit-il.

— Je te vois Maska, mon frère. répondit le trappeur. Tu es seul ? demanda-t-il.

— Non, il n'est pas seul, dit une autre voix venant du côté opposé, d'où François vit sortir un autre Montagnais.

— La Loutre ! Mon ami ! dit Pierre. Il ne manque que Flammèche pour compléter les retrouvailles. ajouta-t-il.

— Que je vais renchérir de ma femme et de mon « papouse ». dit Flammèche en apparaissant entre les branches devant Pierre. Il était accompagné d'une jeune « sauvagesse » portant un bébé dans son dos.

François remarqua qu'ils se retrouvaient encerclés; et comme il ne comprenait pas ce qui se disait, il était assez inquiet.

— Mes amis ! s'exclama Pierre n'en croyant pas ses yeux. Il se précipita vers les « sauvages » pour les serrer dans ses bras l'un après l'autre. Les sourires s'affichaient sur tous les visages. La jeune femme restait un peu à l'écart et Pierre se dirigea vers elle.

François paru être rassuré et déposa la crosse de son fusil sur le sol.

— Je veux voir le petit Flammèche, dit Pierre. Se retournant vers son ami, il ajouta : « il doit être beau car sa mère est très jolie ». dit-il. La Montagnaise baissa les yeux en rougissant. « Laisse-moi voir ton « papouse » lui demanda-t-il. L'Indienne se retourna pour montrer son bébé assis dans son « tikinagan » accroché à son dos. L'enfant,

imperturbable, regardait de ses grands yeux noirs le Canadien qui lui souriait.

— Il est magnifique, Flammèche. s'écria-t-il. Il fera un grand guerrier certainement.

Le Montagnais affectait une pose qui démontrait sa satisfaction et il regardait ses compagnons les yeux remplis de fierté.

— Laissez-moi vous présenter un de mes amis canadiens qui m'a accueilli dans sa maison, dit-il au groupe de « sauvages » en utilisant la langue française. Et il entreprit les présentations. Celles-ci terminées, Maska laissa entendre un hululement qui fit arriver six autre Montagnais, dont trois femmes, que l'on dû présenter aux Canadiens. Ils étaient tous heureux de rencontrer le guerrier blanc qui avait accompagné leurs frères jusqu'aux Montagnes brillantes. Un assez grand feu avait été allumé et les femmes s'afféraient à préparer le repas. François était subjugué par le comportement tellement amical des « sauvages » envers lui et son compagnon. Il y prenait un plaisir évident. Après le repas, quel ne fut pas son étonnement lorsque Pierre fut obligé de faire démonstration de sa technique de combat aux trois Montagnais qui ne le connaissaient pas. Maska, et Flammèche participèrent à l'exhibition. François n'avait jamais rien vu de tel, sauf les quelques balayages de jambes que Pierre avait fait subir aux Anglais l'année auparavant. On se servait des troncs d'arbre debout pour sauter obliquement sur l'ennemi, on courait sur une branche pour plonger, en frappant du tomahawk, un indien en embuscade. On pratiqua la lutte indienne « améliorée » etc. Tout cela expliquait, pourquoi Pierre était tellement sûr de lui où qu'il soit, comprit François. La soirée s'avéra très réjouissante pour chacun.

— Bon ! Tout cela n'a pas tellement avancé notre installation pour la saison. remarqua Pierre.

— Tu seras installé complètement demain après-midi. lui promit La Loutre. Nous nous en chargeons. dit-il. François se rendit compte que le Montagnais comprenait le Français mais ne le parlait que très peu souvent.

Le lendemain soir, une neige fine tombait sur le toit d'une « longue-maison » toute neuve, plus grande que celle que nos trappeurs avaient l'habitude de se construire. Par contre, à l'intérieur, se trouvait un wigwam qui servirait de chambre à coucher. La Loutre avait fait construire la même maison dont leur groupe s'était servie sur le lac Erié en 1763. Il n'avait même pas oublié la lampe à graisse d'ours en os, suspendue dans le wigwam, qui éclairait mieux que les chandelles de suif dont se servait François. Ce dernier put constater comment la

vie avec les « sauvages» s'avérait confortable. La troupe, rassemblée autour du feu central, se tenait très à l'aise pour le repas. Lorsque les pipes attisèrent leurs brûlots, la conversation, très lentement, s'établit parmi le groupe. Tout à coup, les trois amis de Pierre commencèrent à parler exclusivement en Français, comme pour éviter que les autres « sauvages » comprennent ce qu'ils racontaient.

— Nous avons eu le plaisir de la visite du chef « Blue Jacket » dernièrement. annonça La Loutre, à Pierre. Il voulait nous voir pour discuter de la mort de « White Eyes ». Il arrivait du Haut-Canada.

Pierre redressa l'oreille.

— Que voulait-il savoir ? demanda-t-il à son ami.

— Il voulait connaître le sort des assassins. répondit le chef. Lorsqu'il a su que ces assassins étaient des soldats anglais, il nous affirma que notre information ouvrait son esprit sur la réalité.

— A-t-il expliqué cette réalité ? continua Pierre.

— Il a dit qu'il devinait qui avait donné l'ordre de l'assassinat.

— Qui est ? exigea Pierre.

— Le surintendant des affaires indiennes de l'époque : Henry Hamilton.

— Est-il certain de cela ? demanda Pierre.

— Il nous l'a assuré. dit Maska.

— C'est un ami de Haldimand et de Carleton selon « Blue Jacket ». ajouta Flammèche.

— Je vous remercie de cette information, énonça le trappeur. Elle pourra s'avérer importante pour moi, termina-t-il.

— En quoi cela peut-il te concerner ? demanda François Collard à son compagnon.

— Parce que c'est nous quatre qui avons exécuté les 12 soldats anglais, assassins de « White Eyes ». répondit Pierre.

— Mais personne n'est au courant. ajouta François.

— J'ai laissé un manuscrit planté dans le thorax du lieutenant du groupe disant que les quatre bras droits de « White Eyes » avaient poursuivi, capturé, jugé et exécuté ses assassins. avoua Pierre.

— Et tous les indiens, incluant plusieurs des autorités anglaises, connaissent l'identité de ces quatre guerriers, termina Flammèche.

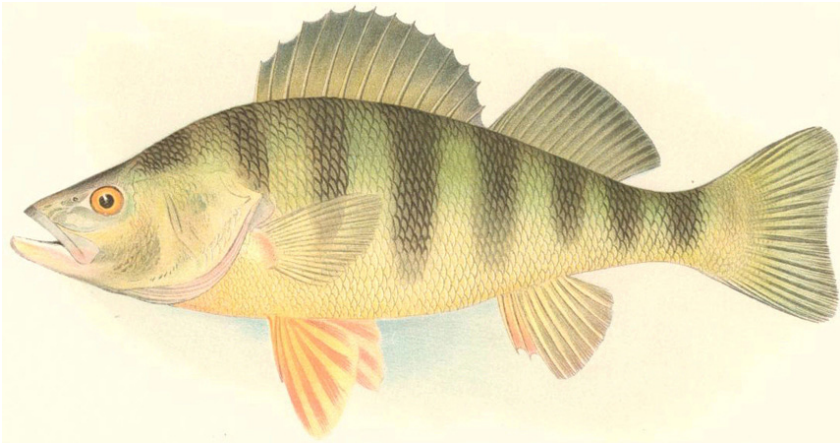
— Les Britanniques n'avoueront jamais être les auteurs de cet assassinat du chef des Delawares, conclu François. Tu n'as pas à t'inquiéter outre mesure. dit-il.

— Tu as peut-être raison. Enfin je l'espère. dit Pierre.

Chapitre 11

Il est né d'une race fière

Combien ton vaste domaine nous est cher
(Traduction wiki de la version anglaise)



Perchaudes

Les Montagnais avaient finalement quitté les deux trappeurs canadiens. La nouvelle de Blue Jacket qu'ils avaient apportée et transmise à Pierre, s'était estompée dans l'esprit de ce dernier. Les lignes de trappe produisaient bien et les trappeurs ne chômaient pas durant leur soirée de grattage et d'étirage de peaux. La saison promettait d'être plus fructueuse que les précédentes.

— Que dirais-tu de prendre la journée de demain pour pêcher sur la glace. demanda Pierre à François.

— On va se faire geler tout cru; je n'y vois pas le plaisir, répondit François.

— Au contraire; on va passer la majeure partie de la journée dans notre « longue-maison » dit Pierre. J'ai apporté un filet. On n'a qu'à le tendre ce soir et le retirer demain midi. dit-il. On mangera autre chose que de la viande pour quelques jours. Si la capture est bonne on pourra même en fumer quelques-uns.

— D'accord dit François, L'expérience est tentante.

Lorsqu'on sortit le filet de la rivière, le lendemain midi, il contenait près d'une centaine de poissons.

— Une vraie pêche miraculeuse ! s'exclama François. Il y a plusieurs dorés et perchaudes. On va faire quoi de tous ces poissons ? Y'en a beaucoup trop !

— On va les vider, et en faire fumer le maximum. Pour le reste, on le laisse geler à l'air libre. C'est ceux-là que nous mangerons en premier. Je vais faire quelques pâtés de poisson et les mettre en conserve dans des « casseaux » en peaux d'orignal. Ils se conserveront pendant des mois.

— J'ai hâte de voir ça. dit François. Des conserves de pâtés de poisson ? Où as-tu déniché une idée pareille ?

— Chez les Sioux, ils le font avec la viande de bison et j'ai déjà réussi avec du poisson. dit Pierre. Tu verras bien.

Une grande quantité de filets de poisson, auxquels on avait laissé la peau reliée à la queue, avait fumé toute la nuit au-dessus du muret du foyer. Au souper les deux trappeurs ne s'étaient pas privés de consommer du poisson frais, plus qu'à satiété.

— Ouf ! Plus capable de, même, sucer une arête. dit François.

— J'en ai assez, moi aussi. avoua Pierre. Mais c'était quand même délicieux. ajouta-t-il.

— Je dirais même : ces poissons sont « très excellents »; comme l'affirme toujours le marchand de Machiche en ventant ses produits, se moqua François en riant.

Les deux hommes, repus, buvaient leur thé en fumant une pipe. Le sommeil les envahit beaucoup plus tôt que d'habitude et ils regagnèrent leur couche rapidement. Cette nuit-là, on put entendre, pour la première fois, des petits ronflements émis par le wigwam intérieur de la longue-maison.

Le lendemain, Pierre laissa François relever les deux lignes de trappe et partit à la chasse d'un orignal, dont il avait trouvé une piste dans la neige, le matin même.

Il parvint à rejoindre l'animal vers l'heure du midi. L'orignal n'était pas très gros et s'était aventuré hors de son sentier pour s'empêtrer dans six pieds de neige. Pierre s'approcha facilement et lui logea une balle dans le cou. Il parvint ensuite, à compacter la neige autour de son gibier avec ses raquettes, ce qui lui permit de le dépiauter et de récupérer le maximum de viande qu'il plaça sur sa « toboggan ».

Lorsqu'il arriva au campement, le soleil était couché. François s'activait à tendre les peaux recueillies durant la journée.

— Tu as réussi à l'abattre. remarqua-t-il, lorsque Pierre pénétra dans la « longue-maison » en y tirant la « traîne sauvage » dont la courroie, passant sous ses bras, traversait son front qu'il avait protégé avec une écorce de bouleau.

— Évidemment, c'est pour ça que je suis parti ce matin. répondit celui-ci. Viens m'aider à suspendre les quartiers. Je dois ensuite gratter et tailler les morceaux de peau pour fabriquer mes « coffres à conserve ».

Lorsqu'ils se retirèrent dans le wigwam intérieur pour dormir, le travail de chacun était terminé et ils leur restaient bien quatre bonne heures de sommeil pour récupérer.

Après le déjeuner, Pierre fabriqua plusieurs « casseaux de peau ». Il fit ensuite ses pâtés de poisson dans ces « casseaux » et laissa le tout à sécher près du feu. Le procédé recroquevilla les peaux de chacune des conserves, faisant sortir tout l'air qui pouvait se trouver à l'intérieur des « boîtes ». Il utilisa la même technique pour conserver une bonne quantité de viande d'orignal.

— Bon j'ai terminé; demain je reprends ma ligne de trappe. dit-il à François.

— Content de l'apprendre. Deux jours comme ceux que je viens de passer, c'est dur sur mes raquettes. répondit-il.

— Sans parler de tes jambes. ajouta Pierre en riant. Tu marches comme un canard depuis hier soir. dit-il. Et les deux amis s'esclaffèrent.

On bouffa du poisson, deux fois par jour, durant les cinq jours suivant.

— À manger autant de poissons, je pourrai maintenant dire avoir vécu une semaine de « six vendredis ». Ça bat toutes les semaines des « trois jeudis » dont on m'a parlé jusqu'à maintenant. dit François, assis sur sa chaise longue près du feu extérieur.

— C'est la dernière fois, ce soir, que je mangerai du poisson cette année, renchérit Pierre. C'est quasiment devenu un péché de luxure, ce désir pressant que j'ai développé cette semaine pour la viande rouge. ajouta-t-il sérieusement. Demain on se prépare un bouilli de toutes les sortes de viandes qu'on aura sous la main. Je me fiche du goût que ça aura, termina-t-il.

— Si c'est trop mauvais on pourra l'assaisonner d'un peu de tondreux de castor.

— Tu as développé de drôle de goût à vivre dans le bois. dit Pierre en gardant son sérieux. Tu devrais savoir que les huileux ont cent fois meilleur goût. Du moins d'après le chef « Castor Plus-de-dents ».

— Il doit être celui qui t'a donné des cours de « cuisine ». suggéra François.

— Exact. dit Pierre. Il m'a même donné une recette que tu ne connais pas encore. Je vais t'y faire goûter demain, si tu veux.

— Non je te remercie. Demain je m'occuperai moi-même de la « popote ».

— Ho-la-la ! Un repas « à la française »; je suis curieux du résultat, dit Pierre.

— Sachez, jeune homme, que la cuisine française est renommée à travers le « monde entier », souligna François avec emphase.

— Bof ! « Mon dentier » n'était pas une excuse dont se servait le chef « Castor Plus-de-dents». Selon lui, ceux qui n'avaient que « mon dentier » pour valoriser quoi que ce soit s'appuyaient sur du faux. De toute façon, ma dentition est saine et complète, répartit Pierre.

— Monsieur Lefebvre, vous êtes grivois; et surtout vous vous faites coupable de « lèse-gastronomie ». Vous manquez totalement de fierté envers votre race d'origine, qui est « française »; je vous ferai remarquer !

— Au contraire, je reconnais la fierté de ma race d'origine sans aucune réticence; Monsieur Collard. Je suis d'origine française; et plus précisément de Paris, Île de France. Ce qui n'est pas qu'une simple petite agglomération de Normandie, je vous ferai tout autant remarquer. Mais sachez que, malgré cette origine, je préfère les « fèves au lard » au « cassoulet » n'importe quand. Ne vous en déplaise.

François se fit une boule de neige et la lança à son ami.

— Tu as du culot de dire que Lisieux n'est qu'une petite agglomération, mon lascar ! C'est une ville importante de France et je suis fier d'y avoir vu le jour.

— D'accord; dit Pierre. Lisieux est une ville importante; mais tu me parles de fierté nationale pour mon origine française. Explique-moi, comment il se fait qu'étant de Normandie, tu parles d'origine française, quand tout le monde sait que les Normands sont originaires d'Angleterre ou même de plus au nord, du pays des Vikings ? demanda Pierre avec un sourire taquin, transpercé du tuyau de sa pipe.

— Tu parles inutilement ici, d'une origine datant d'il y a 8 siècles. Je te parle de ton origine qui date, tout au plus, du siècle qui s'est terminé l'an passé. Ton grand-père est né en France, tout comme

moi, insista François. Et tu admettras qu'il n'avait pas son pareil dans tout le Canada, à son époque.

— Je l'admets volontiers. répondit Pierre, reprenant son sérieux.

— Dans ce cas, tu es fier de ton origine française. conclu l'ex-Français de Machiche.

— Tu as parfaitement raison. accepta Pierre. Je suis extrêmement fier de ma race. admit-il.

Le visage de François s'éclaira d'un large sourire.

— Enfin, j'y suis arrivé ! déclara-t-il. J'ai eu raison de ta foutue logique pour une fois. Je vais m'en vanter tout le reste de ma vie, s'exclama-t-il en rigolant.

— Remarque, que si j'étais toi, je n'insisterais pas sur le sujet de ma race d'origine qui, elle, ne peut être rattachée, d'aucune façon, à la race anglaise. Ce que je devrai souligner publiquement, ne pas être le cas de ceux venant de Normandie, advenant ton indiscrétion. dit Pierre, les yeux pétillants de malice.

— Salaud ! dit François, lui projetant de la neige à deux mains en riant aux éclats. Tu tiens à toujours avoir le dernier mot, rigola-t-il.

Le calme revint et les deux hommes finirent tranquillement leur pipée avant de se retirer pour la nuit.



« Scènes de sucrerie » par J. Weston, gravure canadienne-française tirée de L'opinion publique illustrant les étapes de la fabrication traditionnelle du sirop d'érable.

Chapitre 12

Béni fut son berceau

D'un océan à l'autre !
(Traduction wiki de la version anglaise)

— La débâcle est commencée, fit remarquer François Collard. On va pouvoir partir bientôt.

— Demain on va réparer notre canot des avaries de l'hiver. dit Pierre. À la vitesse que la glace a fondue, il ne risque pas d'y avoir d'embâcle sur notre route. Nous pourrons partir dans trois ou quatre jours. ajouta-t-il.

— On va avoir toute une cargaison dans le canot cette année. On risque de chavirer.

— Ne t'inquiète pas. dit Pierre; on va charger le tout en équilibre et le recouvrir d'une toile bien tendue. On ne risque rien, même en descendant les rapides. On les connait trop bien. décréta-t-il.

— On sera prudent de toute façon. Il n'est pas question de risquer perdre la récolte d'une année. Surtout si c'est ma dernière année de trappage. ajouta François.

— Justement, je voulais t'en parler. J'ai une idée à te proposer. Que dirais-tu de te lancer dans la récolte du ginseng ?

— C'est un marché qui est mort depuis l'année de mon arrivée au Canada en 55. Il n'y a pas d'argent à faire là-dedans, répondit François.

— Le marché est mort au Canada; mais il est très rentable aux États-Unis. lui dit Pierre. Je connais un marchand du nom de John Jacob Astor qui achète tout le ginseng sur lequel il peut mettre la main.

— Comment peux-tu savoir cela; demanda François; tu es à Machiche depuis trois ans.

— Ce sont mes amis Montagnais qui me l'ont dit. Ils se rendent en Nouvelle Angleterre chaque année depuis deux ans pour récolter du ginseng sauvage acheté par Astor.

— Les États-Unis sont en pleine révolution; ce n'est pas le temps d'aller mettre les pieds là-bas.

— Ça prend huit ans pour récolter du ginseng semé. La révolution va être terminée bien avant cela, fit remarquer Pierre.

— On ne pourra pas semer du ginseng sur ma terre; ce sera une perte de temps et d'argent.

— Évidemment; mais le ginseng pousse dans les érablières sablonneuses. On n'a qu'à en trouver une belle et l'acheter. On aura assez d'argent avec la traite de cette année. À moins que tu tiennes mordicus à rester à Machiche.

— Avec notre nouveau curé, je n'y tiens pas tellement. répondit François en bourrant sa pipe. Il se mit à réfléchir à la proposition sérieusement, assis dans sa chaise longue.

Pierre mit trois bûches de plus au feu et laissa mijoter l'idée dans l'esprit de son compagnon.

Une heure et demie plus tard, François se leva et dit :

— Je vais me coucher; on en reparlera.

— Bonne nuit. répondit Pierre qui rembourra sa pipe une énième fois. Il voulait continuer à regarder les étoiles.

Le surlendemain fut consacré à l'emballage final des paquets de fourrures. Au souper, on goûta aux pâtés de poisson mis en conserve.

— Ils se sont bien conservés. Reste à savoir combien de temps cela peut durer. dit François.

— Il reste trois pâtés; on les apporte à la maison et on verra le mois prochain. suggéra Pierre.

— Excellente idée. Ma femme va être assez étonnée. répondit son compagnon.

Le soir venu, on les retrouve assis sur leur chaise longue.

— Tu es né où exactement ? demanda François à Pierre.

— Je suis né dans la maison ancestrale de Batiscan. répondit celui-ci.

— La maison de Gabriel Lefebvre dit Lataille ? s'enquit François.

— Oui; la maison qu'il a construite de ses propres mains. C'est mon père qui en a hérité et il y a vécu jusqu'à son décès en 1769.

— Qui l'a eu après cette date ?

— Je ne sais pas vraiment. J'ai appris que ma cousine Suzanne, la fille de mon plus jeune oncle, Julien, l'a achetée avec son époux François Trudel, en 1775. Ils y vivent heureux depuis cette date. Cette maison procure du bonheur depuis sa construction. C'est le berceau de ma famille.

— Si elle procure le bonheur depuis toujours, le berceau de ta famille est un berceau béni de Dieu, affirma François.

— S'il n'est pas béni de Dieu, il l'est certainement par cet « autre chose » auquel croyait mon grand-père Gabriel.

— « Autre chose » ? demanda François.

— Les Indiens l'appelle le « Maître de la vie ». C'est ce qui protège la survie des choses. expliqua Pierre.

— Et ton grand-père croyait à cela ? s'étonna François.

— Selon mon père, il avait développé cette croyance au cours des cinquante années qu'il a vécu au Canada. Les « sauvages » disaient qu'il parlait au « Maître de la vie » et qu'il défendait l'intérêt de tous les hommes dans ces échanges.

— Ton père Alexis croyait cela lui aussi ?

— Mon père Alexis ne croyait qu'à ce qu'il constatait tout comme son père. Et tous deux constataient chaque jour les bienfaits de cet « autre chose ». Ils disaient, comme mes oncles d'ailleurs, que l'homme pouvait planifier ce qu'il voulait, mais qu'il était impossible de réussir une planification qui n'était pas conforme à la volonté « d'autre chose ».

— C'est un concept curieux qui, en même temps, est incontestable, réfléchit tout haut François Collard.

— C'est ce que je pense aussi; c'est incontestable. affirma Pierre.

Le silence s'établit entre les deux hommes qui dura jusqu'à la fin de leur pipée.

— Ce qui m'amène à ta proposition de ginseng. dit François; poursuivant, comme si la conversation n'avait pas cessé.

— Et tu as décidé quoi ? demanda Pierre.

— Rien du tout; j'y pense toujours. répondit le trappeur. Acheter une érablière m'intéresse assez. On peut en tirer profit en vendant le produit en ville; mais pas à Yamachiche. On n'y trouve pas assez de clients potentiels. Il faudrait se rapprocher de Montréal ou de Québec.

— Personnellement, Québec ne m'intéresse pas une miette. Ce sont tous des moutons, là-bas.

— Je préfère Montréal moi aussi, dit François. On verra, cet été, à aller visiter la région, si tu es d'accord, offrit-il à Pierre.

— Entièrement d'accord. répondit celui-ci. Ça nous fera un beau voyage.

Le surlendemain le canot glissait rapidement sur la rivière. On ne rencontra aucun embâcle et la semaine suivante, les trappeurs vendaient leur récolte chez Dubé de Louiseville.

Chapitre 13

Le ciel a marqué sa carrière

La terre de l'espoir pour tous ceux qui y travaillent dur
(Traduction wiki de la version anglaise)



La place du marché, Montréal. 1790.

Le canot accostait à Montréal. Pierre était installé au gouvernail et François Collard, à la pointe. Ils transportaient trois passagers : Marguerite, Josette et Louise. Tous allaient visiter des érablières pour tenter d'en choisir une où s'établir. Louise sauta sur la grève.

— Je n'ai jamais vu un village aussi grand ! dit-elle écarquillant les yeux.

— Parce que c'est une ville. dit Josette. C'est même plus grand que Trois-Rivières, ajoute-t-elle.

François prit Marguerite dans ses bras pour la descendre du canot.

— Merci, chéri. dit-elle en prenant le bras de son mari.

Les deux jeunes filles s'accrochèrent aux bras de Pierre et le groupe s'avança vers le centre-ville.

François s'enquit où il pourrait obtenir des informations sur les terres environnantes et finit par trouver un juge de paix qui lui indiqua plusieurs terres; mais aucune ayant une érablière valable sur l'île de Montréal. Il leur remit une liste donnant deux terres sur l'île Jésus et trois autres à Terrebonne. Ces informations en poche, le reste de la journée fut consacrée aux boutiques de la ville. Ayant choisi une auberge pour y dormir, ils prenaient leur souper dans la salle ouverte au public. Durant le repas, Louise remarqua un beau jeune homme qui la regardait en souriant et qui la salua. Elle lui rendit son sourire ce qui encouragea le jeune homme à venir se présenter.

— Bonjour Madame, Mesdemoiselles, Messieurs. Je me présente, François Renaud. J'aimerais que vous m'accordiez le privilège de vous offrir un digestif, si cela ne vous offense pas, venant de la part d'un parfait inconnu.

Le père de Louise allait repousser l'offre, quand Marguerite, remarquant le sourire de Louise envers le jeune homme, plaça sa main sur le bras de son époux et dit :

— C'est très gentil à vous cher Monsieur; nous acceptons avec joie à la condition que vous vous joigniez à nous pour cet apéritif.

L'époux faillit s'exclamer, mais Marguerite lui fit remarquer sa Louise qui dévorait le jeune homme des yeux. François sourit et tendit la main au jeune homme qui démontrait sa joie d'avoir été accepté.

— Est-ce qu'un Cognac vous irait ? demanda-t-il.

— Nous vous laissons le choix. dit François Collard. Du moment que l'on peut le couper d'eau pour mes deux filles.

— Je vais voir le propriétaire de l'auberge qui est un ami de mon père. Je reviens. dit le jeune homme.

Au retour, l'aubergiste l'accompagnait tenant une belle bouteille de Cognac.

— Bonjour Madame, Mesdemoiselles, Messieurs. dit-il en s'inclinant. C'est un plaisir de vous offrir personnellement le digestif. Le jeune François que voici m'a fait part de sa volonté de vous être agréable. Et comme son père est un grand ami intime, je me fais un plaisir de me plier à sa demande. Il m'a également indiqué qu'il trouvait l'une de vos deux filles tout à fait charmante; je me porte donc garant de la moralité de ce jeune homme. Et il servit le digestif gracieusement.

À la dernière phrase du bonhomme, Louise avait rougi et François Renaud s'était incliné devant elle. On fit alors les présentations.

— Nous somme heureux d'accueillir votre jeune protégé à notre table, maître aubergiste, dit Marguerite en désignant la chaise près de Louise, au jeune homme qui s'empressa de s'y assoir.

Les verres des deux jeunes filles furent coupés d'eau et on porta un toast à l'heureuse rencontre.

— Vous êtes de Montréal, François ? demanda Pierre qui voulait faire disparaître la gêne du jeune homme et de Louise.

— Pas de Montréal, non. répondit le jeune Renaud. Je suis de Terrebonne. Mon père m'a envoyé ici pour livrer du gibier à son ami l'aubergiste. Je repars chez moi demain matin. dit-il en regardant Louise tristement.

— Mais c'est le ciel qui vous envoie ! s'exclame Josette. Nous devons nous rendre à Terrebonne pour affaire justement. dit-elle en souriant.

Le visage de François Renaud s'éclaira.

— C'est merveilleux, dit-il. Vous allez me procurer le plaisir de vous recevoir chez mes parents. Ils seront très heureux de vous rencontrer, je vous l'assure.

— C'est très gentil à vous, Monsieur Renaud; mais nous ne voudrions pas nous imposer. Nous sommes quand même cinq personnes. remarqua Marguerite.

— Vous seriez dix que cela n'indisposerait pas du tout mes parents. Je suis de la troisième génération qui vit à Terrebonne et la sixième au Canada. Nous avons une très grande maison. Je vous supplie d'accepter. Si cela ne vous convient pas, vous pourrez toujours changer d'avis.

— Nous acceptons surtout à la condition que cela convienne à vos parents. décida Marguerite.

— Puis-je connaître le genre d'affaires qui vous amène à Terrebonne, où est-ce trop intrusif de ma part ? demanda le jeune François.

— Nous cherchons une terre à acheter. dit François Collard.

— Des terres défrichées à vendre qui sont valables, je n'en connais pas actuellement à Terrebonne. dit le jeune homme. J'ai acheté la seule disponible l'an dernier, et elle n'avait qu'un arpent de défriché, acheva-t-il.

— Ce que nous cherchons est surtout une érablière, l'informa Pierre.

— Alors là, dit le jeune François, la terre, conjointe à la mienne, est pleine de magnifiques érables.

C'est d'ailleurs l'essence principale qui se trouve sur ma terre également. dit-il.

— Cette terre est-elle à vendre ? demanda François Collard.

— Elle n'est pas encore concédée; mais mon père est l'ami intime du seigneur Margane de Lavaltrie qui administre la seigneurie; je suis certain qu'il pourra vous faire obtenir cette concession.

— Votre invitation devient à chaque seconde plus intéressante mon jeune ami. dit Pierre en levant son verre. Avez-vous l'intention de défricher votre terre en entier ? demanda-t-il.

— Certainement pas. répondit le jeune homme. J'aime trop la forêt. J'entends assainir la mienne pour que les arbres y grossissent bien. dit-il. Nous sommes une famille de maçons mais, depuis toujours, nous vivons aussi de la traite et de la trappe et il n'est pas question de détruire la forêt. J'ai l'intention de rénover la maison qui est sur place, de me faire un grand jardin, d'avoir quelques animaux et de faire le commerce du sirop d'érable que l'aubergiste, ici, m'a promis de m'acheter. Il veut en faire le commerce éventuellement.

— Croyez-vous que la demande pour du sirop sera suffisante ? demanda François, le père.

— Mon ami l'aubergiste m'assure que je ne pourrai jamais produire suffisamment pour fournir la demande qu'il prévoit. dit le jeune homme.

— Je dois vous avouer, mon jeune ami, que la production de sirop d'érable et de ses sous-produits sont également une partie de la production que nous envisageons. Nous ne voudrions pas nuire à la carrière que vous vous êtes choisie. dit Marguerite.

— Cette carrière est aujourd'hui marquée par le ciel qui m'a fait découvrir votre charmante Louise et qui m'a dirigé vers vous, Madame. C'est d'excellent augure. dit le jeune homme.

— Il semble que notre jeune ami pense comme toi Pierre. Il a Foi en « autre chose » qui dirige tout. remarqua François Collard.

— Et dans ce cas, il ne peut pas faire erreur, conclu Pierre en terminant son cognac.

Chapitre 14

Dans ce monde nouveau

Le vrai Nord fort et libre !
(Traduction wiki de la version anglaise)



Signature de Pierre-Paul Margane de Lavaltrie.

La maison, en pierres des champs, des Renaud était effectivement très grande, très confortable grâce à ses trois cheminées et les parents de François furent enchantés de la visite. Sa mère, Geneviève Lauzon, développa une amitié instantanée avec Marguerite Balan dit Lacombe qui fut ravie par le bébé, la seule petite fille de la famille, née le 28 février précédent. Trois autres garçons, frères de l'ainé François, complétaient la maisonnée. Le père, François sr, se prit d'amitié pour nos deux trappeurs. Grâce à ses aventures, Pierre devint le centre d'attention des jeunes Renaud.

Lors de la rencontre entre Pierre-Paul Margane de Lavaltrie et François Collard, Angelique de La Corne, épouse du seigneur, était présente. À la mention du nom de Pierre Lefebvre de Batiscan, elle sourcilla et découvrit que ce dernier était le petit-fils de l'ami de son grand-père Louis De Chapt de La Corne. Cela ne fut pas très long, par la suite, avant que François reçoive la censive demandée. Pierre et François avaient « marché » la terre et constaté qu'elle remplissait parfaitement les normes que les futurs associés recherchaient.

L'année suivante fut consacrée à la construction d'une maison adéquate pour toute la famille Collard. Pierre apprit durant les échanges avec Margane de Lavaltrie qu'au mois de juin 1782, un certain Henry Hamilton venait d'être reçu à Québec, comme Lieutenant-Gouverneur

de la Province. C'est ce qui le décida d'éviter que son nom soit mentionné dans l'obtention de la censive; de sorte que « l'association » ne fut pas officielle.

En septembre 1783, la famille Collard aménageait leur nouvelle maison sur la seigneurie de Terrebonne. Ils échappaient à une épidémie de picote et de fièvre rouge sévissant dans la région de Machiche. « Autre chose » s'occupait de les protéger; pensa Pierre. Cela s'avéra exact puisque l'année suivante, le Québec subit la plus importante épidémie de variole depuis 1760 et la famille Collard ne fut pas touchée. On échappait également à cette « grande chicane » au sujet de l'église de Yamachiche qui ne cesserait que plusieurs années plus tard.

Pour la première année, on avait aménagé une étable qui servit à la vache, à la truie et aux trois chevaux avec lesquels ils arrivèrent sur place. On s'afféra rapidement à préparer le nécessaire à la récolte de l'eau d'érable pour le printemps suivant. Trois très grands chaudrons de fonte, quasiment des cuves, furent acquis à la ville. On décida de faire geler l'eau d'érable pendant deux jours, en enlevant la glace chaque matin, pour que l'eau soit déjà plus « épaisse », avant de commencer à la faire bouillir. Les Collard s'aventuraient, ce jour-là, dans un monde nouveau pour eux. Il quittait le « commerce » des fourrures pour celui de la « production ». La transition demanda deux ans de travail. On continuait de chasser et pêcher pour se nourrir et Pierre installait toujours une ligne de trappe sur la terre. La transition se fit ainsi sans nuire à la qualité de vie de la famille.

Les années de 83 à 85 servirent à organiser les deux terres pour les rendre « productives ». En 84 Jacob Jordan devint le propriétaire de la seigneurie de Terrebonne et accepta de protéger les deux terres de la coupe de bois. Ayant appris que Pierre avait contemplé les Rocheuses, le nouveau seigneur s'intéressa à son censitaire. Sans qu'ils puissent s'expliquer pourquoi, Jacob Jordan et Pierre Lefebvre développèrent rapidement une camaraderie et devinrent des amis fidèles. Jordan demandait toujours Pierre pour l'accompagner dans ses parties de chasse. Ce fut lors de ces excursions que la confiance entre les deux hommes se développa au point où leur amitié devint indéfectible. Cette même année de 84, les Loyalistes de Yamachiche furent déportés vers le Haut-Canada.

La première récolte de sirop avait été achetée par l'Aubergiste comme promis, mais lorsqu'on lui présenta le sucre d'érable granulé, il se jeta sur toute la production avec empressement. Son auberge l'écoulait facilement et l'aubergiste commença rapidement à en vendre

directement à certains de ses habitués. Le « temps des sucres » de l'année 1785 fut la meilleure jusque-là et, encore une fois, on écoula tous les « pains de sucre », le granulé et le sirop produit. François Renaud et Louise Collard eurent vite fait de se convaincre d'unir leur destinée et d'établir une date. Ils fixèrent leur mariage pour le 4 avril 1785. La livraison de la production des deux érablières avait été faite tout juste la semaine auparavant.

L'année précédente, Josette avait finalement constaté que Pierre Lefebvre n'imposait jamais sa décision sans demander l'opinion d'autrui. Il avait même, en plusieurs occasions, demandé celle de la jeune fille sur différents sujets. En fait, il étudiait, lui aussi, le caractère de la belle Josette. Mais, il n'abordait jamais la possibilité d'unir sa vie à la sienne. Ce qui dérangeait assez la jeune fille. N'y tenant plus, un soir qu'ils étaient seuls à l'extérieur de la maison, elle aborda elle-même le sujet.

— Dis-moi Pierre ? Je suis la seule femme à qui tu portes attention; as-tu l'intention de continuer ainsi pendant des années ou si, un jour, tu demanderas ma main à mon père. Ne suis-je pas apte à te faire une bonne épouse ?

— Josette, vous êtes la seule femme qui puisse devenir, un jour, mon épouse. Je croyais que c'était clair à vos yeux.

— Mais dans ce cas, pourquoi ne te décides-tu pas à demander ma main ? Je serai bientôt une femme de 25 ans. fit-elle remarquer.

— Mais parce que si je veux que mon ménage soit une réussite, ce n'est pas à moi de choisir. Il est indispensable que ce soit la femme qui choisisse; sinon, ce sera elle qui aura la responsabilité d'accepter tout ce que son époux décidera par la suite, puisqu'elle l'aura accepté au départ en se pliant à son choix.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes. Normalement c'est l'homme qui fait la demande. répliqua Josette sur un ton agacé.

— Normalement, peut-être dit Pierre, mais certainement pas pour moi.

— Tu es un mufle ! éclata Josette en perdant patience et pivotant pour s'éloigner.

— Josette; dit Pierre. Laissez-moi vous présenter cela d'une autre façon. Supposons que ce soit vous qui me demande de devenir votre époux. Je suis alors confronté à une décision. La question devient : Suis-je prêt à accepter de considérer, à chaque instant, les besoins de cette femme qui veut m'épouser. Si j'accepte, je m'engage pour toute ma vie à prendre la responsabilité de la vie de cette femme. C'est dire que j'accepte de prendre en considération toutes ses

opinions et même ses sautes d'humeurs, à chaque instant de ma propre vie. C'est la seule façon qu'une femme puisse être assurée d'une vie stable, protégée par un homme. Par contre, si c'est l'homme qui demande, c'est alors la femme qui prend la décision et c'est elle qui endosse l'obligation. Je refuse d'exiger cela de ma femme. Je veux être le responsable de son bonheur en lui faisant confiance pour le mien. Est-ce que vous comprenez mieux ?

Josette était sans voix. L'homme devant elle voulait s'obliger à être le seul responsable de son bonheur à elle, sans lui demander de garantie en retour. Elle n'avait jamais entendu parler d'un tel concept chez un homme. L'homme le plus fort qu'elle ait connu de toute sa vie jusqu'ici, se livrait à elle complètement et s'engageait à la protéger et la rendre heureuse sans rien n'exiger en retour. Elle le regardait sans pouvoir dire un mot.

— Vous ne comprenez toujours pas ? demanda Pierre, inquiet.

Josette perçu cette inquiétude et en fut toute bouleversée. Reprenant ses esprits, elle énonça :

— Pierre Lefebvre; accepterais-tu de devenir mon époux, de m'aimer et de me protéger toute ma vie ?

Le visage de l'homme, debout devant elle, s'éclaira.

— J'attends cette demande depuis tellement longtemps, ma chère Josette. Vous faites de moi le plus heureux des hommes. dit-il en baissant les yeux.

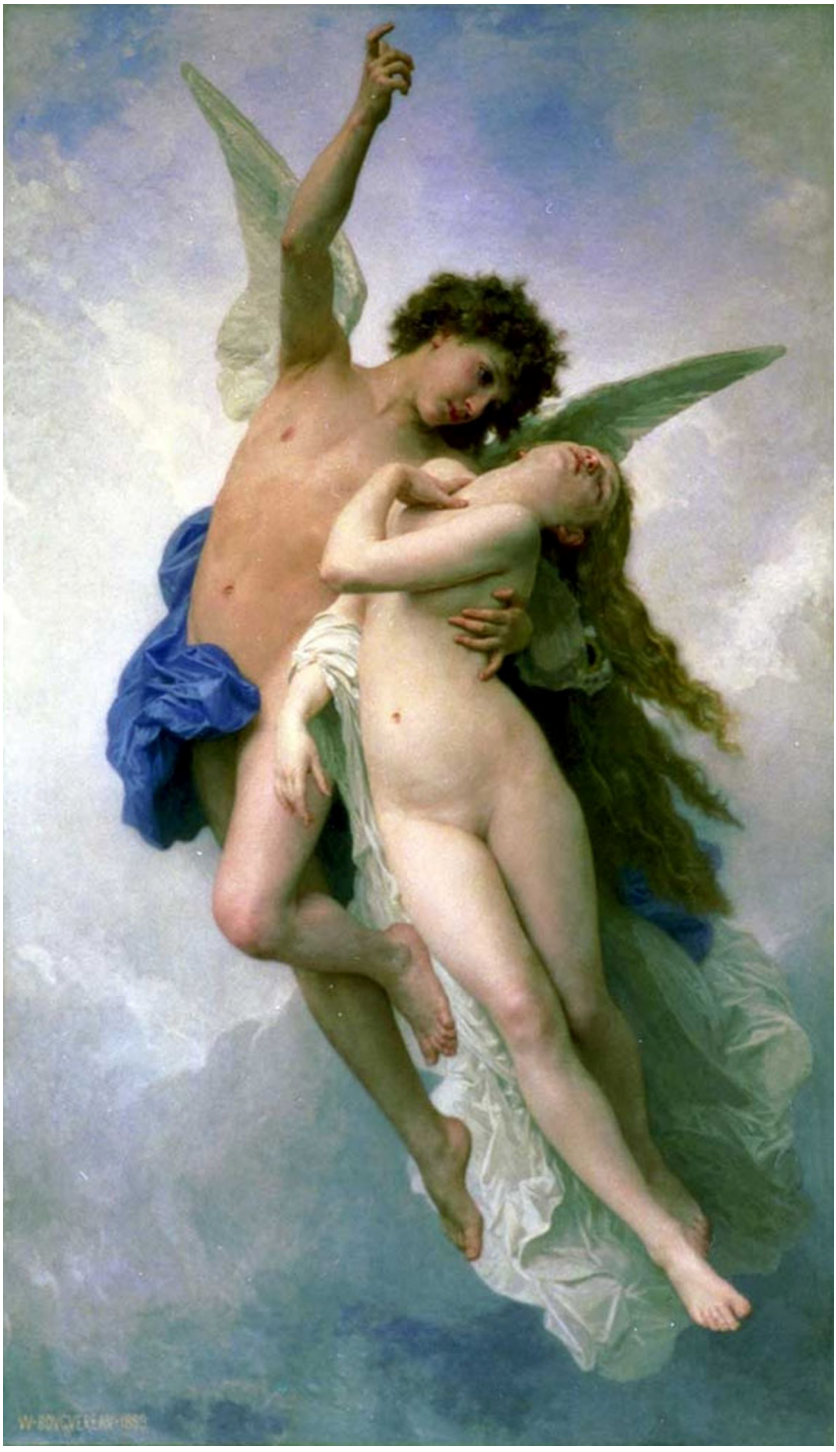
— Non, mais, c'est pas possible d'être timide à ce point ! s'écria-t-elle. Elle l'attrapa par les cheveux et l'attira à elle. Elle l'embrassa avec passion et colla son corps sur le sien en lui faisant ressentir toutes les promesses qu'il cachait. Pierre ne savait plus comment se comporter. Il ne voulait plus jamais lâcher ce corps de femme qui se livrait à lui, mais n'osait pas prendre d'initiatives qui risqueraient de tout briser. Étourdi, il senti la jeune femme se détacher de lui doucement.

— Vous m'avez désemparé complètement Josette. Je ne sais comment réagir. dit-il.

— Mon cher futur époux, le soir où nous nous unirons en une seule chair au moyen de ce que je viens de sentir chez toi, je te conseille de cesser de me vouvoyer; sinon je t'étouffe pendant ton sommeil de notre nuit de noce. Et elle l'embrassa encore avec plus de passion qu'auparavant. Elle voulait, encore une fois, sentir le futur lien de leur chair. Lorsqu'elle se détacha de lui, elle pivota rapidement et couru se réfugier dans la maison. Il était temps; Pierre dû contempler

les étoiles du ciel pendant un bon moment avant de pouvoir entrer lui-même dans l'habitation.

— Bon ! Enfin te voilà mon Pierre. dit François Collard, en le voyant traverser le seuil. Ma fille vient de m'annoncer que le 4 avril prochain sera l'occasion d'un mariage double. Ma femme et moi en sommes très heureux; je pourrai t'appeler « mon fils », ce qui t'obligera à me respecter encore plus que d'habitude. Et il attrapa son futur gendre dans une accolade des plus viriles. « L'Autre chose » du grand-père Gabriel avait décidé d'un monde nouveau pour Pierre Lefebvre de Batiscan.



Psyche et L'Amour.

Chapitre 15

Toujours guidé par sa lumière

Dieu protège notre terre, glorieuse et libre !
(Traduction wiki de la version anglaise)

Les mois qui s'étaient écoulés avaient été difficiles pour Pierre et Josette. À chaque fois qu'ils se regardaient, une chaleur grimpait dans leurs veines et ils devaient aussitôt s'occuper à quelque chose pour refroidir le « circuit ». Tous les deux évitaient de se retrouver complètement seul, sachant très bien qu'une autre session d'embrassades se transformerait en tsunami irrésistible.

On arrivait, enfin, au matin du 4 avril 1785.

Louise, énervée comme un enfant, courait partout; et Josette, calme comme une grande dame, se sentait haleter intérieurement. Pierre la « vouvoyait » toujours et elle était anxieuse de lui faire perdre cette fichue habitude. C'était la seule chose qui l'agaçait encore chez l'homme qu'elle avait choisi. La journée s'annonçait longue; avait-elle compris.

Le curé Proulx s'était rapidement acquitté de la cérémonie et les deux familles s'étaient réunies dans la grande maison des Renaud. Josette ne lâchait pas son Pierre et celui-ci n'aurait jamais songé à s'éloigner de plus de cinq pieds de sa jeune épouse. On avait dansé, on avait mangé, on avait ri et les deux couples de nouveaux mariés commençaient à trouver le temps long avant d'obtenir leur intimité. Même Louise avait cessé de courir partout et s'accrochait avec insistance au bras de son François en profitant de chacun des croisements de leur regard. Les deux mères s'en rendirent compte et comprirent facilement leurs enfants. Après consultation mutuelle, elles décidèrent que tout le monde dormiraient chez les Renaud pendant que les nouveaux mariés disposeraient de la maison Collard. Une calèche se tenait à leur disposition devant la maison.

Curieusement, aussitôt qu'ils eurent la permission, les jeunes mariés ressentirent moins d'urgence à s'éclipser. Ils se permirent la gentillesse de bien saluer chacun avant de quitter. Par contre, une

fois partie, la calèche fila un train d'enfer, dans la nuit, jusqu'à la maison. Le cheval n'avait jamais subi un dételage aussi rapide de sa vie. Il se retrouva dans sa « stalle » plus rapidement que « le temps de le dire ». Pierre lui jeta une poignée d'avoine et ne prit pas le temps de le bouchonner.

En entrant dans la maison, les deux sœurs firent du café en attente de leurs hommes. Lorsqu'ils entrèrent, quatre tasses chaudes fumaient sur la table. Le café n'était que pour la forme mais, quand même, Louise et François ressentaient un malaise, parvenus si près d'une intimité toute nouvelle. Josette et Pierre, quant à eux, vivaient un malaise tout à fait différent. Ils burent leur café très rapidement et donnant la bise à l'autre couple, se retirèrent dans leur chambre. La porte venait tout juste de se fermer quand Josette se retourna et agrippa son époux par le cou et se jeta sur ses lèvres. Elle n'en pouvait plus d'attendre. Pierre, emporté par les mêmes désirs, enlaça sa femme et la souleva en la pressant contre lui. Josette se mit à détacher les vêtements de son homme pendant qu'il arrachait ce qu'il pouvait de la robe de sa Josette. Leurs corps nus parvinrent finalement à se presser l'un à l'autre.

— Je vous désire depuis tellement longtemps, ma belle Josette, dit Pierre.

Celle-ci, toujours accrochée à son cou, sauta et encercla les reins de son homme avec ses jambes. Pierre la porta jusqu'au lit. Cinq minutes plus tard, on entendit :

— Tu es merveilleuse ma magnifique épouse. Josette éclata de rire de satisfaction, le « vous » venait d'expirer sur un « coup droit » de l'amour. Le désir des deux amants se déchaîna sur les draps du lit.

Quelque temps plus tard Pierre s'écria :

— Josette je te vois comme si tu étais enveloppée de lumière. Tes yeux brillent comme des étoiles.

— C'est la lumière de l'amour, mon chéri. Nous ferons qu'elle éclaire et guide le reste de notre vie. dit-elle en l'embrassant passionnément.

Le lever se fit très tard le matin suivant. Les deux sœurs, en s'apercevant au sortir de leur chambre, se regardèrent avec un sourire éclatant et se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Je t'aime ma sœur, se surprirent-elles à se dire au même instant. Pouffant d'un éclat de rire elles se mirent rapidement à préparer le petit déjeuner.

Pierre et François sortirent chacun de leur chambre au même moment et se chargèrent aussitôt des différents travaux du matin. Le cheval fut heureux d'être enfin bouchonné, la vache d'être traite, la truie nourrie, les poules débarrassées de leurs œufs et le Soleil contemplé comme le seigneur du ciel. Le bonheur rayonnait autour des deux hommes.

— Tu as bien dormi ? demanda Pierre.

— Non pas du tout. répondit François. À peine deux heures. ajouta-t-il.

— Moi non plus. répondit Pierre en éclatant de rire. Je pense que je vais être obligé de dormir une heure durant l'avant-midi. dit-il en riant de plus belle.

— Espérons que nos femmes seront d'accord. dit François en soulevant un sourcil railleur.

— Je crois qu'elles voudront faire la sieste elles aussi. répondit Pierre en souriant.

Les couples durent récupérer du sommeil une fois de plus durant l'après-midi; de sorte que lorsque le reste de la famille Collard se présenta le lendemain matin, ils virent huit yeux cernés qui les regardaient sans démontrer trop de plaisir devant l'intrusion.

Louise et François se dirigèrent vers la maison des Renaud pendant que Josette et Pierre s'installaient définitivement dans la chambre jusqu'alors réservée au « coureur de bois ». L'inconvénient aux yeux de Josette était que dorénavant, l'expansion de ses désirs devrait se faire plus discrètement. Elle planifia de remédier à la chose le plus tôt possible.



Gouverneur Henry Hamilton.

Chapitre 16

Il gardera l'honneur de son drapeau

Ô Canada, nous sommes de garde pour toi.
(Traduction wiki de la version anglaise)

La jeune femme tomba enceinte assez rapidement ; mais par malheur, elle perdit l'enfant en octobre de la même année. C'était un garçon qu'on appela Pierre, comme son père. Lors de l'ondoiement du bébé par le curé Proulx, celui-ci inscrit dans le registre, que le père, Pierre Lefebvre, était « Anglais de nation ». Le curé avait remarqué l'accent. Pierre, pas plus que Josette, ne repéra ce détail.

Par contre, lorsque la copie du registre arriva à Québec, vers le mois de septembre, le Lieutenant-Gouverneur Hamilton en eut connaissance par ses « espions » qui fouinaient partout. Ils étaient parvenus à localiser le « guerrier Delaware » canadien qui avait exécuté les soldats assassins de « White Eyes ». Ne sachant pas si Pierre Lefebvre connaissait sa responsabilité personnelle dans l'assassinat du chef Delaware, Hamilton était cependant conscient du danger que pouvait représenter le « coureur de bois » pour sa propre renommée et celle du gouvernement britannique. Vers la fin d'octobre, il se décida de déléguer un de ses « hommes de main » pour régler le cas de Pierre Lefebvre. Voulant connaître l'endroit exact où Pierre résidait, le mercenaire s'adressa au Seigneur de l'endroit se disant représentant du Lieutenant-Gouverneur. Lorsque Jacob Jordan entendit le nom de Pierre Lefebvre, il encouragea la conversation avec l'inconnu, pour tenter de découvrir la raison de l'intérêt d'Hamilton pour son ami. Les réponses vagues et imprécises qu'il put obtenir démontraient qu'un secret du Gouverneur était rattaché à son censitaire. Craignant anguille sous roche, il lui précisa :

— Justement cher monsieur, je planifiais une tournée de ma seigneurie aujourd'hui. Si vous voulez bien m'accompagner, je vous présenterai moi-même à l'homme en question. Il ramassa son chapeau et passa un pistolet à sa ceinture. Saisissant le coude de l'individu, il l'entraîna vers sa « sleigh ».

Le mercenaire était coincé et devait maintenant se soumettre à être présenté à sa future victime.

Pierre sortait de la grange et se dirigeait vers la maison quand le véhicule arriva.

— Bonjour Monsieur Lefebvre. dit Jordan en arrivant chez les Collard. Comment allez-vous aujourd'hui. ajouta-t-il en désignant des yeux l'individu qui l'accompagnait.

Pierre étonné que son ami l'appelle « Monsieur Lefebvre » comprit qu'on le prévenait contre l'inconnu devant lui.

— Monsieur est un envoyé du Lieutenant-Gouverneur Hamilton, qui voulait vous rencontrer à un certain sujet qu'il ne m'a pas spécifié. J'espère que vous ne m'en voudrez pas de l'avoir amené jusqu'à vous. Voilà donc l'homme que vous cherchiez mon cher monsieur; je vous présente Pierre Lefebvre, continua-t-il.

— Enchanté Monsieur Lefebvre, dit l'inconnu. J'ai été délégué pour vérifier à quel point vous êtes un partisan de sa majesté Gorges III. Certaines rumeurs auraient courues à votre sujet que nous devons clarifier. Comme vous le savez surement, chaque indice qui nous parvient est important et on se doit alors d'enquêter.

— Je ne crois pas que ma fidélité envers le roi George soit discutable après avoir combattu contre les rebelles américains pendant 11 ans jusqu'en 1778, avant de me réfugier avec les Loyaliste à Yamachiche. Que peut justifier une telle démarche de la part du Lieutenant-Gouverneur ? demanda Pierre. Rien n'a jamais entaché mon comportement envers l'honneur de mon drapeau, acheva-t-il en adoptant l'air d'un homme offensé. Il scrutait le visage de l'inconnu pour bien le mettre en sa mémoire; car il avait rapidement deviné la mission de l'individu. Pendant ce temps, Jacob Jordan était, lui aussi, fixé et avait tranquillement rapproché la main de son pistolet. Ce que le tueur avait très bien remarqué.

— Monsieur Lefebvre, dit-il. Je suis rassuré de vous entendre parler ainsi. Je suis convaincu que ces rumeurs à votre sujet sont le fait de jalousies de certains individus. Veuillez me pardonner et je ferai rapport au Lieutenant-Gouverneur qu'il n'y a rien à vous reprocher en tant que citoyen canadien. Et il tendit la main vers Pierre, qui fit comme s'il ne l'avait pas remarquée.

— Monsieur, dit-il. Je ne connais personne qui pourrait avoir développé de jalousie à mon égard. Par contre, je vois bien quelque chose qui pourrait jeter une ombre à mon histoire. Cela concerne l'assassinat d'un chef indien de mes amis. Peut-être croit-on que je connais le meurtrier responsable et que celui-ci a décidé de se défaire

de moi. Si c'est le cas, dites au Lieutenant-Gouverneur de ne pas s'inquiéter outre-mesure, car je saurai très bien défendre ma peau et, surtout, remerciez-le de son intérêt envers un simple habitant. C'est tout à son honneur, termina-t-il.

L'inconnu accusa le coup et retira sa main. Jacob Jordan comprit finalement le dilemme et déclara :

— Enfin tout est réglé et baigne dans l'huile. S'adressant au mercenaire, il ajouta : Dites bien au Lieutenant-Gouverneur Hamilton que je réponds de mon censitaire Pierre Lefebvre et que si jamais il lui arrivait un malheur, j'ouvrirais une enquête moi-même, plus que sérieuse, pour expliquer cette mésaventure. Le Lieutenant-Gouverneur n'a pas à se faire de soucis à ce sujet; c'est à moi de prendre cette responsabilité. Sa Seigneurie est trop occupée pour s'attarder à de telles broutilles. Se tournant vers Pierre, il ajouta : « Monsieur Lefebvre je vous souhaite le bon jour et au plaisir de vous revoir. Avertissez-moi à la moindre anicroche.» dit-il en fouettant son cheval.

Jordan garda son « invité » avec lui jusqu'à ce qu'arrive le moment du départ de la diligence vers Québec, justement ce jour-là. Il le traitait comme une « personne de marque » pour ne pas le perdre de vue. Il voulait s'assurer que l'homme quitterait Terrebonne pour Québec. En le déposant près de la diligence, il réitéra :

— Dites bien au Lieutenant-Gouverneur qu'il n'a rien à craindre et que je le lui garantis. Il n'est pas question qu'il y ait du grabuge, où que ce soit, dans la seigneurie de Jacob Jordan. J'assure la sécurité de mes censitaires. N'oubliez pas de le remercier pour son intérêt envers les Canadiens. ajouta-t-il en l'aidant à monter dans la diligence. Celle-ci partie, il passa par chez lui avant de retourner chez son ami Pierre Lefebvre.

— Je ne croyais pas te revoir aujourd'hui. lui dit Pierre en l'accueillant sur le terrain enneigé et lui serrant la main.

— J'ai pensé que tu aurais besoin de ceci. dit Jacob en lui tendant une solide rapière. As-tu remarqué que l'individu que je t'ai présenté en portait une ?

— Il y a au moins vingt ans que je n'ai pas tenu ce genre d'arme. dit Pierre en fouettant l'épée.

— Voyons si tu sais t'en servir dit Jordan en reculant d'un pas et dégainant. Ses yeux pétillaient de malice.

Se mettant en garde, les deux hommes engagèrent la passe d'arme. Pierre était un peu « rouillé » mais la technique lui revint graduellement. Il dû, cependant, compenser avec son agilité, la différence de dextérité que possédait Jacob Jordan.

— Mais tu ne restes pas sur place ! dit-il à Pierre. Comment veux-tu que je puisse engager le combat en continu ? s'exclame-t-il.

— Je ne veux pas que tu combattes en continu. dit Pierre. Je ne veux que te passer cette épée au travers du corps, comme ceci. Et il repoussa l'épée de Jordan d'un coup puissant, fit un roulé-boulé vers lui, dans la neige, et lui plaça la pointe de sa rapière appuyée sur le cœur.

— Ouais. dit celui-ci. Ce n'est pas très orthodoxe comme technique, mais ça semble assez efficace. Pourras-tu sauter ainsi assez longtemps pour la durée d'un combat ?

— Crois-moi; je peux sauter ainsi tout l'après-midi. répondit Pierre en riant et entourant son ami par les épaules.

— En ce cas, je serai rassuré si tu portes cette rapière à tes côtés. Je veux ta promesse. exigea Jordan en lui remettant le fourreau.

— Je te remercie et je te le promets. répondit Pierre qui ceignit l'arme. Je te la rendrai lorsque le danger sera passé.

— C'est mon cadeau. dit Jacob. Tu peux la garder et, deux fois par semaine, nous allons nous rencontrer pour que tu pratiques l'escrime. Cela me permettra de garder la forme. Que dis-tu du mercredi et du vendredi matin. demanda-t-il.

— C'est parfait; ce sera amusant, J'aime beaucoup les armes de combat, répondit Pierre.

Après s'être salués, Jordan remonta dans son traîneau pour retourner chez lui et Pierre rentra dans la maison.

Chapitre 17

De son patron, précurseur du vrai Dieu

Ô Canada ! Sous tes cieux brillants
(Traduction wiki de la version anglaise)

— Regarde, Josette; Jordan vient de me faire un cadeau. dit Pierre en lui montrant sa nouvelle rapière.

— Que vas-tu faire avec ça ? demanda sa femme.

— Il veut se tenir en forme et nous allons faire de l'escrime le mercredi et le vendredi matin. J'espère que cela ne dérange pas ton agenda. demanda-t-il.

— Pas du tout; ça gardera mon mari en forme également. dit-elle en souriant

Le vendredi, vers 9hre, Pierre se présenta chez Jacob Jordan avec sa rapière au côté. Le seigneur du lieu le reçut avec un verre de « porter » qu'il affectionnait.

— Prend le gobelet que je t'ai préparé, mon Pierre; cela va te mettre en disposition d'attaque. dit-il.

Après avoir fini de boire, les deux hommes commencèrent leur exercice. Au bout d'une heure de pratique, Pierre avait récupéré toute la technique que lui avait enseignée son oncle Joseph, vingt-cinq ans auparavant. Il parvint même à désarmer Jordan qui fut estomaqué.

— Comment as-tu pu autant améliorer ta technique en deux jours ? demanda-t-il en ramassant son arme.

— Je t'ai dit que je n'avais pas tenu une rapière depuis plus de vingt ans. Les leçons de mon oncle me reviennent en pratiquant. expliqua Pierre, reprenant la pose.

— Ton oncle devait être un fichu bon escrimeur. dit Jordan en croisant l'épée.

— Il était le meilleur au Canada de son époque, m'a-t-on dit. Mais mon grand-père était encore plus fort. affirma Pierre en touchant son adversaire. Il connaissait la technique du faucon.

Le cliquetis des lames ne cessait d'augmenter de rythme.

— Le Faucon est le surnom donné à un bretteur espagnol du siècle dernier. J'ai lu quelque chose à son sujet. On dit que sa technique était imparable.

— C'est ce que disait mon grand-père. affirma Pierre.

— Tu connais cette technique ? demanda Jordan.

— Non. répondit Pierre. Mon oncle ne me l'a pas enseignée. Il disait qu'elle tenait plus de la danse que de l'escrime.

— Quand on danse avec une rapière à la main, on fait de l'escrime, mon ami. répliqua Jacob en touchant Pierre à l'épaule.

— Touché ! s'exclama-t-il. C'est ce que j'attendais. C'est assez pour aujourd'hui. Allons prendre un dernier « broon ale », invita-t-il.

Buvant leur bière, les deux hommes conversaient.

— Tu sais que si Hamilton insiste pour régler ton cas, je ne pourrai pas faire grand-chose pour te protéger. indiqua Jacob Jordan. Peux-tu m'expliquer clairement ton problème ? demanda-t-il.

— Hamilton a fait lâchement assassiner le chef des Delaware en 1778, par douze de ses hommes de mains. « White Eyes » était mon ami depuis 11 ans et j'étais son bras droit pour les négociations avec les Anglais supposément nos amis, et les rebelles que nous combattions. Avec mes trois compagnons indiens, j'ai poursuivi les assassins et j'ai vengé mon ami Delaware. Malheureusement, ces douze mécréants étaient des soldats anglais. Si je te confesse tout ceci, c'est parce que j'ai une grande confiance en ton amitié; tu le comprendras.

— Tu me donnes une grande marque de confiance; je t'en remercie. J'en suis digne sois en assuré.

— J'en suis certain. dit Pierre en saluant de son gobelet.

— Et maintenant que comptes-tu faire ? demanda Jacob.

— Je ne sais pas vraiment. Mon épouse commence à souhaiter notre propre maison; mais je ne peux certainement pas rester ici, à Terrebonne, maintenant qu'Hamilton sait m'y trouver.

— Tu ne peux pas, non plus, t'installer à Batiscan ou à Yamachiche. Il connait certainement que tu y as des amis. Par contre, j'ai entendu dire qu'il serait bientôt remplacé. Cela réglera peut-être ton problème. Mais, si jamais tu as besoin de passer quelque temps à Montréal, je pourrais t'y donner du travail à rénover la maison que je viens d'y acheter. Tu pourras même l'habiter si tu le veux. Cela te donnera un peu de temps pour voir tes possibilités, offrit Jordan.

— Je vais en discuter avec ma femme. Je t'en donnerai des nouvelles. Je te remercie de ton aide. Tu es vraiment un ami, dit Pierre.

— Tu es également un ami et je sais que je peux compter sur toi si j'ai, moi-même des problèmes. indiqua Jacob Jordan. Dieu nous protège ! ajouta-t-il en leva sa chope.

— J'ai surtout confiance à ce « autre chose » qui est le précurseur du Dieu dont tu parles, dit Pierre.

— C'est quoi ? demanda Jacob.

— C'est l'un des deux composants déterminant la volonté de ton Dieu. répondit Pierre. Les indiens l'appellent le « Maître de la vie »; l'autre composé s'appelle le « Manitou ».

— Le « Bonheur » et le « Malheur » de la Genèse, résuma Jacob Jordan. C'est une thèse intéressante, termina-t-il en finissant son breuvage.

Pierre se leva et s'excusa, disant que des travaux l'attendaient à la maison et les deux hommes se séparèrent avec une poignée de main.

L'entraînement dura ainsi tout l'hiver; et Pierre n'avait pas encore pris de décision sur ce qu'il devait faire. Il ne reçut pas d'autre visite venant du Lieutenant-Gouverneur.

Chapitre 18

Il porte au front l'auréole de feu

Puisse tes vaillants fils et douces jeunes filles s'élever
(Traduction wiki de la version anglaise)

Le printemps était arrivé depuis un bon moment et l'été approchait rapidement.

— Chéri, je voudrais te parler de nos projets. Quand, crois-tu, allons-nous avoir notre propre maison ? J'aimerais bien avoir un peu plus d'intimité pour nous. demanda Josette à son époux.

— Si tu veux bien, on n'en parlera ailleurs que dans cette maison. Que dirais-tu si nous allions faire une journée de canot, seul tous les deux, ce dimanche ? On pourrait apporter un casse-croute et trouver une plage tranquille pour en discuter. proposa-t-il.

— C'est une merveilleuse idée, approuva Josette. Dimanche, c'est dans trois jours. Assure-toi que le canot soit en bonne condition; j'aurai préparé le goûter et nous partirons après la messe.

— Si nous partons après la messe, nous ne bénéficierons pas d'une journée complète; peut-être est-ce mieux de choisir samedi. suggéra Pierre.

— Je n'ai pas d'objection; va pour samedi, répondit sa femme.

Le samedi suivant, de bon matin, Pierre avait porté dans le canot, le panier préparé par Josette et était revenu chercher la grande peau d'ours. La journée s'annonçait radieuse.

— Vous allez où ? demanda Marguerite Balan à sa fille.

— Faire une petite excursion en canot. Pierre et moi allons passer une journée complète, seuls, pour goûter au Soleil. répondit Josette.

— Je vous souhaite une belle journée; mais soyez prudent. Apportez une arme; vous pourriez faire la rencontre d'un ours.

— Pierre a tout préparé et j'apporte la nourriture. Nous vivrons une belle journée.

— J'en suis convaincue; répondit la mère en embrassant sa fille sur les deux joues.

Pierre avait chargé le canot et attendait pour embarquer son épouse sans qu'elle mette les pieds dans l'eau.

— Ma mère a demandé si tu avais apporté des armes. dit Josette.

— Mon fusil, mon pistolet et ma rapière. répondit l'époux.

— Fusil pour gros prédateurs, pistolet pour petits prédateurs, mais pourquoi la rapière ? demanda Josette.

— Pour les prédateurs à deux pattes, sourit Pierre en enlevant sa femme pour la déposer à l'avant du canot. Aujourd'hui, tu seras « Devant » de canot et moi, « Gouvernail ». J'espère que tu es d'accord ? demanda-t-il pour changer le sujet.

— D'accord. Je serai « Gouvernail » au retour, dit la jeune épouse.

— Nous verrons, répondit Pierre. Et il sauta à l'arrière du canot après l'avoir poussé dans le courant. Nous prendrons la rivière des Mille-Îles. Attention aux roches à l'avant ! ajouta-t-il.

Le canot avançait assez rapidement, sous la propulsion des avirons maniés par Pierre et Josette. Celle-ci n'y mettait pas moins d'énergie que son mari et se révélait aussi efficace qu'un « Devant » masculin. On remontait le courant depuis un assez long moment, lorsque Josette pointa son aviron vers une ile.

— Regarde Pierre; une belle plage de sable là-bas. Nous devrions y trouver un endroit qui nous convienne.

— Allons voir. Et il dirigea le canot vers l'île.

Sur la rive gauche de l'ile, là où le courant était moins violent, ils repérèrent une petite plage de sable accueillante et y accostèrent.

— Nous allons pouvoir y jeter le filet que j'ai apporté et prendre du poisson, dit Pierre.

— C'est très joli cet endroit; nous y serons très bien. approuva Josette.

Le feu de camp brûlait depuis plus de deux heures, le filet avait été tendu à l'arrivée et le couple s'était amusé à installer quelques collets à lièvres. Étendus sur leur grande peau d'ours près du feu, Josette sommeillait, la tête appuyée sur le torse de son homme. Pierre regardait deux écureuils qui s'étaient approchés et semblaient vouloir aller inspecter le sac contenant les effets que Josette avait apporté pour la journée.

— Ton sac va subir une inspection, ma chérie, annonça pierre à voix basse.

— Si ce n'est pas par un ours, on s'en fiche; mon amour, dit celle-ci en n'ouvrant pas les yeux et assurant sa position sur l'épaule de son mari. Je suis trop bien pour qu'on me dérange. ajouta-t-elle.

Pierre lui embrassa les cheveux et garda le silence. L'un des écureuils s'aventura à grimper sur le sac vers son ouverture. Pierre le regardait faire.

Josette monta une cuisse sur celle de son mari.

— Voudrais-tu détacher ma robe dans le dos; j'aimerais prendre du Soleil quelque peu. dit-elle.

L'homme commença à détacher la série de boutons qui retenait la robe de sa femme et lui dégagea le dos pour qu'il soit exposé au Soleil. Doucement il lui caressait le dos et lorsque sa main vint effleurer les reins de sa femme, celle-ci émit un petit murmure de plaisir. Pierre fit glisser la robe pour libérer les épaules en continuant de caresser, de l'autre main les reins de son épouse, délicatement. Josette dégagea ses bras de la robe en laissant sa tête reposer sur l'épaule de son époux. Le Soleil la réchauffait jusqu'aux bas des reins. Elle se sentait envahie de sa chaleur bienfaisante. La main de son homme lui caressait le dos au niveau de la ceinture; c'était merveilleux. Elle commença à détacher la chemise de Pierre pour qu'il puisse goûter au Soleil sur son torse, qu'elle se mit à caresser doucement en gardant les yeux fermés. Pierre avait quitté l'écureuil des yeux et ne le vit pas du tout entrer dans le sac au moment où Josette caressait son ventre tout juste sous le nombril.

— Tu me caches du Soleil, se plaignit-il plus tard, dont le corps dénudé était couvert par le corps, tout aussi nu, de son épouse.

— Mais je suis tellement bien. répondit-elle.

— Tu vas avoir les fesses rouges et tu vas souffrir, assise dans le canot, au retour. remarqua celui-ci.

— Tu as raison. répondit la femme et elle se laissa choir sur le dos, en roulant au côté de son homme, duquel le bras étendu lui servi d'appui-tête.

— Tu es merveilleusement belle. déclara Pierre en attrapant entre ses lèvres, le mamelon du sein le plus beau qu'il ait jamais vu.

Et c'est exactement à ce moment-là que les deux écureuils sortirent du sac de provision, les bajoues pleines, pour courir à l'arbre le plus proche. Mais comme sa femme le lui avait conseillé; Pierre s'en ficha complètement.

Après près plus d'une heure d'exposition au Soleil, les deux amants sentirent le besoin de se rafraîchir un peu.

— Que dirais-tu d'une « trempette » dans l'eau de la rivière. demanda Josette. Je commence à avoir très chaud. dit-elle.

— Allons-y. approuva Pierre en se levant et aidant sa femme en lui tirant la main. Le couple entra en courant dans l'eau, main dans la main.

— Ouuu ! C'est froid s'écria Josette.

— Mais c'est bon ! ajouta Pierre en plongeant dans les vagues. Josette le suivit et plongea elle aussi. Les deux conjoints nageaient à contre-courant et se laissaient revenir sur le dos, au point de départ. Après dix minutes de ce jeu, Pierre dit :

— Allons nous revêtir; nous irons lever les collets et ensuite nous sortirons le filet de pêche.

Josette attrapa la main de son époux et le suivit sur la grève.

Ils avaient installé quatre collets à leur arrivée et revinrent bredouille de leur visite. Josette avait suggéré de les laisser tendus en proposant de revenir les lever à leur départ. Par contre, le filet contenait cinq belles truites mouchetées d'environ quatre livres chacune.



Omble de fontaine

Quels beaux poissons ! s'exclama Josette. Je vais les frire dans la graisse d'ours; ce sera délicieux. estima-t-elle.

— D'accord pour deux d'entre eux; dit Pierre; mais tu me laisses les trois autres pour que je les apprête dans la glaise. Tu goûteras à quelque chose d'aussi délicieux, je te le promets. ajouta-t-il.

— D'accord ! dit la femme qui s'apprêta à vider les poissons.

— Ce poisson est succulent. décréta Pierre en enfournant la dernière bouchée de sa tranche de pain.

— Tout simplement délicieux ! renchérit son épouse; approchant sa tasse de thé, en métal, de ses lèvres. Nous vivons une merveilleuse journée mon Pierre. ajouta-t-elle en lui souriant.

— J'espère qu'il reste assez de poisson pour moi, entendirent les deux époux en voyant sortir un homme des broussailles. Il pointait son fusil vers eux.

— Qui êtes-vous ? demanda Josette; étonnée mais pas tellement effrayée.

— C'est un tueur duquel je voulais te parler. lui répondit Pierre en restant assis. Il avait reconnu l'homme de main de Hamilton.

— C'est toi qui me traite de tueur quand tu as, toi-même, assassiné douze soldats anglais ! s'exclama l'individu, en se propulsant vers Pierre et lui assénant un coup de crosse sur une épaule. Pierre tomba à la renverse et l'individu mit un pied sur son thorax, s'apprêtant à lui loger une balle dans la tête. Pierre avait saisi le bout du canon et l'éloignait de son visage lorsque Louise saisit le couteau à fileter le poisson et, s'élançant sur l'attaquant de son époux, lui planta l'arme dans le creux du cou. L'homme plia des genoux et tomba face contre terre, mort. Le coup de fusil n'avait même pas pu être tiré. Josette se pencha sur son homme qui se releva, assis sur le sable; les yeux étonnés par la réaction fulgurante et efficace de sa Josette.

— Merci ma femme; tu es aussi dangereuse que tu es douce. dit-il en souriant. Tu m'as défendu malgré son accusation que j'ai tué douze hommes.

— Douze soldats anglais, rectifia Josette. Tu n'es pas le seul Canadien à l'avoir fait. dit-elle en vérifiant si l'épaule était endommagée. Tu n'as rien de brisé, finit-elle par constater; et tu as apporté ta rapière pour rien. ajouta-t-elle. Cet animal nous a espionnés et il a dû me voir toute nue. Il n'a eu que ce qu'il mérite. décréta-t-elle.

Pierre se leva et alla dégager le couteau du cou du cadavre. Il en attrapa les bras et le tira vers la forêt.

— Je reviens aussitôt que j'aurai enterré ceci. dit-il.

— Je te prépare du thé. dit la femme; nous aurons à causer. N'oublie pas de vérifier ses poches. ajouta-t-elle.

— Et ce bandit de Hamilton veut te faire trucider ? demanda Josette après avoir reçu les explications demandées.

— Il semble bien que ce soit le cas. répondit Pierre.

— Mais qu'allons-nous faire ? Hamilton est le Lieutenant-Gouverneur du Québec, s'inquiéta Josette.

— Une chose est certaine; je ne peux plus rester à Terrebonne; sinon je mets toutes vos vies en danger. dit Pierre.

— Et pour moi, il n'est pas question que nous soyons séparés. décida Josette. Je pars avec toi.

— Mais tu souhaites que nous soyons installés dans une maison à nous. remarqua Pierre. Je devrai fuir à chaque fois qu'un mercenaire de Hamilton me trouvera, objecta Pierre. Ce n'est pas une vie que je souhaite pour toi, acheva-t-il.

— Ce que je veux, ce n'est pas une maison; c'est de l'intimité. Je pense que nous l'avons eu aujourd'hui. dit Josette. Je ne vois pas pourquoi nous ne l'aurions pas aussi souvent qu'on le désire en attendant que ce problème soit réglé. dit-elle.

— Comment veux-tu que je puisse régler ce problème ? demanda Pierre.

— Toi tu ne le peux pas et moi je ne le peux pas. Il ne reste que Dieu qui le puisse. J'ai confiance en lui. décida Josette. J'aimerais que nous restions ici ce soir. Est-ce possible mon mari ? demanda-t-elle. J'ai besoin d'être encore seule avec toi.

— Ce n'est pas un problème ma chérie; nous nous abriterons sous le canot devant un bon feu. Allons replacer le filet pour demain matin.

— Nous avons du café que j'ai apporté. J'avais déjà prévu passer la nuit seule avec toi. dit Josette en lui souriant. J'ai aussi caché une couverture de laine au fond du sac de provision.

— Elle servira de drap sur le matelas de sapinage que je vais nous préparer pour dormir. dit Pierre en allant chercher le canot pour le rapporter près du feu. Il ramassa le fusil du tueur, vérifia sa condition et le rapporta à Josette.

— J'imagine que tu sais te servir de ceci. Il t'appartient; c'est ta prise de guerre. dit-il en le lui donnant. Josette prit le fusil, l'inspecta et le déposa près d'elle, à portée de la main. Pierre n'avait pas pu trouver le canot que le tueur avait très bien caché.

L'homme et la femme faisaient l'amour sous l'abri du canot.

— Tu rayonnes comme le soir de nos noces, ma belle Josette. C'est comme si ta tête dégageait une auréole de lumière ou de feu. ajouta-t-il.

— C'est l'auréole du feu de l'amour, mon chéri. dit Josette en prenant la tête de son époux pour l'appuyer près de la sienne. L'homme et la femme unissaient leur corps, leur esprit et leur âme. Ils se transformaient à ce moment-là en une représentation de tout l'univers visible et invisible à l'image du « tout ce qui est ».

Chapitre 19

Ennemi de la tyrannie

Pour te conserver loyalement à travers les années
(Traduction wiki de la version anglaise)

Le feu s'était éteint. Pierre se leva en prenant soin de bien recouvrir sa Josette de la peau d'ours. Il préparait le café lorsqu'elle ouvrit les yeux.

— Bonjour mon chéri. Ça sent le bon café. dit-elle en s'étirant langoureusement de tout son long. Elle se leva et, nue, vint embrasser son époux.

— Va t'habiller sinon tu risques de prendre ton café froid. dit-il en l'embrassant.

— Tu es vraiment insatiable, dit-elle en riant. Mais je veux mon café chaud; alors je m'habille.

En se retournant, elle senti la main de Pierre glisser sur une de ses fesses. Elle s'arrêta, le regarda et dit :

— À bien y penser… mais non, j'ai besoin d'un café chaud. décida-t-elle en s'éloignant.

— Je dois t'annoncer que je suis enceinte. dit-elle à Pierre en prenant son café.

— Mais c'est merveilleux ! s'exclame celui-ci. Depuis combien de temps ? demanda-t-il.

— Un peu plus de deux mois; peut-être plus, répondit Josette en affichant un sourire joyeux.

— Je t'aime, dit simplement Pierre en embrassant son épouse. Mais son visage redevint sérieux. Qu'allons-nous faire maintenant ? Nous devons quitter Terrebonne.

— As-tu un endroit à proposer ? demanda Josette.

— Jordan m'a proposé un emploie à la rénovation de sa maison à Montréal. Le mieux serait d'accepter et d'aller nous y installer jusqu'au printemps prochain.

— C'est formidable ! Nous serons logés et tu gagneras un salaire. Je te l'ai dit, Dieu règlera notre problème. Laissons-le faire. ajouta-t-elle.

Jordan était heureux de la visite en ce lundi matin.

— Pierre ! s'exclama-t-il. Nous ne sommes ni mercredi ni vendredi, quelle est la raison de ta présence ?

— Bonjour Jacob. répondit celui-ci. Ma femme et moi avons reçu l'attention de l'envoyé de Hamilton que tu connais, il y a deux jours. Nous devons quitter Terrebonne et je suis venu accepter ton offre de travail à ta maison de Montréal.

— Aucun problème mon ami. Mais Hamilton est retourné à Londres depuis novembre dernier. Je croyais cette menace disparue; elle ne semble qu'avoir été retardée.

— Il semble qu'il ait laissé des consignes. L'homme a tenté de me tuer samedi après-midi. J'étais allé camper avec ma femme sur une île de la rivière lorsqu'il nous a attaqués.

— Heureux que vous vous en soyez sortis. Où est cet assassin actuellement ?

— Enterré sur l'île.

— Ce qui ne garantit pas que sa mort ne sera pas enquêtée. Tu as raison de partir de Terrebonne. Je te rédige une permission d'habiter la maison pour la rénover. Tu peux y rester aussi longtemps que tu voudras, spécifia Jordan en prenant une plume et écrivant la lettre.

— Indique-moi ce que tu veux que je rénove de la maison. indiqua Pierre. Et surtout, dis-moi où la trouver. ajouta-t-il en riant.

— Vérifie-là en entier du toit à la cave et fais en sorte que tout soit réparé. J'irai te voir là-bas la semaine prochaine et j'aviserai. dit Jacob en lui remettant la lettre. Ne reste pas un jour de plus à Terrebonne, lui commanda-t-il. Mais ne prends pas la diligence pour te rendre à Montréal. Personne ne doit savoir quel jour tu es partis d'ici. Si jamais j'y suis obligé, je dirai que je t'ai envoyé là-bas il y a deux semaines.

— D'accord. J'avertirai mes beaux-parents de dire la même chose si on les y oblige. dit Pierre. Et je te remercie pour le travail. ajouta-t-il.

— Tiens ! Voici assez d'argent pour te faire subsister durant quelques temps. C'est une avance; et j'apporterai le nécessaire lors de ma visite à la maison. ajouta Jordan en lui tendant une bourse, un trousseau de clefs et lui faisant l'accolade.

— Merci, mon ami. dit Pierre. On se voit la semaine prochaine. ajouta-t-il en le quittant.

— Mais c'est un château cette maison ! s'écria Josette en débarquant de la calèche louée.

— C'est pourtant bien l'adresse que m'a donné Jacob, renchérit Pierre.

— Tu n'as qu'à y essayer la clef qu'il t'a remise et nous verrons bien. lui indiqua sa femme.

La clef tourna et le couple pénétra l'immense résidence.

— Allons voir la cuisine tout de suite dit Josette. Je devrai préparer le repas dans peu de temps.

Ils visitèrent rapidement toute la maison et choisirent la chambre qui leur convenait. Pierre s'assura d'avoir suffisamment de bois de chauffage et entreprit de visiter la cave.

— C'est une très solide maison en pierres. dit-il durant le repas. Les réparations à faire ne sont que superficielles. ajouta-t-il.

— Il te dira bien ce qu'il veut que tu améliores lorsqu'il viendra la semaine prochaine. Je devrai m'assurer de lui préparer une chambre à lui et son épouse Ann Livingston. dit Josette. J'espère qu'elle n'est pas trop « collet monté ». ajouta-t-elle.

— Elle est très gentille; ne t'en fait pas. répondit Pierre. Elle vient de New York et sa famille est originaire d'Albany, termina-t-il.

— Est-elle jolie ? demanda Josette en scrutant son mari.

— Très ! répondit-il… pour une anglaise, spécifia-t-il en souriant. Mais je préfère de beaucoup tes belles formes rondes à ses encoignures. dit-il en lui caressant une fesse.

— Toi ! Tu ne perds rien pour attendre. lui promit sa femme. Mais laisse-moi terminer de desservir la table et allume le foyer de la chambre. Je ne tiens pas à avoir froid ce soir. dit-elle.

— Ton ventre commence à grossir sérieusement. dit Pierre. Nous devons être prudents. dit-il.

— Ça c'est de ma compétence personnelle et c'est moi qui décide. lui répondit la jeune femme en lui caressant la joue et l'embrassant sur le nez. Va ! Fais ce que je te demande; s'il te plaît.

— Vos désirs sont des ordres, Madame, s'inclina Pierre devant sa belle épouse.

— Voilà qui est bien dit, répondit-elle… jusqu'à ce qu'ils soient désordres; cher Monsieur.

Et elle se prépara à faire sa vaisselle.

Lorsque Jacob Jordan se présenta à sa maison de Montréal, son épouse Ann fut étonnée de la propreté intérieure de l'habitation et le propriétaire fut satisfait de l'aspect extérieur où Pierre avait tout remis en bon ordre. À l'arrière de la maison, Josette avait demandé à Pierre de labourer un carré où elle prévoyait faire un jardin. L'écurie où Jordan avait placé ses chevaux était propre et les « stalles » en parfaite condition. Les propriétaires n'eurent que des mots de remerciement pour le couple canadien. Ann Livingston fut attirée par le sans-gêne et l'esprit de décision de Josette. Quant à Jacob et Pierre, leur amitié faisait foi de tout. Les deux couples devinrent rapidement des couples amis.

— Ma chère Josette, dit Ann, tes recettes culinaires sont extrêmement délicieuses. Tu devras me les enseigner cette semaine. lui dit-elle.

— Ce sera avec un grand plaisir, répondit Josette en la gratifiant d'un sourire reconnaissant.

— J'aimerais bien bénéficier d'un petit déjeuner anglais demain matin. dit Jacob à son épouse.

— Je m'en charge mon ami, répondit celle-ci. Josette m'aidera à le préparer; mais ne soit pas étonné si nous y ajoutons quelques petites « retouches » de notre cru. ajouta-t-elle en riant et faisant un clin d'œil à son amie canadienne.

Jacob Jordan, ayant terminé sa toilette du matin, se présenta à la table où sa femme Ann, lui apporta une assiette. Celle-ci contenait trois tranches de « bacon », deux saucisses, deux œufs miroirs, un morceau de fromage et une pointe de creton. Ann Livingston ajouta un petit plat contenant des fèves au lard.

— Sapristi ! s'écria-t-il. Je dois manger tout ça ?

— C'est le petit déjeuner que tu m'as commandé hier soir. répondit Ann en lui apportant deux tranches de pain grillées.

— J'ai commandé un déjeuner anglais. rappela Jacob.

— Et je t'ai promis des ajouts de notre cru, Josette et moi; répliqua Ann. Monsieur Jordan, tu devras comprendre qu'au Canada, et surtout dans ta famille, il n'est pas question de suivre tes ordres exclusivement comme ceux d'un tyran. Ennemi de la tyrannie, tu devras accepter l'amalgame de toutes les volontés présentes; c'est-à-dire, entre autres : la mienne. Ton assiette contient donc, un petit déjeuner « anglais » décoré d'ajouts « canadiens ». Tu y puises ce que tu veux manger. Bon appétit mon chéri, termina-t-elle en lui soufflant un baiser.

Pierre regardait, lui aussi, son assiette d'un air un peu désemparé; mais ne passa aucun commentaire. Par contre, il se mit à dévorer tout ce que l'assiette contenait.

— Délicieux ! parvint-il à dire entre deux bouchées.

— Délectable ! approuva Jacob Jordan en imitant son ami.

Les femmes leur servirent un café et s'attablèrent pour accompagner le repas de leur époux.

Chapitre 20

Mais plein de loyauté

D'un océan à l'autre !
(Traduction wiki de la version anglaise)

Les Jordan restèrent une semaine et demie à Montréal. Jacob détermina les améliorations qu'il voulait apporter à sa maison et s'entendit sur un montant pour rémunérer Pierre. En Juillet, Josette donne naissance à une fille qu'on appelle Marie-Josephte comme sa mère. La petite décède quelques jours plus tard. Jusqu'ici les deux premiers enfants du couple n'avaient pas survécu. La déception fut grande pour les parents; mais on ne perdait pas espoir de fonder une famille. Les travaux de rénovation furent terminés en décembre 1786; par contre, Josette et Pierre habitèrent l'endroit jusqu'au printemps. Pierre convainquit Josette de ne pas se rendre à Terrebonne pour les fêtes. Il croyait possible que la maison de François Collard soit sous surveillance au cas où il s'y présenterait. Josette décida donc d'inviter sa famille à Montréal pour qu'elle passe le temps des fêtes avec eux. Aucun des deux conjoints ne firent jamais mention de l'attaque qu'ils avaient subi sur l'île, sauf à Jacob Jordan; et même lui, ne savait pas que c'était Josette qui avait éliminé le tueur sur le point d'assassiner son époux. Pierre lui avait fait jurer de ne jamais dévoiler ce fait. Il insistait pour accepter la responsabilité du geste. Il disait qu'ils auraient une famille un jour et qu'il n'était pas question que leurs enfants risquent de ne pas avoir de mère pour s'occuper d'eux.

Josette tomba enceinte au mois de décembre; le couple souhaitait pourvoir demeurer dans la maison de Montréal jusqu'à la naissance de l'enfant et Jacob Jordan n'y voyait pas d'inconvénient. Au début juillet, Pierre reçoit un message de Jordan lui signifiant qu'un envoyé de Henry Hope, celui qui remplace Henry Hamilton à Québec, est venu le voir pour s'enquérir où il pourrait trouver un dénommé Pierre Lefebvre. Il lui conseille de quitter la ville de Montréal au plus tôt. Josette est alors enceinte de 7 mois et ne peut pas se permettre de voyager dans des conditions difficiles. Pierre décide d'acheter une

calèche et un cheval et de s'éloigner de Montréal en empruntant le chemin du roi. Le couple va s'installer à Pierrefonds chez Archange Brisebois, la veuve de Toussaint Trottier. C'est une parente d'Ursule Dubois dit Brisebois, la mère de Pierre. Josette accouche d'un garçon le 6 septembre 1787 que l'on fait baptiser à Pointe Claire. L'enfant porte le nom de Pierre, comme son père.

— Enfin nous avons un fils qui est en santé. dit Josette à son époux. Elle observait son garçon qu'elle allaitait. Le bébé tétait avidement le lait maternel et illustrait beaucoup d'énergie à se nourrir. L'enfant se révélait en parfaite santé.

— Nous devrons nous assurer qu'il soit en forme lorsque nous quitterons Pierrefonds. affirma Pierre.

— Ne pouvons-nous pas rester ici l'an prochain ? demanda Josette.

— Nous sommes trop près de Montréal. Nous devons trouver un endroit où aucun de nous n'a de la famille. C'est la seule façon de brouiller les pistes, je crois. répondit Pierre.

— Nous devrons trouver bientôt car, avec un nourrisson, nous ne pourrons pas vivre comme des vagabonds si nous voulons créer une vraie famille. ajoute Josette.

— Nous allons localiser un endroit; ne t'inquiète pas, la rassure Pierre.

La famille Lefebvre-Collard demeura chez les Trottier jusqu'au mois de Juin. La mère et l'enfant se portait bien et on décide de se rendre à St-Constant de Laprairie. Josette est, une fois de plus, enceinte de 5 mois et la grossesse se déroule parfaitement. Pierre y retrouve un ami à lui, nommé Ignace Roy dit Lapensée âgé de 40 ans. Ce dernier est l'époux de Josephe Drainville depuis 1770. Pierre avait rencontré cet Ignace Roy à la Baie des Puants lors de son aventure avec Alexander Henry. C'est lui qu'il avait chargé d'informer Langlade sur la raison de son départ précipité avec les Montagnais. Il y découvre également un autre Canadien qui s'appelle, lui aussi, Pierre Lefebvre. Ce dernier est le capitaine de milice de Laprairie. Pierre souhaite que cela puisse brouiller sa piste aux yeux des « enquêteurs » d'Henry Hope.

À la fin septembre, on retrouve Pierre et Ignace assis sur le porche de la maison en train de fumer leur pipe.

— Ne t'inquiète pas; dit Ignace. Tout va très bien se dérouler. Ma femme est renommée comme « sage-femme » dans la région.

— Je ne suis pas inquiet; Josette est très forte. J'espère que l'enfant sera en santé. Mon premier fils, Pierre, est en pleine forme depuis sa naissance, l'an passé. Espérons que les bébés malades c'est terminé pour ma famille.

-C'est ce que je te souhaite. répondit Ignace; mais il faut que tu songes à t'installer définitivement. À courir de gauche à droite, comme tu le fais, ça n'est pas pour aider à la santé des bébés.

— Je ne sais pas où je pourrais m'installer pour échapper aux hommes de main du Lieutenant-Gouverneur et ma femme refuse d'aller vivre dans l'ouest.

— Elle a raison. L'ouest n'est pas vraiment l'idéal pour l'avenir de ses enfants.

— Mais ce n'est pas mieux pour eux, d'avoir un père qui est poursuivi secrètement par des tueurs.

— Il faut alors que tu t'installes là où on retrouve des « Loyalistes » parmi lesquels tu pourras passer inaperçu. Tu devrais t'adresser à Louis Tarieu de Lanaudière. Il propose des censives aux royalistes depuis des années dans sa seigneurie de Maskinongé.

— Maskinongé est trop près de Yamachiche.

— L'éloignement n'est pas ta solution. Jusqu'ici, cela n'a pas empêché qu'on te retrouve là où tu étais. Ta seule possibilité est de disparaître parmi « la foule » si je puis dire. Repère une terre là où sont installés des « réfugiés ». Tu y seras en sécurité; ou du moins, ta famille le sera, conclu Ignace.

Tout à coup la porte de la maison expulsa Marguerite-Angelique, fille d'Ignace, âgée de dix ans. Sa mère l'avait gardée près d'elle pour l'aider dans l'accouchement. L'événement était tout à fait naturel pour les enfants canadiens de l'époque.

— C'est un garçon, Papa ! dit-elle en sautant sur les genoux de son père. Vous avez un deuxième fils, Monsieur Pierre. ajouta-t-elle en riant. Maman vous demande à l'intérieur.

Pierre se précipita et s'approcha de l'épouse d'Ignace qui lui remit un poupon dans les bras. Elle l'avait lavé et emmailloté dans une couverture chaude.

— Voici ton nouveau fils. lui dit-elle. Il est en parfaite santé. Je te laisse le mettre dans les bras de sa mère.

Pierre regardait le bébé qui gesticulait en criant à plein poumon. Ce deuxième fils était tout plein d'énergie. Il le déposa dans les bras de Josette qui lui présenta le sein. Le poupon se mit à téter goulument.

— Nous avons maintenant deux fils, dit-elle en levant ses yeux, rayonnant de bonheur, vers son mari.

— J'espère qu'il n'a pas abusé des forces de sa mère. dit Pierre en embrassant le front de son épouse.

— Au contraire; il m'a donné des forces additionnelles. répondit la nouvelle maman. Je suis certaine que ce deuxième garçon ne sera pas le dernier. Nous aurons une belle famille, mon chéri. Regarde-le comme il boit bien. Prends des forces mon petit, ajouta-t-elle en caressant la tête du bébé.

Pierre retourna rejoindre Ignace en bourrant sa pipe. Son visage affichait un sourire radieux.

— Un deuxième fils, mon Ignace. dit-il à son ami; et tu en seras le parrain. Je vais suivre ton conseil et me rendre à Maskinongé.

— Certainement pas avant l'été prochain. répondit Ignace. Pour l'instant, vous êtes ici en sécurité et je vous garde jusqu'à l'été. Ta femme et tes deux gars pourront prendre des forces.

— Je te remercie. Tu es un loyal compagnon.

— Les Canadiens sont tous loyaux les uns envers les autres. C'est une question de survie. De toute façon, nous sommes tous frères. ajouta Ignace en replaçant sa pipe entre ses lèvres.

Chapitre 21

Il veut garder dans l'harmonie

Notre bien-aimée terre natale
(Traduction wiki de la version anglaise)

Les deux Canadiens avaient bûché pendant tout l'hiver, de sorte qu'Ignace possédait maintenant une bonne quantité de bois à vendre au printemps. La moitié était du bois de chauffage qu'il vendrait à Montréal et le reste était des billots de différentes essences que des commerçants viendrait lui acheter et s'occuperaient de transporter à leur gré. Josephte Drainville aurait de l'argent à cacher dans son réticule et sa famille continuerait d'être en sécurité.

Au début avril, Ignace dû accepter de laisser partir la famille de Pierre, malgré qu'il insistait pour les garder jusqu'en juin. Josette se disait en pleine forme et voulait se rendre dans la région de Maskinongé le plus tôt possible. Elle était très emballée par la décision de Pierre de s'installer sur une terre de cette région. Elle se rapprochait ainsi de son frère Joseph Collard qui habitait toujours près de Yamachiche, à Louiseville. « Notre famille aura un foyer à elle. » ne cessait-elle de répéter. Ignace proposa à Pierre de passer par la rivière des Prairies au lieu de descendre le fleuve devant Montréal. Il lui conseillait de longer l'île en laissant des indices de son passage en remontant le fleuve. Cela donnerait une fausse piste, si jamais il était suivi. Par la suite, il n'avait qu'à contourner l'île Perrot et redescendre la rivière des Prairies sans laisser de traces. Il reviendrait ainsi au fleuve au niveau de Pointe aux Trembles et pourrait poursuivre jusqu'à Louiseville. C'était plus long, mais selon Ignace, Pierre avait amplement de temps disponible en ce début de saison.

Le 15 avril, le canot sur la rivière des Prairies approche de l'endroit appelé « Sault au récollet ». Pierre décide de camper pour la nuit avant d'aborder ces rapides. Il veut éviter de s'arrêter à la paroisse de la Visitation. Le petit Pierre, âgé maintenant de deux ans, est « tout feu tout flamme » depuis le début du voyage. Pour l'enfant, ce voyage l'amenait constamment à la découverte de l'inconnu depuis

la toute première seconde du départ. Lorsque le canot accoste, Josette s'affaire à prendre soin de son nourrisson pendant que Pierre vide le canot. Tous les parents découvrent éventuellement qu'un enfant, aussitôt qu'il est capable marcher, doit être surveillé continuellement; car en quelques secondes, il peut s'éloigner à une vitesse qui semble incroyable. Lorsque Josette redirige son attention vers le marmot de deux ans, celui-ci se trouve déjà à plus de 50 pieds du canot et semble attiré par quelque chose à l'orée de la forêt.

— Garçon ! crie-t-elle. Reviens ici; vient tout de suite vers maman ! Mais l'enfant continue à trotter vers son but.

Pierre levant les yeux, aperçoit son fils qui court vers une boule de poil cachée dans les broussailles de la grève.

— Pierre reviens ici ! s'écrie-t-il en saisissant et épaulant rapidement son fusil. Josette fut saisie d'effroi, ne pouvant croire que son époux allait tirer sur son fils.

Au même instant, un loup gris saute sur l'enfant et l'attrape à la gorge. Pierre laisse partir son coup de feu risquant de blesser son fils. Mais il ne pouvait hésiter puisqu'en quelques secondes l'animal allait étrangler le bambin. Le loup s'affaisse serrant toujours le cou de l'enfant dans sa gueule. Pierre jette son fusil et s'élance vers son fils. Il parvient très difficilement à ouvrir les mâchoires de l'animal mort. La gorge de son fils est béante et l'enfant est trépassé. Atterré, il met une main sur le petit corps encore chaud, en laissant choir sa tête sur son torse. Deux larmes glissent de ses yeux; mais au même instant, ses mâchoires se crispent. Il arrache le couteau de chasse de sa jambière en émettant un effroyable cri de rage. Il se déchaîne et se met à transpercer furieusement le cadavre du loup. Pierre était emporté par sa rage. L'animal responsable n'était plus qu'un amas informe de viande sanguinolente lorsque le père, accablé, parvient à reprendre ses esprits.

Josette serrait son nourrisson contre son épaule, paralysée par la signification derrière la rage de son époux. Elle avait tout de suite compris qu'elle venait de perdre son petit garçon. C'était révoltant. Son fils était plein d'énergie, d'une santé de fer et promettait de devenir un homme d'une force remarquable. Anéantie, elle se met à pleurer silencieusement en cachant son visage dans les langes de son nourrisson qu'elle serre toujours dans ses bras.

Pierre reste immobile, accroupi devant le cadavre de son fils, pendant de longues minutes. Finalement, il ramasse le petit corps et le ramène vers sa mère.

— Je n'ai pas su protéger mon fils. dit-il en déposant le cadavre au pied de sa femme pâle d'effroi. Je ne suis pas digne d'être un père. décréta-t-il avec un visage figé dans le marbre.

Les yeux de Josette allaient de son mari au corps de son fils et elle prit conscience de l'effondrement psychologique de son homme. Reprenant ses esprits d'un effort de volonté, elle affirma :

— Tu n'y es pour rien; mon chéri. Tu as parfaitement jugé la situation en n'hésitant pas à tirer le loup malgré le danger de tuer notre petit Pierre. Aucun autre père n'aurait pu faire mieux et rares sont ceux qui auraient pu trouver le courage de faire comme tu as fait. Dieu n'a pas jugé bon que notre fils survive; il doit avoir ses raisons. On n'y peut rien. Songe qu'il nous reste le petit Ignace et nous aurons certainement d'autres fils, ajouta-t-elle; pendant qu'un flot de larmes continuait de couler sur ses joues.

Pierre prit une couverture de laine, emmaillota le cadavre de son fils et alla le déposer délicatement dans le canot. Il acheva d'installer le camp pour la nuit, qu'il passa assis près du feu, s'assurant qu'aucun animal ne puisse s'approcher de la dépouille de son fils. Josette, terrassée, parvint à s'endormir au milieu de la nuit, après la deuxième tétée de son bébé Ignace.

Le lendemain matin, la petite famille se présenta au fort-Lorette où se trouvait l'église de la Visitation de la paroisse du Sault au récollet. Le curé sur place célébra l'enterrement de l'enfant et consigna le décès dans ses registres.

Le couple apprit que leur fils décédé était le troisième bambin, depuis trois semaines, à être tué par un loup solitaire qui avait toujours réussit à échapper à la vengeance des parents.

— Il n'a pas échappé à la mienne. affirma Pierre en serrant les dents.

— Tu l'as tué ? demanda François Pigeon qui avait assisté à l'enterrement.

— Je l'ai tué d'un coup de fusil pour ensuite le charcuter avec mon couteau de chasse. Si tu veux t'en assurer, tu trouveras sa charpie à mon campement un peu plus haut sur la rivière. dit-il.

— Les voies du Seigneur sont impénétrables. énonça le curé Chenet qui avait entendu leur conversation.

— Que voulez-vous dire ? demanda Pierre.

— Le mal rodait autour de notre village et ton sacrifice a rétablit la sécurité pour nos enfants. Nous devons t'en remercier. décréta le prélat. Le mal est disparu de la région grâce à ton fils, termina-t-il. Cet enfant est un héros pour notre village. affirma le curé.

Pierre se remémora la croyance de son grand-père Gabriel Lefebvre affirmant que « autre chose » qui contrôlait tout, s'efforçait continuellement de garder le maximum d'harmonie et d'équilibre pour assurer la survie de la nature. Il fut ainsi, un peu réconcilié avec la fatalité, et son visage de détendit quelque peu; même s'il acceptait toujours difficilement le prix que ce « autre chose » avait exigé de lui pour rétablir cette harmonie.

La famille Lefebvre-Collard fut reçue successivement par tous les parents victimes du loup infanticide et durent satisfaire leur invitation à demeurer quelques jours chez chacun d'eux. Pierre se rendait bien compte que toutes les précautions, qu'il avait prises pour effacer sa piste, n'avaient servi à rien. Le registre paroissial révélait son passage au Sault au Récollet et sa renommée chez les habitants allait le confirmer. Prenant conscience que ses décisions personnelles ne pouvaient changer ce « qu'autre chose » décrétait, il décida de cesser de se cacher et de se rendre le plus rapidement possible à Maskinongé. Que ceux qui oseraient s'acharner sur sa famille, viennent s'y risquer. Il se chargeait de régler leur compte. Ce fut le début d'un petit quelque chose de sombre qui s'encra au fond de son regard. La fuite devant la menace venait de prendre fin. Du moins, c'est ce qu'il croyait.

Chapitre 22

Sa fière liberté

Notre vrai Nord, fort et libre !
(Traduction wiki de la version anglaise)



Vue du pont construit au-dessus de la rivière River Maskinongé, Maskinongé, Quebec.

La famille Lefebvre-Collard s'arrêta à Rivière du Loup, aujourd'hui : Louiseville. Pierre et Josette y était bien connus et n'eurent aucune difficulté à trouver un gîte chez une famille amie; celle d'Alexis Plante et Catherine Pothier. Une surprise les attendait à l'église. Le curé de la paroisse était cet homme auquel Pierre s'était « frotté » à Yamachiche, lors de sa première messe de minuit. Lorsque les deux hommes se rencontrèrent sur le perron de l'église, le curé reconnu Pierre sur le champ et s'avança pour lui tendre la main.

— Voilà donc que j'ai le plaisir de revoir l'homme qui ne recule devant rien pour affirmer fièrement sa liberté d'expression. C'est une joie de vous revoir Pierre.

— Je suis tout aussi enchanté. répondit celui-ci. Allez-vous me donner, encore une fois, l'occasion d'affirmer cette liberté, monsieur le curé ? demanda-t-il en riant et serrant chaleureusement la main tendue.

— Tu peux te servir de toutes les occasions qui se présenteront. affirma Joseph-Laurent Bertrand. Je me ferai un plaisir de les expliquer à ceux qui ne comprennent pas ce qu'est la liberté de penser et d'action.

— Je pense que vous n'aurez pas beaucoup d'explications à fournir aux Canadiens. Ils sont l'incarnation même de cette liberté.

— Tu as, encore une fois, tout à fait raison; et c'est pourquoi ils ont besoin de curés qui se « tiennent debout ». Les Habitants canadiens ne sont pas faciles à diriger; à commencer par celui qui se trouve devant moi, ironisa Joseph-Laurent Bertrand. Bonjour Josette, enchaîna-t-il en la saluant. Mais, Bonté divine ! s'interrompit-il, dis-moi donc qui est ce gentil petit garnement que je vois dans tes bras ?

Par la suite, le curé devint vite un ami de la famille.

Pierre réussit assez rapidement à se faire octroyer une censive dans l'Ormière de Maskinongé. C'était là, l'une des dernières censives de disponibles. Plusieurs de ses voisins sont des réfugiés, dont certains sont « loyalistes »; les autres sont Acadiens. Au début juin, il entreprend la construction d'une maison sur sa terre. Son voisin immédiat, Augustin Clément dit Lallemand, lui fournit un fameux coup de main. Leur amitié supportera toutes les vicissitudes futures de chacun leur destinée.

Josette accouche d'un autre fils, le 1er octobre 1790. On lui donne le prénom de son parrain Laurent Grenier; mais on remarquera que ce prénom, « Laurent », est également celui de l'ami de la famille, le curé Bertrand.

La famille de Pierre est maintenant installée sur sa terre et Josette est de plus en plus heureuse. C'est elle qui se charge d'organiser l'installation et la bonne marche de la ferme. Pierre reprend le trappage durant la saison hivernale. Il souhaite que les travaux planifiés pour l'église du village soient débutés mais, le curé Bertrand n'en est pas à ses premières confrontations avec ses paroissiens et la mésentente s'est installée dans la paroisse. La décision finale tarde à venir, de sorte que le travail à l'extérieur de la ferme reste inexistant. Heureusement, le jardin et les quelques animaux que la famille possède rendent la qualité de vie acceptable. Le trappage sert à fournir l'argent « sonnant » qui peut être nécessaire à l'occasion.

Le premier été se passe à construire un abri, assez grand pour les animaux, qui sert également de grange. La maison est confortable et Pierre fabrique les meubles que Josette demande.

Ils reçurent assez tôt la visite de Joseph Collard, frère de Josette qui, quelque semaines plus tard, leur apporte une cochette que sa truie venait de mettre bas. Josette en prit grand soin et l'éleva en vue de la reproduction. Son expérience lui disait d'attendre près d'un an avant de la faire monter. Elle avait raison puisque la première mise bas de sa truie résultat en dix petits porcelets qui assurèrent un surplus de nourriture et la reproduction.

Le premier hiver de trappage de Pierre servit, en partie, à se procurer quelques poules et un coq qui s'avèrent toujours indispensables dans une ferme. Josette eut cependant l'idée d'acheter également un lapin et une lapine. Ce ne fut pas long pour que le résultat se fasse sentir. La viande de lapin foisonnait dans la maison. Josette imagina alors une recette de terrine. Pâtés qu'elle parvint à écouler à Louiseville. Comme le curé se promenait partout dans le village, l'aide de Joseph-Laurent Bertrand, qui raffolait du plat, s'avéra efficace; de sorte que Josette approvisionnait ce curé régulièrement en échange de la publicité qu'il lui faisait. Les habitants de Louiseville n'aimaient pas faire l'élevage de lapins; mais ils appréciaient énormément les « terrines et pâtés de la femme Collard ».

Josette avait, cependant, beaucoup moins de résultat avec le curé Rinfret de Maskinongé. De toute façon elle n'aimait pas beaucoup ce curé et Pierre était du même avis. Il est possible que la mésentente ait commencé avec un voisin nommé Rinfret qui possédait une terre au sud de celle de Pierre. Était-il de la famille du curé ? Je ne saurais le dire; mais aucune affinité ne put se développer entre le curé de Maskinongé et la famille Lefebvre-Collard. Josette avait même prit la décision qu'aucun de ses enfants ne serait baptisé par ce curé Rinfret. Elle avait choisi le curé Joseph-Laurent Bertrand de façon définitive, quitte à se déplacer jusqu'à Louiseville. Josette tomba enceinte en juillet de l'année suivante. La jeune femme avait évité l'événement durant la durée des travaux difficiles, nécessaires à l'organisation et l'installation de leur ferme.

Au mois d'août, lors de l'approvisionnement de terrine au curé Bertrand, celui-ci laisse entendre, au cours de la conversation, que deux Anglais s'étaient présentés pour avoir des renseignements sur un certain Pierre Lefebvre. Joseph-Laurent n'avait pas jugé nécessaire de les renseigner. Il les avait plutôt dirigés vers l'assemblée des protestants de la région. Il semble que les deux hommes avaient quitté

presqu'aussitôt le village sans obtenir d'information. Le curé Bertrand ne demanda aucune explication de la part de Pierre, qui lui en fut reconnaissant. L'ex-coureur de bois n'aurait pas dédaigné rencontrer ces deux individus pour régler ses comptes; mais cela n'aurait résulté qu'à divulguer l'endroit où il s'était réfugié avec sa famille. Il préféra attendre les événements, si jamais il en survenait.

Chapitre 23

Et par l'effort de son génie

Dieu protège notre terre, glorieuse et libre !
(Traduction wiki de la version anglaise)

Ce fut durant l'année 1791 que Josette fit preuve de ses qualités d'organisatrice. La vente de ses terrines rapportait assez bien et elle commença à s'assurer d'élever des chapons qui étaient un produit en demande dans toutes les villes et villages du Québec. Le chapon n'était pas une production facile; mais son père François Collard était un spécialiste de la question et il en avait livré son expertise à sa fille. Les seigneurs Duchenay de la région s'approvisionnaient maintenant chez Josette depuis le début de sa production; et ce malgré que certains censitaires payaient leur censive au seigneur avec un chapon. Le seigneur, attitré de la censive, recevait sa part de poissons pêchée par Pierre mais ne refusait jamais d'acheter, non seulement les terrines de lapin, mais tout autre recette de terrine que Josette lui proposait. Pierre, quant à lui, avait été obligé d'enseigner à son épouse tout ce qu'il connaissait des herbes médicinales disponibles dans la forêt. Et comme il les connaissait toutes grâce à sa vie parmi les « sauvages » en compagnie du spécialiste « La Loutre », Josette ajoutait à tous ses produits vendus, des potions et des médicaments provenant de la nature elle-même. Même l'apothicaire de Louiseville s'approvisionnait maintenant chez elle.

Depuis leur installation à Maskinongé, Pierre n'avait pas vécu un seul mois sans observer une nouvelle idée que sa Josette mettait à exécution; et chaque fois, cette idée se révélait une amélioration notable dans la qualité de vie de la famille. Il n'eut donc aucune objection lorsqu'elle lui proposa d'acheter deux chèvres pour avoir du lait disponible aux enfants. Elle garda la production d'une chèvre à cette fin et usa de l'autre pour faire des fromages fins. C'était une autre connaissance qu'elle avait acquise, cette fois-ci, de sa mère Marguerite Balan Lacombe. La majorité des fromages produits par les Habitants était de gros fromages ordinaires. Josette s'appliqua à produire de

petits fromages mous, à saveur prononcée, qu'elle laissait vieillir avant de les vendre. L'arôme de ses fromages se chargeait de faire leur propre renommée. Elle produisait trois fromages différents, chacun ayant sa saveur particulière. Cela lui permettait de faire des fromages beaucoup plus petits, puisqu'on les dégustait qu'en toute petite portion. Ceux qui venaient chez elle, s'approvisionner en fromages, se fiaient à l'odeur qu'ils dégageaient.

— Je vais prendre celui-ci; il pue vraiment pas mauvais. disaient certains clients.

Déjà, en novembre 1791, les seigneurs des environs se déplaçaient pour venir « visiter » les produits de la ferme de Josette Lefebvre-Collard. La famille prospérait tranquillement et son avenir était garanti par l'effort du génie naturel de la « mère Josette », comme plusieurs avaient commencé à l'appeler.

Pierre, âgé maintenant de 43 ans, envisageait d'aller trapper l'hiver suivant, en haut de la rivière Maskinongé. Josette n'était pas emballée par le projet; elle rechignait d'être séparée de son époux pour une période aussi longue. La nouvelle politique au Canada allait lui enlever son époux d'une façon beaucoup plus définitive et pour beaucoup plus longtemps.

Pierre vivait « incognito » du gouvernement sur sa terre de Maskinongé. L'avenir s'avérait prometteuse et la sécurité de sa famille était assurée. Sa femme enceinte, administrant la ferme d'une façon exemplaire, allait accoucher en avril 1792. C'était cet état « incognito » de Pierre Lefebvre qui garantissait la sécurité familiale. À la fin de l'année 1791, une nouvelle loi qui exigeait des élections au Canada élimina complètement cette sécurité.

Avant cette année de 1791, lorsqu'on faisait un recensement, on n'identifiait pas les personnes; on ne faisait que les compter; comme les animaux et les fermes d'ailleurs. Mais à partir de 1791, suite à l'entrée en vigueur de la nouvelle constitution, on devait dorénavant faire des élections pour déterminer une « assemblée ». On dû alors identifier chacun des électeurs aptes à la votation et on établit les normes suivantes pour ces élections :

« Les représentants seront élus à la majorité des voix des personnes qualifiées pour voter : dans les milieux ruraux, ces personnes sont celles qui possèdent des terres dont le revenu annuel est d'au moins 40 chelins, "en sus de toutes rentes ou redevances, payables à même ces biens ou en considération de ces biens". Pour avoir droit de vote dans les bourgs ou municipalités, il faut posséder une habitation et un lopin de terre dans telle ville ou municipalité, " possédant cette

maison et ce terrain de la même manière que ci-dessus et en retirant un revenu annuel de cinq livres sterling ou plus ". " Des personnes qui, ayant résidé dans ladite ville ou municipalité pendant l'espace de douze mois précédant immédiatement la date de délivrance des writs [brefs électoraux] ordonnant l'élection, auront payé bona fide une année de loyer du logement qu'elles auront ainsi occupé au taux de dix livres sterling ou plus par année ", jouiront du même privilège. Pour posséder le droit de vote, il faut de plus être âgé d'au moins 21 ans révolus, être sujet britannique par naissance, naturalisation ou par conquête et ne s'être pas rendu coupable de trahison ou de félonie. » [Lacoursière, 2:1995, p. 12-13]

Si Pierre pensait être maintenant à l'abri sur sa terre de Maskinongé, le recensement nécessaire aux élections l'obligeait à dévoiler sa vraie identité et du fait même, indiquer qu'il avait vécu de nombreuses années aux USA avant et pendant la révolution américaine. De là à reconnaître celui qui avait vengé le chef Delaware « White Eyes », il n'y avait qu'un pas facile à franchir par ceux qui le cherchaient, les vrais responsables de l'assassinat. Pierre Lefebvre qui évitait les mercenaires chargés de l'éliminer depuis plus de cinq ans, allait être identifié comme « Habitant » d'une censive de l'Ormière de Maskinongé. Il eut soudain l'impression que le sort s'acharnait sur sa famille. Il décida d'en discuter avec son épouse.

— J'ai ouï dire que tous les propriétaires de terre allaient être enregistrés pour l'élection des représentants au mois d'avril prochain. dit-il pour aborder le sujet délicat.

— Oui je suis au courant, dit Josette; et cela m'inquiète énormément. Je n'arrête pas de réfléchir à comment nous pourrions contourner le problème. Je ne trouve rien, finit-elle par dire en levant des yeux inquiets sur son mari.

Celui-ci baissa la tête, démontrant qu'il ne voyait pas de solution lui non plus.

— Une chose est assurée, dit-il; si je reste ici, toute la famille sera en danger. Ma situation n'est pas comme si c'était la loi qui me poursuivait. Ce sont des criminels qui veulent faire disparaître les preuves de leur crime. La seule façon de vous protéger est que je disparaisse moi-même.

Josette se précipita dans les bras de son époux en sanglotant.

— Tu ne peux pas faire ça ! Tu ne peux pas me laisser ainsi; je n'y survivrai pas, mon chéri.

— Je ne peux sacrifier ma femme et mes enfants à mon propre bonheur égoïste, dit Pierre en serrant sa femme contre lui. Il nous faut regarder les choses en face. Nous sommes chanceux d'être parvenu à établir notre famille en sécurité. L'avenir est rassurant pour toi et les enfants. Il serait imbécile de ma part de ne pas prendre le seul moyen de garantir votre sécurité. C'est ce que je t'ai promis lorsque j'ai accepté de te protéger toute ma vie comme tu me l'as demandé.

— Tu ne pourras pas me protéger si tu n'es pas là, insista Josette.

— Mon absence sera ta meilleure protection, ma chère femme. Je ne dois même pas être présent lorsqu'on viendra pour enregistrer notre ferme. Tu devras dire que je vous ai abandonnés et que je suis disparu dans les pays d'en haut. C'est la seule façon d'éviter l'acharnement sur toi et les enfants de la part de ceux qui me cherchent. Le lieutenant-gouverneur Clarke, qui remplace Henry Hope, ne me semble pas différent des précédents. D'ailleurs ils sont tous amis de Carleton et nous avons la preuve que je suis encore recherché selon l'information que nous a fourni le curé Joseph-Laurent, le mois dernier. Je vais aller m'installer à Louiseville et m'engager comme voyageur pour les pays d'en haut. Je reviendrai lorsque le danger sera écarté.

Josette pleurait sur l'épaule de son mari. Elle dû admettre que c'était la seule solution qui garantissait la sécurité de sa famille tout autant que celle de son époux. Elle accepta finalement l'épreuve que la vie, ou plutôt, que ce « autre chose » lui avait destinée.

Chapitre 24

Sur notre sol asseoir la vérité

Ô Canada, nous sommes de garde pour toi.
(Traduction wiki de la version anglaise)

Le 19 janvier 1792, Pierre Lefebvre se rend à Louiseville.

— Bonjour monsieur; vous êtes bien le notaire Louis Chaboilliez ? demande-t-il à l'homme installé à une table de la salle de l'auberge.

— C'est bien moi, mon brave. Que puis-je faire pour vous ?

— On m'a dit que vous engagiez au nom de la McTavish. répondit Pierre.

— C'est exact, dit le notaire.

— Je veux m'engager.

— Un an ou hivernant. demanda l'homme de plume.

— Un an, pour commencer. dit Pierre.

— Remplissons le contrat, continua le notaire en se préparant à rédiger. Nous disons donc, un an au nord, comme milieu de canot, gages 600 livres, ce qui est le taux usuel, plus un équipement. Vous devez contribuer au fond qui aide les familles de ceux qui périssent.

— Aucun problème. J'ai ouï dire que je pouvais avoir une avance de fond ?

— J'avance normalement 48 livres. Ça vous va ?

— C'est parfait. dit Pierre.

— Votre nom et votre résidence ?

— Joseph Lefebvre, Louiseville.

— Voilà ! C'est fait. Soyez prêt pour le début Avril. Un canot vous prendra à Louiseville, un jour durant les deux ou trois premières semaines.

Pierre ramassa les 48 livres déposées sur la table et dit :

— Je serai au bord du fleuve quand le canot passera. Merci monsieur Chaboilliers, et il quitta l'auberge. Il lui restait à trouver un logis jusqu'à son départ.

Pierre dégota une masure en bordure du village de Louiseville. C'était tout juste si le petit poêle de fonte pouvait fournir un chauffage adéquat pour l'hiver. Il ne se plaignait pas puisque sa belle Josette venait le voir une ou deux fois par semaine et lui apportait à chaque fois des plats qu'elle avait mijotés. Ses autres repas consistaient la plupart du temps en terrine de toutes sortes, accompagnée d'excellents pains boulangés par Josette.

— Bonjour mon amour. dit-elle en entrant dans le logement. Je t'ai apporté un plat dont tu me donneras des nouvelles. T'es-tu ennuyé de ta femme dernièrement ? ajouta-t-elle en plaisantant.

Pour toute réponse Pierre la prit dans ses bras et l'embrassa en l'attirant vers lui. Le ventre de son épouse avait pris de l'ampleur et, asseyant sa femme sur ses genoux, il se mit à le caresser doucement.

— La grossesse va bien ? demanda-t-il comme à chaque fois qu'elle venait.

— Tout va bien; cesse de t'inquiéter, fut la réponse comme à l'habitude. J'ai l'impression que nous aurons un autre fils. ajouta-t-elle. Je porte ce bébé aussi haut que nos autres garçons. fit-elle remarquer.

— Ce sera un homme de plus pour te protéger, répondit Pierre avec un sourire qui voulait cacher sa peine de ne plus pouvoir être celui-là.

— J'espère que tu ne seras pas déjà parti lorsqu'il naîtra. dit Josette en encerclant le cou de son homme.

— Je l'espère aussi répondit Pierre. Je dois me rendre à Montréal dans la deuxième ou troisième semaine d'avril. Pour quand crois-tu que le bébé naîtra ?

— Fin mars début avril, je pense. Il nous faut choisir le parrain et la marraine. Que dirais-tu de Joseph Kirion et Catherine Pothier ? demanda Josette.

— Excellent choix. approuva l'époux.

— Ce sera le curé Joseph-Laurent qui le baptisera ici à Louiseville. Je refuse d'amener mon bébé au curé Rinfret. De plus, tu pourras alors assister au baptême sans problème. ajouta-t-elle.

— Tu as parfaitement raison, appuya le futur père.

Ainsi coula l'après-midi en conversation ordinaire qui laissait l'impression que la séparation des époux n'était pas trop imminente.

À la fin février, Josette cessa de se déplacer jusqu'à Louiseville et Pierre ne put s'empêcher de se rendre sur sa terre deux fois par semaine. Il quittait Louiseville la nuit tombée et revenait à l'aurore. Lorsqu'il arrivait chez lui, Josette l'accueillait avec bonheur et Pierre

pouvait jouir de la soirée avec ses deux fils et sa femme. Lorsque l'heure du coucher arrivait, les deux époux dormaient quelques heures dans les bras l'un de l'autre. La date de la délivrance approchait pour Josette; mais cette délivrance allait lui coûter la présence de son cher époux.

Souvent, elle priait pour que la vérité sur l'assassinat de « White Eyes » soit révélée publiquement. Elle avait même suggéré à Pierre de raconter son histoire à Fleury Mesplet, l'imprimeur du journal bilingue *la Gazette de Montréal/The Montreal Gazette.* Pierre savait que Fleury Mesplet ne risquerait pas d'avoir des problèmes avec Alured Clark qui remplaçait temporairement le Gouverneur Carleton. Il n'était que toléré à Montréal depuis les accusations qu'il avait subies comme espion des Américains à l'époque de Haldimand. De plus, si Mesplet se chargeait de révéler publiquement cet assassinat, cela ne garantissait aucunement la sécurité de sa femme et de ses enfants; ça risquait plutôt de précipiter le danger. Il devenait impossible d'assoir sur le sol cette vérité cachée, malgré que les Canadiens insistaient toujours pour que, jamais rien d'autre que la vérité à leur propre sujet ne soit révélée. Mais cette vérité détenue par Pierre, n'appartenait malheureusement pas au peuple canadien; elle appartenait aux Britanniques desquels, souvent, plusieurs vérités se devaient d'être dissimulées.

Chapitre 25

Amour sacré du trône et de l'autel

Souverain suprême, qui entend l'humble prière
(Traduction wiki de la version anglaise)



Voyageurs franchissant une cascade en canot.

Le dernier fils de Pierre Lefebvre, le petit Joseph, naquit le 31 mars 1792. Ce n'est que trois semaines plus tard, qu'il était baptisé à Louiseville par le curé Laurent-Joseph Bertrand. Pierre assista au baptême mais dû partir pour Montréal le jour même, car le surlendemain matin s'effectuait le départ des voyageurs à partir de Lachine. Au moment où il embrasse ses trois fils et sa femme sur le perron de l'église, deux voyageurs habitants de Louiseville, se présentent.

— Lefebvre ! Il faut partir, dit Pierre Chalifoux.

— Les frères Desjarlais nous attendent au canot, renchérit Amable Pratte. Vient-en tout de suite. On a plusieurs voyageurs à ramasser le long du fleuve et on doit arriver à Montréal demain soir.

— J'arrive, les gars.

Pierre ramassa son bagage et embrassa Josette une dernière fois. Ayant suivi ses compagnons, il aperçut un grand « canot de maître » qui l'attendait au bord du fleuve. Déposant son barda au centre du canot, il s'embarque. Les frères Desjarlais avaient eu la

mission d'aller prendre possession d'un « canot de maître » tout neuf à Trois-Rivières et de l'amener à Montréal.

— Ton équipement est empaqueté allongé; remarque François Desjarlais. Qu'est-ce que tu apportes là-dedans, demande-t-il.

— À peu près tout ce que je possède. répond Pierre. Un fusil et une rapière font que le bagage est allongé.

— Tu n'auras pas besoin d'une épée là où nous allons, dit Albert, l'autre Desjarlais.

— Je n'ai pas l'intention de perdre cette rapière et elle va me suivre partout où je vais, répondit Pierre en prenant sa place dans le canot.

Le canot de maître d'environ 40 pieds, ne fut pas trop gros pour embarquer tous les voyageurs qu'il fallut prendre à bord sur la rive nord du Saint-Laurent. À leur arrivée à Lachine, il transportait dix-huit passagers à son bord. En cette année de 1792, la McTavish, Frobisher & Co avait engagé, à elle seule, plus de 117 voyageurs en direction du Nord. C'était-là sans compter les voyageurs des autres entreprises, plus tous leurs « Hivernants » déjà présents au-delà du Grand Portage.

Le Lendemain, une armada de canots flottait devant Lachine. Plusieurs centaines de voyageurs se préparaient à partir. Comme à chaque année, la foule se pressait sur la grève pour assister au départ. C'était un « événement » très prisé de la part des Montréalais. On avait chargé les embarcations de l'équipement de traite à être apporté au Grand Portage, où les Hivernants en prendraient charge après avoir livré les ballots de fourrures qu'ils expédiaient à Montréal. Les voyageurs qui avaient signé pour un an, c'est-à-dire, un aller-retour du Grand Portage, rapporteraient les pelleteries, et les Hivernants retourneraient vers le Nord-Ouest emportant avec eux, les marchandises de traite.

Lorsque les canots arrivèrent à Sainte-Anne de Bellevue, tous débarquèrent pour assister à l'office religieux qu'on y pratiquait à chacun des départs annuels. Les Canadiens démontraient ainsi autant d'amour pour l'autel, ou même le trône, que tout citoyen britannique du pays. Ce qui était assez général puisque presque tous les Canadiens étaient voyageurs au moins une fois dans sa vie. La cérémonie terminée, ce fut le second départ vers la rivière Outaouais, porte ouverte sur les « pays d'en haut ».

Le voyage jusqu'au Grand Portage se fit sans encombres notables. Les nouveaux « mangeurs de lard » trouvaient les portages assez « durs sur les jambes » mais personne ne se plaignait vraiment.

Nos voyageurs avironnaient gaîment au rythme des soixante mesures/minute des ritournelles qu'ils chantaient à l'unisson. Le contrat qu'avait signé Pierre Lefebvre devait le ramener à Montréal; mais il allait décider de se joindre aux Hivernants et de continuer vers le Nord-Ouest. Arrivé au Grand Portage, Pierre se présenta devant le Gouvernail de son canot et lui fit savoir qu'il voulait hiverner plutôt que de retourner à Montréal.

— As-tu de l'expérience dans les pays d'en haut ? demanda celui-ci.

— J'ai voyagé jusqu'au Montagnes Rocheuses si cela peut compter comme expérience. répondit Pierre.

Le Gouvernail lui fit rencontrer le commis de la compagnie qui se rendait pour travailler au-delà du Grand Portage. Ce dernier, le jeune Simon Fraser, fut enchanté de l'acquisition et prit Pierre avec lui. Simon en était à sa première année dans l'Ouest et n'était âgé que de 16 ans. Deux de ses oncles étaient membre de la compagnie et l'un des patrons, McTavish, était un écossais comme les Fraser. Le jeune Simon était leur protégé depuis l'âge de 14 ans. Pierre Lefebvre allait devenir son bras droit durant les deux années suivantes et lui fournirait l'apprentissage de base nécessaire qui lui permettrait de se lancer dans l'exploration de nouveaux territoires quelques années plus tard. Les récits de voyage que lui racontait Pierre éveillait la curiosité du jeune Écossais envers l'extrême ouest du continent. Entretemps, Simon Fraser fut également enchanté de découvrir que Pierre Lefebvre possédait une rapière tout comme lui. Il n'avait pas cru possible de pouvoir exercer l'escrime tout en s'acquittant de sa charge dans les pays d'en haut. À chaque occasion, il demandait à Pierre de pratiquer des passes d'armes.

La NWC avait déjà établi cinq départements :

1) Fond du Lac, incluant le système fluvial du Mississipi et de la rivière St-Louis.
2) Folle Avoine incluant le système de la rivière Ste Croix.
3) Lac Courteville couvrant la rivière Chippewa (Wisconsin).
4) Lac du Flambeau couvrant les autres rivières du Wisconsin.
5) Grand Portage couvrant le système de la rivière rouge et la partie Nord-Ouest des grands Lacs.

Ce dernier est un long portage de 14 km où il faut faire l'aller-retour plusieurs fois pour transporter tout le matériel.

À l'époque où Pierre et son groupe se rapprochent de la région du Mississipi, le gouverneur espagnol Zénon Trudeau, dont le grand-père Alexandre était Canadien, voulant parer à la menace américaine sur la traite des fourrures tout en contrant celle du Canada, commande la création de la « *Compagnie commerciale de l'exploration des nations du Haut-Missouri* ». Les actionnaires sont : Laurent Durocher, Antoine Reille, Joseph Robidoux, Hyacinthe St-Cyr, Charles Sanguinet, Louis C. Dubreuil, Joseph Motard, Bénito Vasquez et Jacques Clarmorgan. On retrouve ici, le « Hyacinthe St-Cyr » de Batiscan que Pierre avait rencontré à l'âge de 15 ans, en compagnie d'Auguste Chouteau près de St-Louis.

Notre « coureur de bois » resta au service de Simon Fraser jusqu'à son retour à Montréal en 1795. Arrivé à Montréal, il se dirige vers Louiseville où il s'installe pendant quelques jours.

Un certain soir de juin, Josette entendit quelqu'un frapper à sa porte. En ouvrant, elle aperçoit son époux qui semblait redouter de la voir.

— Mon Pierre ! s'écria-t-elle en lui sautant dans les bras. Viens ! Entre tout de suite ! s'exclame-t-elle.

Chapitre 26

Remplis nos cœurs de ton souffle immortel !

Conserve notre dominion dans ta sollicitude
(Traduction wiki de la version anglaise)

La jeune femme de 35 ans était transportée de bonheur. Son époux revenait à sa famille. L'homme de 47 ans ne pouvait pas quitter son épouse des yeux. Puis il aperçut ses trois fils de 7, 5 et 3 ans qui le regardaient avec curiosité. Même le plus âgé des trois, Ignace, ne le reconnaissait pas.

— Voici votre papa. dit Josette en approchant son époux des enfants. Il est revenu pour vous voir, continua-t-elle.

Pierre, sans dire un mot, s'accroupit et prit ses trois fils dans ses bras, les serrant contre lui. Deux larmes apparurent aux coins de ses yeux. Les enfants restèrent un peu figés jusqu'à ce que leur mère entoure le groupe de ses deux bras en les embrassant l'un après l'autre.

— Je te laisse jouer avec tes garçons. lui dit Josette. Je vais te préparer un repas.

Et elle se dirigea vers la cuisinière.

— Mais nous avons déjà souper, lui fit remarquer le petit Ignace, tout surpris.

— Nous oui, mais ton papa ne refusera pas de manger un plat que je vais lui cuisiner. Veux-tu que je t'en donne à toi aussi ? demanda-t-elle à l'enfant.

— Si tu en donnes à mes frères, je veux bien. répondit-il. Et il retourna son attention vers son père qui lui souriait.

Après le repas, Josette mit ses fils au lit et la soirée continua en conversation avec son Pierre. Elle témoignait un peu moins de cette assurance qu'elle avait toujours démontrée pendant leur vie commune.

— J'avais peur de ne plus jamais te revoir. dit-elle en lui prenant la main.

— Je croyais n'avoir plus jamais ce bonheur. répondit-il en l'attirant près de lui. Qu'est-il arrivé avec le gouverneur depuis mon départ. demanda-t-il.

— C'est deux dernières années, j'ai eu la visite de deux représentants du gouverneur qui venaient vérifier si tu étais ici.

— T'ont-ils menacé ?

— Non; pas du tout. Ils ne voulaient que savoir si tu étais réapparu. Je leur ai demandé pourquoi ils te cherchaient. Il semble qu'une condamnation de « traître à la couronne » pèse sur ta tête. Ils ne peuvent cependant pas saisir ta terre, parce que c'est la censive d'une seigneurie.

— J'ai donc été jugé par contumace et la sentence est à être exécutée aussitôt qu'on me capturera. dit Pierre en baissant la tête.

— Est-ce que cela signifie que tu ne peux rester avec nous ? demanda Josette anxieuse.

— À moins d'accepter d'être fusillé ou pendu sans autre forme de procès, j'ai bien peur que ce soit le cas. répondit Pierre dont le fond du regard devint un peu plus sombre.

— Josette vint s'assoir sur les genoux de son époux; appuyant sa tête sur son épaule, elle se mit à pleurer doucement.

— Je croyais t'avoir recouvré, dit-elle.

— C'est ce que j'espérais aussi. répondit Pierre. Mais je dois repartir. ajouta-t-il très bas.

— Je te garde avec moi cette nuit. dit Josette en le prenant par le cou et serrant sa tête sur son sein.

— Je devrai partir à l'aurore annonça Pierre; il ne faut pas que les enfants soient trop conscients de ma visite; sinon ils vont en parler et les représentants te feront la vie difficile. expliqua-t-il.

— Viens. dit Josette en le prenant pas la main et se dirigeant vers le lit.

Après une libération de l'amour qui s'était accumulée durant trois ans, les deux amants se reposaient l'un dans les bras de l'autre.

— Mon cœur battra éternellement du souffle immortel de notre amour, dit Josette en poussant sa tête au creux du cou de Pierre.

— Ce sera le même souffle immortel qui fera battre mon cœur également, dit-il en lui embrassant les cheveux. C'est presqu'insupportable à quel point j'accepte très mal que la traîtrise et la lâcheté d'un Henry Hamilton me condamne à m'éloigner de ma femme et de mes enfants. ajouta-t-il de son air assombri.

— L'important est que nous sachions que nous nous aimons. dit Josette.

— J'imagine que je devrai me contenter de t'aimer de loin, décida Pierre. Entretemps, tu es là, près de moi et je te désire encore. ajouta-t-il en s'allongeant sur son épouse.

— Je te veux moi aussi, dit Josette en mettant ses bras autour de son cou pour l'embrasser.

Le Soleil menaçait de se lever lorsque Pierre, après avoir embrassé ses trois fils qui dormaient, dénoua ses bras d'autour de sa Josette et quitta la ferme. Il n'allait, jamais plus, y remettre les pieds.

Chapitre 27

Parmi les races étrangères

Aide-nous à trouver, Ô Dieu, en toi
(Traduction wiki de la version anglaise)



Native American chiefs in 1865.

Revenu à Montréal, Pierre se dirigea chez le notaire Louis Chaboillez qu'il connaissait et signa un autre engagement d'un an avec la McTavish Frobisher & Co. Cette fois-ci, la destination était le Mississippi. Il allait rallonger son contrat une fois rendu sur place. En cette année de 1795, il n'y a pas tellement de voyageurs qui se dirigent vers le Mississipi; car les indiens s'y rebellent et le territoire est disputé dans les capitales du Canada, des USA et de l'Espagne.

Les contrats signés pour ce voyage au Mississippi nous apprennent que le Gouvernail du canot est Augustin Dubreuil de Ste-Anne et que le Devant est François Périllard de St-Constant (Laprairie). Les milieux sont : François Roux (20 ans) de Chateauguay, Toussaint (24

ans) et François Rose du Sault-au-Récollet, Pierre Passepartout de Longueuil, Pierre Marié de Lachine, Urbain maillet de Rivière des Prairies, Antoine L'Espérance de Beloeil, Pierre Lerous et Nicolas Grégoire de Laprairie, François Lachapelle de St-François, Pierre Bonin de St-Antoine, Joseph Beignois de St-Sulpice et, évidemment, Pierre Joseph Lefebvre de l'Ormière de Maskinongé.

Le troisième soir, durant le bivouac, Pierre Marié, un « boulé » de Montréal mesurant près de six pieds, regardait Pierre Lefebvre assis près du feu en train de manger. Il avait remarqué qu'il ne parlait presque jamais et était plutôt renfrogné. Il décida d'en faire un exemple.

— Hé ! le Ténébreux ! Apporte-moi du café. lui commanda-t-il.

Toussaint Rose, qui venait du Sault-au-Récollet, lui glissa la remarque :

— Laisse Lefebvre tranquille si tu ne veux pas avoir de graves problèmes. Il est renommé jusque dans le village d'où je viens.

— Toé, Rose, répliqua Marié, mêle toi de ce qui te regarde. Lefebvre, vieille face de carême, je t'ai dit de m'apporter la cafetière. cria-t-il.

Pierre ne bougeait pas et continuait de manger tranquillement sans même relever la tête. Les autres voyageurs avaient cessé d'avaler et se regardaient. Ils savaient qu'un spectacle, qu'ils aimaient bien d'ailleurs, se préparait.

— Va-t-y falloir que je me lève et que je t'attrape par une oreille pour que tu m'obéisses. ajouta Marié.

Pierre leva la tête et regarda l'individu longuement. Après quelques minutes, il lui dit d'une voix grave :

— Viens me prendre par mon oreille, mon ti-garçon; et il continua à piger dans son assiette.

Les voyageurs éclatèrent de rire. Marié se devait de faire quelque chose pour ne pas perdre la face. Il se leva et s'approcha de Pierre.

— Tu vas me le donner ce café ou quoi ? demanda-t-il en poussant la cuisse de Pierre avec son pied.

Ce dernier déposa son assiette, prit la cafetière sur le feu et se leva. Ses yeux étincelaient.

— Avec plaisir, mon ti-garçon; le voici ton café. Et il vida la cafetière sur la tête de Marié.

Replaçant la cafetière sur une pierre près du feu, il se rassit à sa place et reprit son assiette.

Marié avait reculé en criant et essuyant le café bouillant sur son visage avec ses mains. Il sortit son couteau de chasse.

— Je vais te tuer ! s'exclama-t-il en se précipitant sur Pierre.

Mais il ne fut pas assez rapide. Sa « victime » avait roulé vers le feu et s'était emparé de la cafetière maintenant vide.

— Tu veux d'autre café ? dit-il.

Et Pierre se mit à frapper son attaquant avec la lourde cafetière. Les coups pleuvaient aller-retour tellement vite que Marié ne parvenait qu'à protéger sa tête.

— Jette ton couteau ! lui dit Pierre, continuant sa distribution de café. Marié laissa tomber son couteau et Pierre rejeta la cafetière cabossée.

— Tu sembles vouloir imposer ta volonté à tout le groupe, ti-garçon. ajouta-t-il. Et pour y parvenir, tu t'attaques au plus vieux d'entre nous. Voyons vraiment ce que tu sais faire.

Marié ne pouvait plus reculer. Il se jeta sur Pierre. Il se sentit projeté dans les airs pour retomber sur le dos quelques pieds plus loin.

— Relève-toi, ti-garçon. On va croire que tu ne sais pas te tenir debout.

Marié se redressa, enragé, et s'approcha les poings fermés.

— Je vais démolir ta face de carême, mon vieux joual-vert de ténébreux. dit-il.

Pierre afficha un sourire. Plusieurs, qui connaissaient le « coureurs de bois », comprirent que la poudre allait prendre feu. Le sourire n'apparaissait jamais sur le visage du « Ténébreux »; sauf lorsqu'il allait devenir hors de lui.

Pierre s'avança et Marié lui projeta son poing vers le visage. Pivotant sur le côté, le poing passa derrière lui et il ramena son propre poing du revers, sur la joue de son attaquant. Marié tomba sur les genoux.

— Relève-toi, ti-garçon. Tu n'as encore rien prouvé à personne.

Le Montréalais se releva et reçu un direct sur l'œil droit qui le fit reculer de deux pas. Un autre direct s'écrasa sur son nez qui se mit à saigner. Une gauche, une droite, une autre gauche…les coups pleuvaient drus. Marié s'écrasa au sol. Il ne bougeait plus.

À son réveil, le lendemain matin, il s'installa à sa place, dans le canot, sans dire un mot. En passant devant Toussaint Rose, il entendit :

— Tu as été très chanceux. « Le ténébreux » n'a pas perdu son contrôle.

Deux ans plus tard, le 8 mai 1797, David Thompson acceptait une offre d'emploi de la Compagnie du Nord-Ouest. Sa mission était de reconnaître la frontière anglo-américaine d'une longueur de 6 750 kilomètres. Pierre Lefebvre, âgé maintenant de 49 ans, fit parti de son équipe et lui rendit de grands services grâce à sa connaissance des tribus indiennes de l'Ouest. Ils passèrent l'hiver de 1797 chez les Mandans jusqu'au 10 janvier. Pierre demeura avec Thompson jusqu'en 1801, où Duncan McGillivray organisa une troisième expédition d'arpentage pour Thompson jusqu'aux Rocheuses, à laquelle Pierre décida de ne pas participer.

Assis près du foyer, dans le camp de bois rond construit pour Thompson, les deux hommes conversaient en savourant un digestif.

— Le voyage sera trop long et je suis âgé de 53 ans. Trouvez quelqu'un d'autre M. Thompson. dit Pierre.

— J'aurais bien aimé que tu viennes avec moi; mais si je t'y oblige, le succès de l'expédition sera menacé.

— De toute façon, vous ne pourriez pas m'y obliger, dit Pierre en redressant la tête et dardant son chef de son regard sombre.

Thompson le regarda et un sourire lui vint aux lèvres.

— Ton corps vieillit mais ton caractère ne change pas. Dis-moi; pourquoi es-tu toujours si renfrogné ? Depuis 4 ans que je te connais, je ne t'ai jamais vu sourire une seule fois. Ce surnom de « vieux Ténébreux » que nos « coureurs de bois » t'ont donné, ne te dérange pas ?

— Pantoute ! Ce surnom fait bien mon affaire. Les hommes me laissent tranquille.

— Tu es le seul que les hommes n'attaquent jamais et je n'ai jamais entendu dire que tu avais été impliqué dans une bagarre.

— Ne vous inquiétez pas; j'ai déjà été impliqué dans quelques bagarres au début de mon engagement. Mais les gars ont décidé d'éviter de me chercher noise assez rapidement et les nouveaux venus ont adopté le même comportement.

— C'est quand même curieux. dit Thompson. Nous avons ici un tas de races étrangères, des Écossais, des Irlandais, des Anglais et des Canadiens qui aiment tous se coltailler à tous propos; nous voyageons parmi toutes les tribus sauvages de l'Ouest et personne n'ose se confronter à toi. C'est comme si aucun ne voulait risquer d'allumer la mèche d'un baril de poudre. Moi-même quand je te regarde, je pressens qu'il est préférable de ne pas réveiller une colère qui semble t'habiter. Tu es un homme pacifique, ton comportement le prouve; mais nous voyons tous que tu es un homme dangereux.

— C'est probablement parce que si je me fâche vraiment, je perds habituellement le contrôle.

— Il y en a plusieurs que j'ai vu perdre leur contrôle dans une bagarre. Ça arrive souvent.

— Dans ce cas-là, ça doit dépendre de l'intensité de la colère qui est cachée derrière; j'imagine.

— Et la tienne est grande ? demanda Thompson

— Elle est grande et elle grossit à chacun des jours qui s'additionnent loin de ma femme. dit-il

— Tu es parti depuis combien de temps.

— Depuis neuf ans. répondit Pierre.

— Et quand vas-tu retourner ? continua Thompson

— Jamais, termina le « coureur de bois » en calant son verre.

Il se lève, attrape sa tuque et sort du camp sans dire un mot de plus.



Armoiries de la North West Co.

NORTH WEST
COMPANY

Logotype actuel de la North West Compagny

Chapitre 28

Notre guide est la loi

Une récompense riche et durable
(Traduction wiki de la version anglaise)

En 1801, Pierre est un employé de Joseph Frobisher au poste de traite « La Montagne de l'oiseau » dont le commis est l'un de ses petits-neveux, Louis Périgny.

— Mon oncle, tu vas aller porter du sel et des munitions au fort d'Archibald McLeod. Tu rapporteras de la viande de bison parce que nous allons en manquer très bientôt. lui dit Périgny.

— Tu veux que j'aille là-bas tout seul ? demande Pierre.

— Prend Baptiste Petitjean avec toi; mais ne lambinez pas en chemin. Je veux ma viande.

— Tu vas l'avoir ta viande de bison mon neveu; tu as ma parole. répond Pierre. Et il part chercher Petitjean avec qui il s'entend à merveille depuis leur première rencontre.

Le 7 février 1801 les deux « coureurs de bois », arrivant du campement de Louis Perigny, apportent du sel et des balles à Archibald N. McLoed. Ils ont voyagé pendant trois jours dans une luge, surmontée d'une grosse boîte de bois, tirée par des chevaux. Ils appelaient ce genre de luge, une « sleigh ».

— V'là votre sel et vos munitions monsieur McLeod, dit Pierre en entrant dans le magasin de l'entrepôt. Je suis supposé rapporter de la viande de bison.

— J'ai quasiment plus de viande; je ne peux pas t'en donner. répondit McLeod.

— Mais les hommes de la « Montagne de l'oiseau » vont crever de faim dans deux semaines, insiste Pierre.

— Que veux-tu que j'y fasse. Je n'ai pas de viande.

— Est-ce qu'on peut avoir une place pour coucher ? demande Petitjean.

— Vous pouvez coucher dans le campement des voyageurs; il y a plusieurs lits de libres, accepte McLeod.

— Merci, dit Petitjean qui donne un coup sur le bras de Pierre et lui fait signe de le suivre.

— On fait quoi ? demande Pierre, une fois rendu à l'extérieur.

— On débarque le matériel et on part à la chasse au bison avec la « sleigh ». On garde nos bardas avec nous, parce que si on tue un bison et qu'on revient ici, McLeod va le saisir et le garder pour lui. On viendra coucher ici aussi longtemps qu'on n'aura pas tué.

Deux semaines plus tard, nos deux « coureurs de bois » rentrent au poste de la « Montagne de l'oiseau » avec les carcasses de deux bisons femelles dans leur « sleigh ». Ils ont tenu parole.

— Je savais pouvoir compter sur toi, mon oncle. lui dit Louis Perigny.

— Tout le mérite revient à Petitjean. répondit Pierre.

En 1804, la compétition de la compagnie XY cesse lorsqu'elle s'associe à la compagnie du Nord-Ouest. L'association des deux entreprises provoque des mises à pieds. Une grande partie des « voyageurs » redeviennent des « coureurs de bois » et continuent de vivre dans la région. Plusieurs d'entre eux épousent des indiennes et s'installent dans l'Ouest. Ce qui est différent de leurs prédécesseurs qui, lorsqu'ils épousaient une Indienne, la ramenaient dans leur famille et leur faisaient prendre un nom catholique. Ils créeront, éventuellement, une nouvelle « race » de Canadiens : les « Métis. ». À l'époque, on appelle ces « coureurs de bois, les « free traders ». Pierre Lefebvre est l'un d'eux. Ces nouveaux « free traders » sont souvent engagés temporairement et chargés de missions par les commis des différents postes. Plusieurs deviennent « chasseurs » pour fournir la nourriture aux groupes de voyageurs vivant dans les postes de traite. Ces « hommes libres » se guident sur la Loi de l'ouest; c'est-à-dire : leur propre loi. Ils ont leur sens de l'honneur, celui de la parole donnée et celui de leurs responsabilités individuelles. Par contre, la loi de la North West Co, ne les soumet plus.

— Hey, vieux Lefebvre, j'ai besoin de toi ici cette année. dit le bourgeois de la « North West », Norman McLeod, que Pierre connaissait et que nous avons rencontré également plus haut.

— Pour faire quoi ? demande Pierre.

— Des commissions d'ici aux autres postes, de la chasse pour fournir la viande aux hommes et d'autres tâches que je jugerai à propos.

— Payez-moi à la tâche, offrit Pierre.

— Ça change quoi de te payer à la tâche ? demande McLeod.

— Ça change que c'est moi qui va décider de « ce qui est à propos ».

McLeod éclate de rire.

— Toi le « Ténébreux » tu n'es vraiment pas piqué des vers. dit-il en lui donnant un claque dans le dos. D'accord. Je te paie à la tâche; mais tu dois rester à ma disposition.

— Je serai à votre disposition, puisque vous allez me fournir un camp pour dormir. Mais je garde le droit de trapper des animaux; autrement, je ne marche pas.

— Tu pourras piéger tout ce que tu veux; et je t'achèterai tes fourrures. Tu peux t'installer dans le camp qui sert aux visiteurs; mais promets-moi que tu ne les tabasseras pas quand il y en viendra.

— Dites-leur de ne pas me chercher et il n'y aura aucun danger. Je vais avoir besoin d'une place dans l'écurie pour mon cheval.

— Je te fournis cette place si tu me promets d'entretenir mes deux chevaux.

— Pas de problème. Entretenir un ou trois chevaux, pour moi, c'est pareil. répondit le « coureur de bois ».

— Entretemps, as-tu encore ta rapière ? J'aimerais me remettre en forme.

— J'installe mon bardas dans le camp des visiteurs et je vous reviens, la main pleine, dans quinze minutes.

Il y avait, dans le poste, un autre « free trader » qui avait été engagé par McLeod. Il s'appelait Jean-Baptiste Lafrance. Celui-ci avait toujours travaillé comme interprète. Lui et Pierre deviennent rapidement des amis. Tous deux vivaient dans le camp des invités. En Janvier, McLeod décide de transférer ses deux « free traders » chez Hug Feries, commandant du poste Lac à la Pluie. Pierre et Lafrance s'y rendent et arrivent fin Janvier.

— Bon; bin, j'espère qu'on ne sera pas transféré encore une fois. Nous avons installé des pièges chez McLeod pour rien, dit Lafrance.

— Je n'accepterai plus de transfert de quiconque, répondit Pierre. J'installe mes pièges ici et j'y reste, quitte à cesser l'entente avec Feries.

Dans le rapport de Hug Feries de cette année-là, on peut lire :

Le 22 février, Pierre Lefebvre et Jean Baptiste Lafrance reviennent au poste avec 4 martes. Ils ont installé 180 pièges à martes.

Mardi le 26 février, Pierre Lefebvre et Lafrance partent faire le tour de leur ligne de trappes à martes.

Jeudi le 28 février Pierre Lefebvre et Lafrance reviennent et ont attrapé 13 martes.

Mardi le 5 mars Pierre Lefebvre et Lafrance retourne voir leurs trappes à martes.

Jeudi le 7 mars, Pierre Lefebvre et Lafrance ont capturé 3 martes.

Dimanche le 10 mars, Pierre Lefebvre est envoyé chez Lacombe pour lui porter 102 lbs de castor.

Lundi le 11 mars, Pierre Lefebvre est envoyé avec Pierre Jourdin et … Richard, au lac Poisson blanc chez M. Monk.

— Ouais le trappage n'est pas très reluisant dans le coin. dit Pierre à son retour.

— À qui le dis-tu ? renchérit Lafrance. Heureusement que Feries nous emploi sinon, on perdrait notre temps complètement à rester ici.

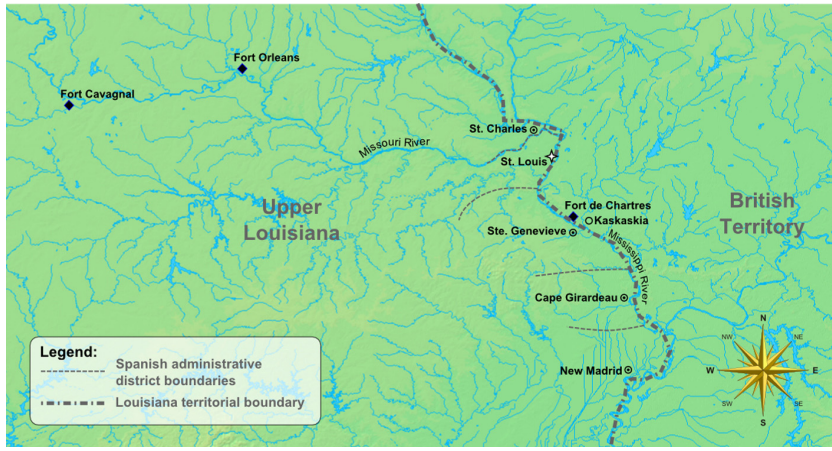
— Au printemps je quitte la région. dit Pierre. Je retourne au Missouri. À partir de là, je pourrai facilement aller trapper jusqu'au Montagne Rocheuses si le goût m'y prend. De toute façon, ce sera beaucoup plus productif qu'ici où il n'y a plus rien. acheva-t-il

— L'idée est excellente, Lefebvre; il est possible que je parte avec toi.

Chapitre 29

Sachons être un peuple de frères

En attente du jour meilleur
(Traduction wiki de la version anglaise)



Les premiers établissements et postes de commerce du Missouri.

De 1806 à 1808, Pierre se contente de trapper dans l'ouest à partir du Missouri. Il ne se complique pas la vie avec la frontière américaine. Pour lui, il est un résident de l'Amérique du Nord et il ne reconnait aucune frontière. Il se promène parmi les « sauvages » et les métis, de plus en plus nombreux partout dans l'Ouest. Tous ces hommes sont ses « frères », membres d'un même peuple : « Les Canadiens »; qu'elle que soit leur couleur ou leur religion.

Il trappe toujours en compagnie de son ami, l'interprète Jean-Baptiste Lafrance, qu'il avait retrouvé après que ce dernier, en 1805, ait guidé une expédition, dans le désert de l'ouest. Le groupe n'avait survécu que grâce à la simple chance d'avoir trouvé un trou d'eau pour s'abreuver après une disette de plusieurs jours. Depuis leur retrouvaille, les deux « coureurs de bois » avaient décidé qu'ils en avaient assez de suivre les ordres de personnages qui n'hésitaient jamais à risquer la vie de leurs employés. Ils travailleraient dorénavant à leur propre compte et iraient vendre les fourrures qu'ils trappaient,

à Saint-Louis qui était devenu le centre du commerce américain de l'Ouest.

— Comme ça, tu as connu l'illustre Auguste Chouteau, au moment où il bâtissait Saint-Louis, remarqua Lafrance.

— Il est venu m'embêter à mon campement près de la rivière, en haut de Saint-Louis. Il n'est même pas resté une heure.

— Que dirais-tu si nous lui rendions visite pour lui vendre nos pelleteries ?

— Je ne suis pas intéressé à le rencontrer plus que ça. Il pète un peu trop au-dessus du trou à mon goût. répliqua-t-il.

— Il faut bien vendre nos peaux à quelqu'un. Laisse-moi la chance de rencontrer ce Chouteau.

— D'accord; je n'ai pas vraiment d'objection. répondit Pierre. Nous irons le voir au printemps.

Saint-Louis était maintenant une assez grosse ville. Nos deux trappeurs accostent là où une effervescence commerciale s'agite partout sur la grève. Plusieurs barques à voile sont amarrées à une sorte de quai en bois où se transbordent des marchandises de toutes sortes.

— Ça grouille de monde à St-Louis. remarque Lafrance.

— On verra bien si c'est vraiment « du monde », réplique Pierre en déchargeant leur canot. Il y a beaucoup de Yankees, en tous les cas, achève-t-il.

Un jeune homme poussant une charrette se présente pour transporter les ballots de fourrures.

— Connais-tu le magasin d'Auguste Chouteau ? lui demande Pierre.

— Bin sûr ! répond le jeune homme. C'est le plus gros de St-Louis.

— Mènes-nous là-bas. lui dit Lafrance.

Les deux trappeurs chargèrent la charrette de leurs pelleteries.

Pierre dû jouer des coudes pour se rendre au comptoir.

— Nous avons trois ballots de fourrures si ça vous intéresse. dit-il au commis du comptoir.

— Apportez-les-moi ici. Ça m'intéresse énormément. répondit l'Interpelé en laissant voir ses dents scintillantes qui contrastaient avec son visage noir.

Les ballots furent portés là où le commis l'avait demandé. Le magasin recelait de tous les bidules imaginables, ou non, qui puissent exister. Tellement, en fait, qu'il était difficile d'y trouver les choses essentielles.

Pierre n'avait pas perdu son visage sombre qui lui avait mérité le surnom de « Ténébreux »; mais jamais, pourrait-il parvenir à être aussi « ténébreux » que le commis noir qui les servait, même si celui-ci souriait à pleines dents.

— Très belles peaux. répétait-il. Simplement magnifiques. Vous connaissez votre métier messieurs.

— J'espère que vous, vous en connaissez la valeur. dit Pierre de son air peu sociable. Ce qui ne désarmait pas du tout l'affabilité du commis noir.

Un homme de l'âge de Pierre, je veux dire « du même âge que Pierre », s'approcha du groupe et se mit à palper les fourrures. Pierre le reconnut aussitôt et Jean-Baptiste s'avança.

— Dites-donc-vous ? Tripotez-vous toujours ce qui ne vous appartient pas de cette façon ?

L'homme leva les yeux étonné et fronça les sourcils devant le trappeur.

— Tu commences mal ton approche si tu veux devenir ami de M. Chouteau, mon Jean-Baptiste. Je te présente Auguste Chouteau propriétaire de ce magasin. annonça Pierre.

Chouteau, oublia la remarque de Lafrance pour concentrer son regard sur Pierre.

— Est-ce que nous nous connaissons ? demanda-t-il.

— Depuis longtemps. répondit Pierre. J'avais 15 ans et il s'en est fallu de peu que nous en venions aux mains. ajouta-t-il.

Auguste Chouteau scruta le visage de Pierre et d'un seul coup la mémoire lui revint :

— Les sauvages de Batiscan ! s'écria-t-il. Attendez que je me souvienne… Pierre Lefebvre de Batiscan. Voilà ! C'est bien vous n'est-ce pas ? dit Chouteau en lui tendant la main.

— C'est bien ça, répondit Pierre en la serrant chaleureusement. Je vois que vous avez parfaitement réussit votre projet; toutes mes félicitations. ajouta-t-il.

— Cela date déjà de plus de quarante ans. C'est fou comme le temps passe vite. dit Chouteau. Mais que faites-vous ici ?

— Toujours la même question. remarqua Pierre. Vous n'avez pas changé avec les années.

Chouteau éclate de rire.

— Oui mais cette-fois-ci, je suis heureux de vous voir. répondit Chouteau en sortant du comptoir. Hector, compte scrupuleusement la valeur des pelleteries de ces messieurs et viens me faire le rapport à mon bureau. Messieurs, dit-il aux trappeurs, veuillez me suivre.

— Il semble que tu trouves qu'il a enligné son pet à son trou, glissa Jean-Baptiste dans l'oreille de Pierre. Ce qui fit pouffer l'habituellement « ténébreux ».

Le magasin était attenant à la bâtisse où Chouteau avait son bureau. La pièce était d'un luxe inouï aux yeux des trappeurs. Après les présentations, le marchand les installa dans deux fauteuils rembourrés que Pierre et Jean-Baptiste eurent peur de défoncer en s'assoyant. Il leur offrit un verre de cognac et vint s'assoir en face d'eux.

— Dis-moi Pierre ? As-tu finalement terminé ton voyage jusqu'au Montagnes Rocheuses ?

— Le voyage a duré quatre ans. Nous sommes allés et revenus sans aucun problème, en nous faisant beaucoup d'amis chez les « sauvages ».

— Sans aucun problème. répéta Chouteau étonné ? Vous n'avez pas été attaqués, ni menacés ?

— Au contraire, nous avons été accueillis partout avec intérêt et démonstration de joie.

— Dans ce cas, la disposition des indiens a beaucoup changé depuis. dit Chouteau.

— Je serais étonné que ce soit à cause des indiens, commenta Pierre.

— Et vous monsieur Lafrance; n'êtes-vous pas le guide qui est quasiment devenu fou lors de l'expédition de François Larocque dans l'Ouest ?

— Devenu fou ? Se hérissa Jean-Baptiste, Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— C'est ce qu'on raconte à votre sujet dans le rapport de cette expédition. expliqua Chouteau.

— Le rapport écrit par qui ? demanda Jean-Baptiste.

— Probablement Larocque, lui répondit-il.

— J'espère le rencontrer un jour encore. répliqua Jean-Baptiste; mais comme vous voyez, je ne suis pas devenu fou; et si vous y réfléchissez deux minutes, ça ne peut pas être celui qui trouve le « trou d'eau » pour abreuver le groupe qui soit celui « devenu fou », rectifia-t-il sans rien ajouter de plus.

C'est à ce moment-là qu'on frappa à la porte du bureau.

— Entrez ! cria Chouteau.

Le commis noir apparu dans la porte.

— Monsieur, vos invités ont apporté pour 830 dollars de fourrures. annonça-t-il.

— Bien. Merci Hector. dit Chouteau. Et le commis referma la porte.

— 830 dollars ! Ça donne combien en monnaie honnête, demanda Pierre.

Chouteau éclata de rire.

— Ça donne 4 150 francs, dit-il en parvenant à reprendre son sérieux. Êtes-vous satisfait ? demanda-t-il.

— C'est mieux que ce que nous espérions. dit Pierre. C'est un plaisir de faire affaire avec vous mon cher Auguste.

— Parfait; je vous paie cela tout de suite; mais je vous garde avec moi; car j'ai un ami qui sera très heureux de vous être présenté, j'en suis certain. Nous irons tous les quatre à un restaurant chic que je connais. Attendez-moi, je vais chercher votre argent. Et Chouteau sortit de son bureau.

Chapitre 30

Sous le joug de la foi

Nous sommes toujours de garde
(Traduction wiki de la version anglaise)



Manoir d'Auguste Chouteau.

Cela prit un certain temps avant que Chouteau réapparaisse dans son bureau; mais lorsqu'il ouvrit la porte, il était accompagné d'un homme grand et corpulent qui laissait deviner une force peu commune.

— Mon cher St-Cyr, je t'ai promis une surprise de taille et la voici. Cet homme que tu vois là, c'est le même homme que tu as rencontré il y a une quarantaine d'année non loin d'ici. Je te laisse le reconnaître, si tu le peux.

L'homme resta figé sur place, les yeux et la bouche grands ouverts, en regardant Pierre.

— Hyacinthe St-Cyr de Batiscan. s'écria notre trappeur. Quelle belle surprise ! Pierre se leva et s'avança vers le Batiscanais en lui prenant la main qu'il serra avec effusion.

— Le jeune explorateur vers les Rocheuses ! Le jeune homme de mon village ! Pierre Lefebvre de Batiscan ! Quelle joie de te savoir vivant ! s'écria-t-il. Chouteau tu viens de « faire ma journée »; merci mon ami, et il attrapa Pierre dans une accolade vigoureuse.

— Tu as pris de l'âge autant que moi. dit-il à Pierre.

— Oui mais beaucoup moins de poids. répliqua celui-ci. La vie ne t'a pas été trop dure semble-t-il, ajouta-t-il en souriant.

— C'est de l'embonpoint causé par les tracas d'affaires. enchaîna St-Cyr, qui ne lâchait pas la main de son compatriote.

Chouteau remit la somme dû à chacun des trappeurs en pièces de dix dollars.

— Bon ! Très heureux que vous soyez tous satisfaits; mais moi, et je pense que Jean-Baptiste sera de mon avis, je commence à avoir un petit creux. Je vous invite tous à souper au « St-Louis Palace » près d'ici.

La soirée fut mémorable et les quatre hommes devinrent rapidement des amis. Pierre apprit que St-Cyr trafiquait toujours les fourrures mais possédait également un moulin à scie et plusieurs propriétés, soit de culture, soit d'élevage, dans la région. La soirée ne fut pas suffisante pour qu'on puisse relater tout ce que l'on voulait se raconter. St-Cyr parvint à décider nos deux trappeurs à habiter chez lui pour quelques jours.

Le lendemain, le canot de nos trappeurs avait été remisé sur deux tréteaux près de la berge. St-Cyr possédait plusieurs magnifiques chevaux qu'il laissait en pâturage sur sa propriété. Il laissa Pierre et Jean-Baptiste en choisir deux qui leur servirait durant leur séjour.

— Tu as réussi magnifiquement mon cher Hyacinthe; remarqua Pierre.

— Disons que je roule dans les affaires, répondit celui-ci. Je me dois continuellement d'entretenir mes commerces; sinon tout va s'écrouler. Je suis constamment sur la corde raide. Mais c'est ce risque permanent qui m'attire dans ce genre de vie.

— Cela ne m'inspire pas beaucoup d'attrait. remarqua Jean-Baptiste. Je préfère me coucher l'esprit en paix; je m'endors plus rapidement.

— Ce n'est pas le genre de vie qui me plairait non plus, acquiesça Pierre. Je préfère avoir un sol solide sous les pieds.

— Surtout à genoux dans un canot qui descend des rapides. dit St-Cyr en riant. Ça c'est du solide. ironisa-t-il.

— Descendre des rapides fait vivre des émotions fortes qui animent la vie de temps à autre. Un homme a besoin de ces émotions pour se sentir vivant. affirma Jean-Baptiste. C'est une sorte de joug dont il ne peut pas se passer s'il veut avoir foi en lui-même. termina-t-il.

— Ma façon de vivre me procure ces émotions fortes à chaque seconde de mon existence, continua St-Cyr. Je suis continuellement dans un canot emporté dans les rapides, desquels je ne peux m'extraire. Le joug de la foi en moi-même se fait sentir chaque jour dans mes négociations d'affaires. Les négociants sont de fameux rochers que mon canot doit contourner.

— Personnellement, je préfère accoster sur une plage de sable de temps à autre. ajouta Pierre en souriant à l'homme d'affaire.

— C'est ce que je souhaite parvenir à réussir dans quelques années, lorsque je capitaliserai mes entreprises. répondit Hyacinthe St-Cyr. Venez; je vais vous faire visiter mon moulin à scie. ajouta-t-il en donnant du talon à sa monture. Les trois hommes s'éloignèrent en se dirigeant vers le Missouri.

Ils perçurent, un peu plus loin, une agglomération autour d'une grosse bâtisse munie d'une roue à auge entraînée par le courant de la rivière.

— Est-ce que l'endroit te dit quelque chose ? demanda St-Cyr à Pierre.

— N'est-ce pas ici que nous avions installé notre campement, mes amis Montagnais et moi ? questionna le trappeur.

— C'est exactement là, répondit St-Cyr en pointant un endroit près de la rivière où il ne restait qu'une vingtaine de gros arbres.

— Il ne reste plus aucun arbre autre que ces quelques-uns. ajouta Pierre.

— J'ai voulu les garder pour avoir un peu d'ombrage sur ce terrain.

— Mais personne n'a construit de maison sous ces arbres. remarqua Lafrance.

— Je garde ce terrain pour ma famille, répondit St-Cyr. L'emplacement est magnifique.

— Il me semble que tu auras bientôt un village ici. dit Pierre.

— On en a déjà trouvé le nom. Les Espagnols appellent cet endroit, St-Ferdinand; mais nous préférons l'appeler « Florissant du Missouri », l'informa Hyacinthe St-Cyr. Tu comprendras pourquoi si

tu es encore ici au printemps. Toute la prairie se couvre de fleurs multicolores.

— La vue doit être magnifique, dit Pierre.

— J'ai une proposition à te faire, continua St-Cyr.

— Laquelle ? demanda le trappeur.

— Si tu veux travailler pour moi, je te laisse t'installer sur le terrain sous les arbres.

— Je te remercie beaucoup Hyacinthe; mais je ne veux plus travailler pour personne. Je veux continuer ma vie de trappeur tranquillement, sans problèmes. répondit Pierre.

— Dans ce cas, si tu acceptes l'exclusivité pour me vendre tes fourrures à chaque année, la proposition reste la même. ajouta St-Cyr.

— Si tu me donnes le prix en cours pour mes fourrures, je serais heureux d'accepter ton offre, mon ami. Qu'en penses-tu Jean-Baptiste ?

— L'emplacement est agréable, les gens d'alentour sont des Canadiens, je n'y vois pas d'inconvénient, répondit Lafrance. Mais je ne te garantis pas de toujours rester ici. J'envisage, éventuellement, de retourner au Québec. ajouta-t-il.

— Pour moi, je n'y retournerai jamais; alors c'est d'accord. conclu Pierre en scellant l'entente d'une poignée de main avec St-Cyr. Mais ne t'attend pas à ce que je construise une grande maison; je vais me construire qu'un abri en « piquets ». dit-il.

— Tu construis ce que tu veux; du moment que tu ne coupes pas les gros arbres, accepta Hyacinthe St-Cyr. Au fait; tu peux garder ce cheval, si tu m'assures de garder l'œil sur mes chevaux que je laisse ici, en pâturage dans la prairie.

— Tu sais que j'aime les chevaux. Je garderai l'œil sur eux, accepta Pierre. J'ajouterai que tu es tout un négociateur; mon Hyacinthe. Tu obtiens le plus important de ce que tu veux.

— Content que tu t'en sois aperçu. répondit St-Cyr en riant.

Et c'est de cette façon que Pierre Lefebvre, époux de Josephte Collard vivant à l'Ormière de Maskinongé, s'établit à Florissant Missouri.

Chapitre 31

Et répétons, comme nos pères

Dieu protège notre terre, glorieuse et libre !
(Traduction wiki de la version anglaise)



Mustangs sur le bord de la route à proximité de Chinley Az.

L'entente avec Pierre Lefebvre apporta un changement notable au niveau du troupeau de chevaux appartenant à Hyacinthe St-Cyr. Car aussitôt que les tribus indiennes apprirent que celui qui était chargés de ces chevaux était le Canadien du groupe des quatre « guerriers sioux » qui les avait visités 35 ans plus tôt, les vols de chevaux cessèrent complètement. Presqu'à chaque jour arrivaient de jeunes braves qui voulaient rencontrer le « guerrier sioux » qui, selon les récits de leurs anciens, avait vu « respirer » la Terre dans les montagnes de l'Ouest. L'influence de Pierre grandit, encore une fois, parmi les « sauvages ». Plusieurs guerriers importants de différentes tribus prirent l'habitude de venir discuter avec le « Sioux blanc » de Florissant du Missouri.

— Nous reprenons, comme nos pères, la quête de ta sagesse qui les a dirigés pendant tant d'années. C'est pourquoi nous venons chez toi. disaient-ils au vieux Canadien.

— Vous êtes toujours les bienvenus dans ma cabane, répondait celui-ci à chaque fois; et il recevait ses visiteurs avec, toujours, la même courtoisie canadienne-française.

Depuis l'expédition de Lewis et Clark, les « Longs couteaux » envoyés par Washington se faisaient de plus en plus présents au Missouri et s'étendaient graduellement vers l'ouest. Ils avaient la mission de « sécuriser » la région. Leur « sécurisation » se faisait en installant des forts, sur des terrains « achetés » aux tribus, sous l'excuse de leur apporter les « bienfaits » de la civilisation. Ce qui limitait graduellement le territoire alloué aux « sauvages ». Il était évident que leur rôle réel allait être, éventuellement, d'assurer la sécurité des colons américains qui s'installeraient dans les prairies.

Les premiers groupes d'Américains qui apparurent, vers 1810, furent ceux qui se faisaient appeler les « Mountain men ». Ils étaient des trappeurs regroupés par centaine sous les ordres d'un « Boosway » (tiré du titre « Bourgeois » preuve de l'influence canadienne-française), qui se rendaient en expédition dans la région des Rocheuses pour piéger le castor. Ce qui, avec raison, semblait aux yeux des indiens, être une invasion illégale de leur territoire de chasse. C'est à partir de ce moment-là que les confrontations devinrent très fréquentes. La principale raison était que ces « Mountain men » augmentaient souvent leurs revenus en « chassant des scalps ». Certains en faisaient même leur « spécialité ». Évidemment, ils n'attaquaient pas de villages indiens quand les guerriers étaient présents; mais durant la période de chasse où les guerriers s'absentaient pour une semaine ou plus, les villages devenaient des sources « sérieuses » d'approvisionnement de scalps. Il faut admettre que les scalps de « guerriers » étaient plutôt rares parmi ces « récoltes »; et lorsqu'ils y en avaient, c'était que les « mountain men » en question avaient rencontré un groupe de « sauvages » très inférieur en nombre. Ces « trappeurs » yankees furent une « source » importante pour élire plusieurs « héros » américains.

— Dans une lune, « Nuage sombre » sera l'invité dans le wigwam du grand chef Sioux. annonça un guerrier sautant de son « mustang », à Pierre qui s'était rapproché pour l'accueillir.

— J'y serai, répondit Pierre en serrant l'avant-bras du sauvage. Pour l'instant, mon frère « Aigle blanc » voudra bien s'assoir sur ma natte pour fumer avec moi, dit-il en indiquant la peau de bison étendue sous l'abri, devant sa cabane.

— Hugh ! répondit l'Indien, en s'enveloppant dans sa propre peau de bison qu'il avait tiré de derrière ce qui lui servait de selle.

Pendant qu'ils fumaient leur pipe, ils virent approcher un trappeur sur son cheval qui marchait au pas.

— Nous avons la visite de Charbonneau. dit Pierre à son ami Sioux.

— Hugh ! répondit l'indien en tirant une autre bouffée de son calumet.

— Salut Lefebvre ! dit le nouveau venu en démontant de son cheval. Il laissa tomber les rênes au sol sachant qu'ainsi l'animal resterait sur place.

— Salut Toussaint ! répondit Pierre. Viens fumer avec nous, invita-t-il.

— Heureux de voir que le guerrier « Aigle Blanc » est avec toi; je voulais justement lui parler. dit Charbonneau.

— Tu me suis à la trace depuis ce matin dit « Aigle Blanc ». Que me veux-tu ? demanda-t-il.

— Je veux que tu annonces ma venue, avec Manuel Lisa, à ton chef « Old Chief Smoke » pour la prochaine lune.

— Et tu vas faire comment pour le trouver dans l'immensité de la prairie ? demanda le guerrier Sioux.

— Lefebvre va nous y conduire, affirma Toussaint Charbonneau.

Pierre leva son regard sombre sur le « coureur de bois » pendant que le guerrier « Aigle Blanc » posait le sien, interrogateur, sur son ami « nuage ombrageux ».

— Y a-t-il d'autres Lefebvre que moi dans la région ? demanda Pierre.

— Je ne sais pas, répondit Charbonneau, mais Manuel Lisa veut te voir tout de suite. Il veut t'engager comme « guide ».

— Tu diras à Manuel Lisa que cela ne m'intéresse pas. Donc cesse d'annoncer partout que je vais le conduire chez « Old Chief Smoke ».

— Tu ne peux rien refuser à Manuel Lisa.

— Je viens tout juste de le faire, il me semble.

— Tu risques de t'en repentir; Lefebvre, enchaîna Toussaint. Manuel Lisa est un ami de Hyacinthe St-Cyr.

Les yeux de Pierre lancèrent des éclairs.

— Qui peut m'en faire repentir sans s'en repentir lui-même, dis-moi ? Je ne suis pas une « squaw » qu'on attaque facilement pour prendre son scalp. Les amis de St-Cyr ne sont pas automatiquement mes amis.

— La volonté de Lisa est assez importante dans la région. Il peut rendre ta vie assez insupportable. affirma Toussaint Charbonneau.

— Sa volonté ? ? ? Peut-être est-elle importante dans la région mais certainement pas plus que la mienne chez moi; de plus, tu n'as pas idée combien je peux rendre sa vie à lui, insupportable. Avertis-le de ne pas jouer à ce jeu avec moi. termina Pierre.

Reportant son attention sur « Aigle Blanc », Toussaint promit :

— Manuel Lisa va apporter aux guerriers sioux tous les bienfaits de la civilisation. Le grand guerrier « Aigle Blanc » comprend l'importance de cela facilement, n'est-il pas vrai ?

— Des bienfaits comme ceux que tu viens de promettre à « nuage ombrageux » ? demanda l'Indien. Ajoute à ton rapport que Lisa ne doit pas jouer à ce jeu avec les Sioux non plus. Lorsque je regarde la région de St-Louis, ce que je vois est plutôt que les blancs amènent d'autres blancs qui ont fait disparaître les bisons à l'est du Mississippi. Est-ce là un bienfait de ta civilisation ? Sache, Charbonneau, que vous n'êtes pas bienvenus à l'ouest du fleuve. décréta l'Indien.

— La civilisation continuera de s'étendre vers l'ouest; personne ne peut l'arrêter, prophétisa Charbonneau. Lefebvre, je ferai part de ta réponse à Lisa, termina-t-il en saluant « Le Ténébreux ».

— Salut Toussaint ! répondit Pierre. Mes hommages à Sacajawea lorsque tu la verras. ajouta-t-il.

Le « coureur de bois » ex-guide de l'expédition Lewis et Clark, sauta sur sa monture et s'éloigna au trot. Lorsque Charbonneau arriva au fort, il repartit avec l'expédition de Manuel Lisa. Sa femme, Sacajawea, âgée de 25 ans, décédera des fièvres au même fort, en décembre de cette année-là, pendant son absence.

William Clark, ami de Toussaint Charbonneau depuis son expédition, avait pris le jeune Jean-Baptiste, fils de Charbonneau, sous son aile pour assurer son éducation et son instruction. Lorsqu'il aura dix-huit ans, Jean-Baptiste Charbonneau sera engagé par le neveu du roi Frédéric Ier de Wurtemberg lors d'un voyage de chasse en Amérique. Le prince Paul Wilhelm le gardera avec lui, en Europe, pendant six ans où il voyagera continuellement, allant même jusqu'en Afrique. À son retour, il choisira de devenir un « mountain man », éclaireur pour l'armée américaine.

Chapitre 32

Le cri vainqueur : « Pour le Christ et le roi ! »

Ô Canada, nous sommes de garde pour toi.
(Traduction wiki de la version anglaise)

Avant que Charbonneau ne s'éloigne dans la plaine, le Soleil, maintenant très haut dans le ciel, se prépare à descendre vers l'Ouest, où il ira passer une autre nuit, derrière les montagnes. Une route, ou plutôt, une piste de terre assez large, coule en parallèle de la rivière Missouri, pour aller traverser le petit hameau de St-Ferdinand.

Sur cette piste, un jeune cavalier solitaire, laisse sa monture brouter librement. Il observe attentivement les deux hommes, dont un Amérindien, assis sur une peau de bison, restés seuls à l'ombre d'une cabane. Cette cabane est construite en piquets, enfoncés dans le sol, supportant un toit qui semble de chaume. Il avait entendu une partie de la conversation avant le départ de Toussaint Charbonneau et continuait d'entendre l'entretient.

— Mon frère « nuage orageux » a raison. Mieux vaut ne pas conduire les « long couteaux » chez mon peuple. Les Sioux n'accepteront jamais de quitter la terre de leurs ancêtres. affirma le guerrier sioux.

— Même s'ils s'y objectent, on constate facilement qu'une majorité des Yankees venus dans l'Ouest, sont des voleurs de grand chemin et, on n'a qu'à regarder vers l'Est pour voir que les « long couteaux » qui les suivent, protègent les voleurs des terres qui bordent ces grands chemins. expliqua Pierre Lefebvre.

— Hugh ! « Nuage orageux » a bien parlé. Les longs couteaux, eux, parlent avec une langue fourchue. Ce sont des coyotes qui s'emparent de tout, sournoisement, sans même vouloir combattre. Ils sont encore pires que les « habits rouges ». Que conseilles-tu aux tribus ?

— Je pense que si le peuple Sioux ne réussit pas à définir un territoire qui leur appartienne et à le faire accepter par le grand chef des « longs couteaux », les Yankees repousseront mes frères rouges jusqu'au-delà des montagnes brillantes. Ils feront comme l'ombre du

soir, qui s'étend graduellement vers l'Ouest, repoussant les rayons du Soleil. J'ai peur que la nuit vienne sur mes frères rouges; mais je refuse d'y participer.

— J'apporterai les paroles de « nuage orageux » chez les miens. Les aînés pourront méditer sur la sagesse de sa pensée.

Le cavalier solitaire se tenait toujours à dix pas de la cabane. Le vieux « coureur de bois » enlève la pipe de sa bouche et lève les yeux vers le nouveau venu. Celui-ci est assurément un Canadien, décida-t-il. L'homme est jeune et porte l'habillement du « coureur de bois ». Un mouchoir bleu attaché sur sa tête laisse tomber une queue de cheveux dans son dos. Pierre sent un frisson glisser sur sa nuque lorsque son regard croise celui du jeune inconnu.

— Salut étranger ! dit-il. Tu sembles avoir longtemps voyagé; viens t'assire près de nous. Tu pourras te reposer un peu.

— Merci monsieur. dit le jeune Canadien en descendant de cheval. Je n'ai pas pu empêcher d'entendre votre nom, un peu plus tôt, de la bouche de celui qui est parti. Suis-je bien devant Pierre Lefebvre de l'Ormière de Maskinongé ?

Pierre incline la tête affirmativement pendant qu'un frémissement lui parcoure l'échine. L'inconnu ajoute:

— Je suis Laurent, votre fils.

L'indien se lève et salut son ami. « Je dois te quitter mon frère. Que le « Maître de la vie » te protège. » dit-il. Il saisit son fusil et sa lance, part en courant, saute sur son cheval qui, lui, s'élance au galop pour disparaitre dans un nuage de poussière.

— Je ne voulais pas faire fuir votre invité, père, j'espère que tu me pardonneras.

— Il n'a pas fui; les chevaux des Sioux ne connaissent que deux vitesses : arrêté ou au galop. répondit Pierre en souriant. Comme ça, tu es mon fils Laurent. Je suis très heureux de te voir. Sois le bienvenu chez moi. Considère ma maison comme la tienne. Et il saisit la main de son fils.

— Viens ! J'apporte à boire et à manger; on s'assit à l'ombre pour parler, ajouta le vieux trappeur.

Quelques minutes plus tard Pierre dépose une cruche et deux gamelles devant lui. Il s'assoie et regarde son fils attentivement. Les paroles bloquent dans sa gorge. Ses yeux se mettent à briller et le nuage sombre recouvrant habituellement sa physionomie se dissipe rapidement.

— Mais tu es devenu un beau grand gaillard, ma Foi-yeux ! s'exclame-t-il. La dernière fois que je t'ai vu, tu avais cinq ans. Je vois que tu as adopté la profession de « coureur de bois » comme tous ceux de la famille.

— Ce n'est que temporaire, père. Quand je retournerai chez moi, je ne voyagerai plus.

— Pourquoi ? C'est un travail des plus respectables et surtout le plus valorisant que je connaisse. Qu'est-ce qui t'amène dans le coin ?

— Je suis en mission. affirma le jeune homme.

— En mission ? s'exclame Pierre. Ne me dis pas que tu es éclaireur pour l'armée anglaise ? Tu risques beaucoup en venant ici; la guerre va se déclarer bientôt entre les Anglais et les Yankees.

— Non; je ne suis pas un éclaireur de l'armée. Je suis un engagé « voyageur ». Je travaille pour Toussaint Pothier. D'ailleurs, la guerre est déjà déclarée mais vous ne le savez pas encore dans la région. On a repris Michilimakinac il y a dix jours. L'informe le jeune Laurent. La mission dont je te parle, je l'ai reçue de ma mère, ta femme.

— Ma belle Josette ? Comment va-t-elle ? Qu'est-ce qui se passe ? Est-elle en danger ?

— Non père. Tout va bien chez nous.

Et Laurent commence à expliquer pourquoi il a cherché son père durant ces deux dernières années. Sa mère, Josette, devait s'assurer que son époux était décédé pour pouvoir vendre la terre de l'Ormière à son fils aîné Ignace, sinon la transaction de la ferme ne pouvait pas se faire.

— Aucun notaire n'acceptera la vente de ta terre à mon frère, s'il croit que tu peux arriver à brûle pourpoint pour réclamer ta propriété, explique Laurent.

— Nous réglerons ton petit problème demain matin, dit Pierre. Pour l'instant parle-moi de tout ce que vous avez vécu depuis mon départ.

La conversation dura jusqu'à tard dans la nuit. Pierre fut heureux d'apprendre que sa famille avait bien vécu grâce au courage, l'ingéniosité et à la détermination de sa belle Josette. Il eut la confirmation que son sacrifice s'avérait avoir été la bonne décision pour sa famille. Le père, enfin rassuré, raconta son propre récit. Il finit par se lever et dit :

— Allons-nous coucher. On va t'installer un lit dans la maison. Viens !

Le lendemain, le 27 juillet 1812, Laurent Lefebvre rédige une lettre qu'il prévoit faire parvenir à sa mère. Son père Pierre se tient debout derrière lui.

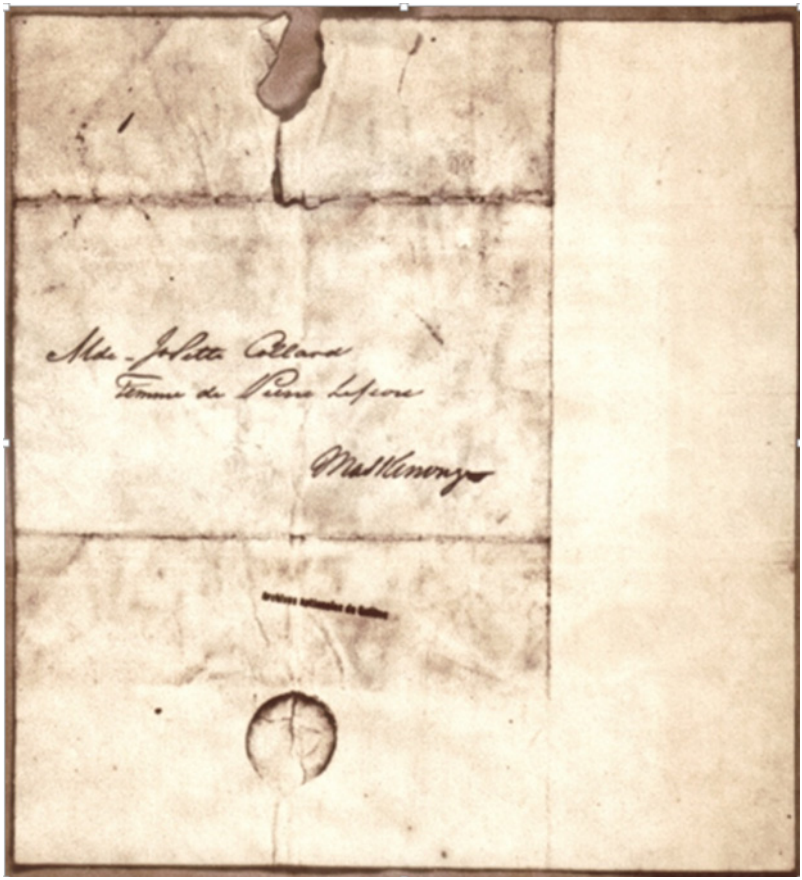
— J'aimerais bien envoyer un message à ta mère si c'est possible, garçon.

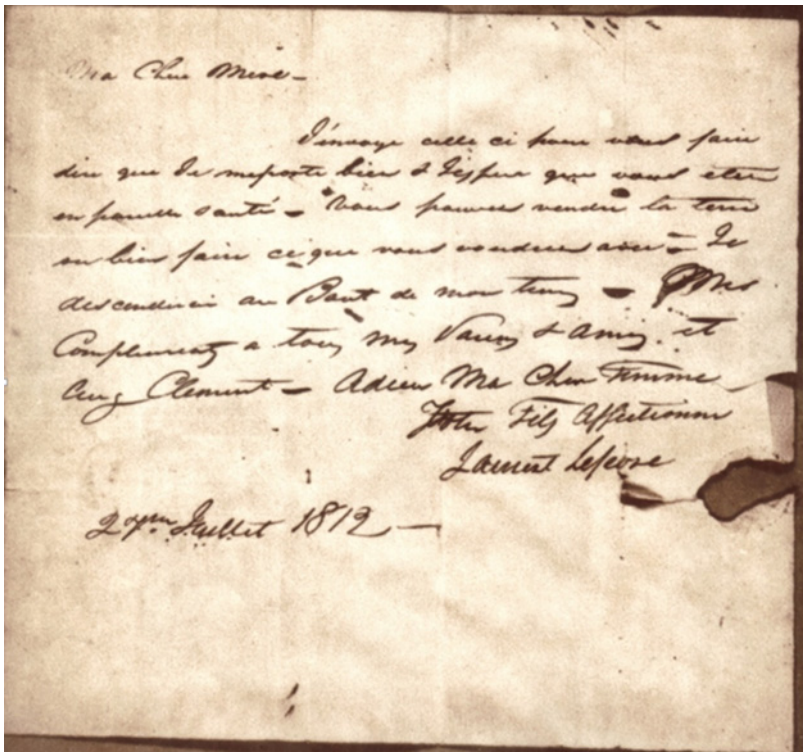
— Il faut faire attention comment le rédiger puisque tu dois faire croire être décédé. Que veux-tu que j'écrive ?

— Fais comme si c'était toi qui ajoute : « J'envoie mes compliments à tous mes voisins et amis; et surtout à Augustin Clément ». N'oublie pas de terminer par : « Adieu ma chère femme ».

Note de l'auteur

Je possède une photo de cette lettre écrite par Laurent Lefebvre qui date de plus de 200 ans; la voici suivi de sa transcription:





Source personnelle.

Mde Josette Collard
Femme de Pierre Lefebvre
Maskinongé

Ma chère mère

J'envoye celle-ci pour vous faire dire que je me porte bien et j'espère que vous êtes en bonne santé. Vous pouvez vendre la terre ou bien faire ce que vous voudrez avec. Je descendrai au bout de mon tems. Mes complimens à tous mes voisins et amis et Aug Clément-- Adieu ma chère femme.

Votre fils affectionné
Laurent Lefebvre

27 e juillet 1812

Il est à noter que Laurent Lefebvre ne se mariera que le 9 janvier 1815; c'est-à-dire : plus de deux ans après la rédaction de cette lettre.

— C'est fait. Est-ce que tu as un message pour mes frères ?

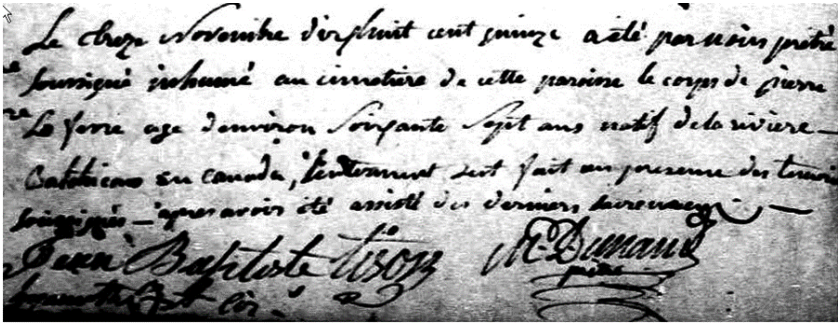
— Quand tu les verras, dis-leur que je n'ai jamais cessé de penser à ma famille et que la seule raison qui m'a toujours empêché d'aller la rejoindre fut que je ne voulais pas que le nom de notre famille soit sali par de fausses accusations « d'espionnage » ou de « désertion ». Raconte-leur mon histoire. Dis-leur que ma jeunesse s'est déroulée à Batiscan et poursuivie dans l'ouest comme je te l'ai raconté. Tout allait bien jusqu'à ce que les autorités anglaises me soupçonnent puis m'accuse d'être un espion américain; et c'est pourquoi j'ai dû fuir ma famille et abandonner la femme de ma vie.

— Mais toutes ces accusations sont maintenant choses du passé. Pourquoi ne reviens-tu pas avec moi ? demande Laurent.

— Parce la situation n'a pas encore changé; le jugement par contumace tient toujours. Mais la principale raison est qu'aujourd'hui, je suis vieux et « Canadien » depuis trop longtemps. Je ne suis ni Anglais, ni Américain, ni Français. Mon pays s'étend du fleuve St-Laurent jusqu'aux Montagnes brillantes, et de la Baie de Hudson jusqu'à la Louisiane. Vous, les Québécois, ne vous en rendez pas compte mais les Anglais vous ont confinés dans une réserve tout comme ils le font pour les autochtones. Ils ont réussi, ainsi, à diviser les « Canadiens » qui couvraient tout le continent. Ils ne vous ont fourni qu'une réserve encore plus petite qu'aux « sauvages », dont la moitié est pratiquement inhabitable. C'est beaucoup trop insuffisant pour moi. Je vis sur « mon continent » et je ne pourrai jamais vivre et ne mourrai certainement pas, dans une réserve, affirma-t-il avec conviction.

Deux jours plus tard, Laurent quittait son père pour ne jamais le revoir. Le faciès de Pierre Lefebvre redevint celui de « Nuage orageux » alias « Le Ténébreux ».

Le vieux « coureur des plaines » ne mourut pas dans une réserve; il est décédé à Florissant du Missouri, le 12 septembre 1815 et fut inhumé le lendemain, par le curé Dunand qui confirma le fait dans ses registres. Voici l'acte de décès :



Source : Ancestry.ca registre du père Dunant de Florissant Missouri traitant de mon ancêtre.

Pierre Lefebvre succomba-t-il, finalement, à la condamnation des autorités anglaises, ou à une représaille de Manuel Lisa, nous ne pourrions le certifier; mais il fut trouvé un matin, dans sa cabane, agonisant d'un coup de couteau dans le dos. Ce que nous savons, par contre, est qu'il fut l'un des derniers vrais « Canadiens continentaux » animé de cette passion, que possédaient nos ancêtres, pour leur pays. Ces hommes intrépides et courageux dont on raconte que le cri était : « Pour le Christ et le Roi ! » quand, en réalité, ce cri était « Pour le Canada et les Canadiens ! ». Leur plus remarquable caractéristique était qu'ils portaient un respect indéfectible aux différences entre les individus et vivaient une égalité inconditionnelle entre les hommes. Très peu de peuple peuvent s'attribuer ce trait de caractère, pourtant indispensable à la vie en société. C'est la seule qualité qui garantit la liberté individuelle et la prise de ses responsabilités personnelles. Évidemment, toutes les autorités, quelles qu'elles soient, s'efforcent toujours de la faire disparaître pour assurer leur propre contrôle. On se rend compte aujourd'hui, qu'ils ont, finalement, très bien réussi.

André Lefebvre

Index des illustrations

Chapitre 1 – Moraine Lake in Banff National Park

Description : Moraine Lake in Banff National Park, personnal photo, free license picture
Date : 8 September 2004
Source : wikipedia.fr
Author : Bruno.menetrier on fr.wikipediaLien web :
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Moraine_lake_in_Banff_national_park.jpg

Chapitre 2 – Fleuron XIII^{e} siècle

Description : «…Souvent les épanouissements des fleurons ne sont autre chose que des crochets, comme ceux qui accompagnent les rampants des gâbles ou des pinacles (7)…»
Source : Page: Viollet-le-Duc - Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle, 1854-1868, tome 5.djvu/479
Lien web :
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Fleuron.XIIIe.siecle.4.png

Chapitre 3 – The Albion Maestro Line Cut and Thrust Practice Sword

Description : The Albion Maestro Line Cut and Thrust Practice Sword
Source : Albion_Marozzo_Practice_Sword
Author : Søren Niedziella from Denmark
This file is licensed under the Creative Commons Attribution 2.0 Generic license.
→

Lien web :
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Albion_Marozzo_Practice_Sword_(9824001405).jpg

Chapitre 4 – Maison en bois rond dans une clairière à Orillia, compté de Simcoe, Haut-Canada.

Date(s) : September 1844
Pièce (reliée) fait partie de Peter Winkworth Collection of Canadiana, 2002 Acquisition [graphic material, cartographic material] (R9266-5-0-E).
Portée et contenur : Image depicting a log cabin in a clearing where a man is busy felling a tree with an axe. Item is in less than perfect condition. There is a tear in the upper right corner of the work, a fold-mark in the middle and a loss of colour due to what seems to have been a previous matting. Preservation copy photographs, both b&w and colour transparency, are held in the Loans and Exhibitions area of Preservation Branch.
Credit: Credit: Library and Archives Canada, Acc. No. R9266-403 Peter Winkworth Collection of Canadiana
Copyright: Expired
Artiste : Ware, Titus Hibbert, 1810-1890 active in Canada in 1844.
No MIKAN 2838484.
Lien web :
http://collectionscanada.gc.ca/pam_archives/index.php ?fuseaction=genitem.displayItem&rec_nbr=2838484&lang=fre

Chapitre 6 – Trappeur canadien.

Description : Illustration tirée de l'Histoire de la Nouvelle France d'Eugène Guénin : Trappeur canadien.
Date : before 1900
Source : Eugène Guénin, La Nouvelle-France, Paris : Hachette, 1900, 415 p., orné de 100 gravures & 5 cartes
Author : Delort.
This work is in the public domain in its country of origin and other countries and areas where the copyright term is the author's life plus 70 years or less.
Lien web :
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Histoire_de_la_Nouvelle_France0095.jpg

→

Chapitre 7 – A brush for the lead: New York "Flyers" on the snow.

Description : A brush for the lead: New York "Flyers" on the snow. 1 print : lithograph.
Date : 1867
Source : Library of Congress (pga.00622)
Author : Thomas Worth (artist), Currier & Ives (publishers).
This image is available from the United States Library of Congress's Prints and Photographs division under the digital ID pga.00622.
Lien web :
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Brush_for_the_lead2.jpg

Chapitre 8 – Vue de l'intérieur de l'église Christ Church, Montréal.

Titre : Interior of Christ Church, Montreal.
Pièce (reliée) fait partie de Peter Winkworth Collection of Canadiana, 2002 Acquisition [graphic material, cartographic material] (R9266-5-0-E).
Date(s) : ca. 1890.
Credit: Library and Archives Canada, Acc. No. R9266-64 Peter Winkworth Collection of Canadiana
Copyright: Expired
Artiste : Bunnett, Henry Richard Sharland, 1845-1910.
Lien web :
http://collectionscanada.gc.ca/pam_archives/index.php ?fuseaction=genitem.displayItem&rec_nbr=2838306&lang=fre

Chapitre 9 – L'ours noir (Ursus americanus) au Parc Oméga à Montebello, Québec, Canada.

Description : L'ours noir (Ursus americanus) au Parc Oméga à Montebello, Québec, Canada.
Date : 2 September 2006
Source : Own work
Author : Diane Krauss (DianeAnna)
Permission (Reusing this file) : released under GFDL and CC-by-sa-2.5 by Diane Krauss.
Lien web :
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Schwarzb%C3%A4r-Omega_Park.jpg

→

Chapitre 10 – Indien Cri.

Artist : George E. Fleming (1880–1981) Link back to Creator infobox template
Description – English : Original caption: "Cree Indian.." According to the Library and Archives Canada (whose copy of this image is indexed as Copy Begative PA-028983, Mikan no.3192400), the photograph was taken in Maple Creek, Saskatchewan.
Français : « Indien cri »
Date : 1903
Dimensions : 240x190mm
Current location : British Library Link back to Institution infobox template wikidata:Q23308
Accession number : HS85/10/13885
Notes : The following changes were applied to this restoration: global sharpness increased, filaments/dust/dirt removed, levels adjusted, cropped.
Lien web :
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Cree_Indian_(HS85-10-13885)_edit.jpg

Chapitre 11 – Perchaude.

Auteur : Hugh McCormick Smith (1865–1941) Rétrolien vers l'infobox du créateur wikidata:Q3142284
Description - English: Yellow Perch; Redfin; Englishman (Perce flavescens)
Date : 1907
Lieu actuel : University of Washington Link back to Museum infobox template wikidata:Q219563
English : Freshwater and Marine Image Bank
Numéro d'inventaire : 51443
Source/Photographe : Smith, Hugh M. (1907) Fishes of North Carolina, North Carolina Geological and Economic Survey, vol.II, Raleigh, NC : E. M. Uzzell & Co.
Lien web :
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:FMIB_51443_Yellow_Perch;_Redfin;_Englishman_(Perce_flavescens).jpeg ?uselang=fr

→

Chapitre 12 – « Scènes de sucrerie » par J. Weston, gravure tirée de L'opinion publique, Vol. 11, no. 17, p. 195 (22 avril 1880).

Description : « Scènes de sucrerie » par J. Weston, gravure tirée de L'opinion publique, Vol. 11, no. 17, p. 195 (22 avril 1880)
Date : 22 April 1880
Source : L'opinion publique (périodique publié à Montréal de 1870 à 1883), Vol. 11, no. 17, p. 195
Author : J. Weston.
Lien web :
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Sc%C3%A8nes_de_sucrerie_(1880)_par_J._Weston.jpg

Chapitre 13 – La place du marché, Montréal.

Pièce (reliée) fait partie de Peter Winkworth Collection of Canadiana, 2002 Acquisition [graphic material, cartographic material] (R9266-5-0-E).
Date(s) : 1790
Portée et contenu : A watercolour view of the Montreal Market Place. In the foreground people and horse drawn carriages are depicted. In the background are several architectural structures.
The buildings in this composition are the same as in John Lambert's "The Place d'armes at Montreal". A reproduction of Lambert's can be viewed in Montreal: A Pictorial Record. Volume 1. 1963. p.12, plate 13.
This work was inventoried on the Sotheby's list as a George Heriot but has since been attributed to Paul Sandby junior. Paul Sandby junior was with the 21st regiment of foot and was stationed in Canada 1789-1793. Jim Burant attributed the work to Sandby. The work will be kept with the Heriots.
Crédit: Bibliothèque et Archives Canada, no d'acc R9266-256 Collection de Canadiana Peter Winkworth
Droit d'auteur: Expiré
Artiste : Sandby, Paul junior, 1767 ?-1793,
Lien web :
http://collectionscanada.gc.ca/pam_archives/index.php ?fuseaction=genitem.displayItem&rec_nbr=2898889&lang=fre

Chapitre 14 – Signature de Pierre-Paul Margane de Lavaltrie.

Description : Autographe de Pierre-Paul Margane de Lavaltrie
Date : 1 February 2014, 01:12:06
Source : Trouvé dans MASSON, Henri. La Seigneurie de Terrebonne sous le Régime français. mais provient de documents du XVIIIe siècle.
Author : Pierre-Paul Margane de Lavaltrie.
→

Lien web :
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Signature_de_Pierre-Paul_Margane_de_Lavaltrie.png

Chapitre 15 – Psyche et L'Amour.

Artist : William-Adolphe Bouguereau (1825–1905) Link back to Creator infobox template wikidata:Q483992
Title : Psyche et L'Amour
Date : 1889
Source/Photographer : Unknown.
Lien web :
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Psyche_et_LAmour.jpg

Chapitre 16 – Gouverneur Henry Hamilton.

SIR HENRY RAEBURN R.A., R.S.A (SCOTTISH 1756-1823) THREE-QUARTER SEATED PORTRAIT OF AN OFFICER OF
SIR HENRY RAEBURN R.A., R.S.A (SCOTTISH 1756-1823) THREE-QUARTER SEATED PORTRAIT OF AN OFFICER OF THE MADRAS ARTILLERY oil on canvas, the sitter seated in a green open armchair and holding a tricorn hat in his right hand, against trees with a view of the sea in the distance 127cm x 101.5cm (50in. x 40in.) Note: This portrait dates circa 1785 and the sitter has been traditionally identified as Lt Governor Henry Hamilton, although this attribution is now questioned. The format of the portrait follows other known paintings by Raeburn, in particular a portrait of the Thomas Carmichael, 5th Earl of Hyndford, which uses the same pose and chair with a tree in the background for the subject, with the only notable difference being the far landscape in the background. Provenance: McCormick Sale, American Art Association, New York, 15th April 1920 With Knoedler, 1922 Mr and Mrs van Horn Ely, by whom given to the Phoenix Art Museum Anon. sale, Sotheby's, 8th November 1995, lot 53 Exhibited: Chicago, The Art Institute, 1895 and 1919 Pittsburgh, Carnegie Institute, 1898 Boston, Copley Hall, 1900 Boston Art Students Association, no.33 Provenance: Cairness House, Aberdeenshire
Lien web :
https://www.the-saleroom.com/en-gb/auction-catalogues/lyon-and-turnbull/catalogue-id-srly10063/lot-14818584-9007-46ea-9538-a47400f2c65e

→

Chapitre 18 – Omble de fontaine.

Description : Omble de fontaine (Salvelinus fontinalis).
Source : U.S. Fish and Wildlife Service
Auteur : Engbretson, Eric.
Ce fichier est une œuvre d'un employé du U.S. Fish and Wildlife Service, réalisée dans le cadre de ses activités professionnelles. En tant qu'œuvre du gouvernement fédéral des États-Unis d'Amérique, cette image est placée dans le domaine public. Pour plus d'informations, consultez la politique des droits d'auteurs du Fish and Wildlife Service (en anglais).
Lien web :
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Salvelinus_fontinalis.jpg ?uselang=fr

Chapitre 22 – A View of the Bridge Built over the River Maskinongé, Maskinongé, Quebec.

Medium : Watercolour and pen & ink over pencil on laid paper mounted on wove paper with ruled border in pen & ink and grey wash.
Extent : 324 x 492 mm.; mount 430 x 574 mm.
Date : 1785
Notes : Date Created year accurate; month and day unknown for "1785"
Inscribed in ink, mount l.l. : James Peachey 1785; b: A View of the Bridge Built over the River Maskenongé, By Order of General Haldimand in 1782,
The sheet has been removed from its mount, the centre of the mount cut away, and the sheet tipped back on to its mount, probably during conservation in 1960. A pen & ink and wash version by Peachey of the same view is in now Library and Archives Canada (see Archives Canada Microfiches, Microfiche 2, No. 8; Neg. No. C-45565).
Rights and Licenses : Public Domain
Lien web :
http://www.virtualreferencelibrary.ca/detail.jsp ?Entt=RDMDC-OHQ2-PICTURES-S-R-35&R=DC-OHQ2-PICTURES-S-R-35&searchPageType=vrl

Chapitre 25 – Voyageurs franchissant une cascade en canot.

Pièce (reliée) fait partie de Frances Anne Hopkins fonds [graphic material] (R5666-0-8-E)
Date(s) : 1869
Lieu de création : Canada
Étendue : 1 painting : oil on canvas on canvas
Support : 152.400 x 73.700 cm
Image : 152.400 x 73.700 cm
→

No d'inventaire : op0097
Portée et contenu : Scene showing a large Hudson's Bay Company freight canoe passing a waterfall, presumably on the French River. The passengers in the canoe may be the artist and her husband, Edward Hopkins, secretary to the Governor of the Hudson's Bay Company.
Credit: Library and Archives Canada, Acc. No. 1989-401-1
Copyright: Expired
Créateur / Provenance : Hopkins, Frances Ann, 1838-1919.
Artiste : Hopkins, Frances Ann, 1838-1919.
Lien web :
http://collectionscanada.gc.ca/pam_archives/index.php ?fuseaction=genitem.displayItem&rec_nbr=2894475&lang=fre

Chapitre 27 – Voyageurs franchissant une cascade en canot.
Description given at the source: "(...) photo of Indians group. It was made in 1865." (text from same source)
Date : 1865
Source : http://www.old-picture.com/mathew-brady-studio/Indians-Group-of.htm (picture labeled "Indians-Group.jpg" there)
Author : not indicated
Permission (Reusing this file) : artist died more than 70 years ago.
Lien web :
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Native_American_Chiefs_1865.jpg

Chapitre 28 – Dessin d'armoiries de la North West Compagny.

Item (linked) part of Simon McGillivray fonds [textual record, graphic material] (R5136-0-8-E)
Date(s) : ca 1800-1820
Extent : 1 aquarelle : aquarelle et gouacheLien web :
Mention : Bibliothèque et Archives Canada, no d'acc 1957-101
Droit d'auteur: Expiré
http://collectionscanada.gc.ca/pam_archives/index.php ?fuseaction=genitem.displayItem&lang=eng&rec_nbr=2895881
Logotype actuel de la North West Compagny
Lien web : http://www.northwest.ca/

→

Chapitre 29 – Map of the early settlements and forts of Upper Louisiana (colonial-era Missouri) created using background image from DEMIS mapserver and Inkscape to add details and boundaries.

Description : Les premiers établissements et postes de commerce du Missouri.
Date : 22 November 2011
Source : Own work
Author : PoroubalousLien web : http://www.northwest.ca/
This file is made available under the Creative Commons CC0 1.0 Universal Public Domain Dedication.
Lien web :
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:ColonialMissouriCa1795.png

Chapitre 30 – Vieux manoir d'Auguste Chouteau.

The Chouteau family home was situated on an entire city block between Market, Main, Walnut, and Second Streets, in downtown St. Louis.
Source : Edwards's Great West and Her Commercial Metropolis, by Richard Edwards and M. Hopewell, 1860, p. 534. SHS REF H235.47 Ed98] Author : PoroubalousLien web : http://www.northwest.ca/
This file is made available under the Creative Commons CC0 1.0 Universal Public Domain Dedication.
Lien web :
https://archive.org/details/edwardssgreatwesooedwa

Chapitre 31 – Chevaux de race Mustang.

Description : Mustangs by the side of the road just outside Chinley Az
Date : 2 janvier 2002, 02:41:50
Source : originally posted to Flickr as Arizona 2004
Auteur : John Harwood.
Cette image, qui provient de Flickr.com, a été importée sur Commons à l'aide du Flickr upload bot le 00:32, 7 June 2009 (UTC) par Kersti Nebelsiek (talk). À cette date, elle était publiée sous la licence suivante : «Ce fichier est disponible selon les termes de la licence Creative Commons paternité 2.0 générique».
Lien web :
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Arizona_2004_Mustangs.jpg?uselang=fr

Au sujet de l'auteur

Vous dire qui est André Lefebvre ?

Comment le pourrait-il ?

Il n'est ni son nom, ni son numéro d'assurance sociale, ni sa profession, ni sa race, ni son âge. Il n'est rien de tout cela. Curieusement, personne d'autre ne l'est non plus.

Il est… lui-même. Celui qui a écrit ce livre. Il l'a justement écrit pour connaître QUI il était. Alors s'il vous le dévoilait ici, vous n'aurez plus besoin de lire ce livre et il l'aura écrit pour absolument rien.

Donc, pas question ! Si vous voulez savoir qui il est, il vous faudra lire ce bouquin. D'ailleurs vous en trouverez sûrement un avantage, selon lui, car il vous dira également QUI vous êtes. Du moins si vous êtes de sa nation. Sinon, il vous dévoilera comment faire pour découvrir votre identité nationale.

Ne croyez pas que ce soit évident. Au contraire les informations « officielles » sont, la plupart du temps, biaisées et déformées. D'autant plus que, le plus souvent, elles n'ont aucun rapport avec QUI nous sommes. Vous le découvrirez en lisant son histoire.

Son vécu ?

Pas meilleur ni pire que toute autre personne. Oui il a voyagé. Oui il a travaillé quelques années sur un autre continent. Oui il a des amis de différentes nationalités et oui il a connu des difficultés; mais rien de pire que tout autre être humain. Et l'ensemble de tout ça à fait de lui CE QU'il est; mais cela n'a rien à voir, ou si peu, avec QUI il est.

A-t-il fait quelque chose d'important dans sa vie ?

Effectivement il a fait quatre enfants; trois garçons et une fille. À part cela, la seule chose importante qu'il ait faite, dit-il, est d'écrire ce livre qui l'identifie, ainsi que près de 7 millions de personnes.

Pourquoi a-t-il écrit ce livre ?

Excellente question à la quelle il vous laisse répondre. Vous le découvrirez certainement.

Qu'est-ce qui le passionne ?

L'histoire et la science.

Communiquer avec l'auteur

Adresse électronique

andre.lefebvre@id-3.ca

Pages dédiées aux livres de cet auteur sur le site web
de la Fondation littéraire Fleur de Lys

http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.1.htm

http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.2.htm

http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.3.htm

http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.4.htm

http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.5.htm

http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.6.htm

http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.7.htm

http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.8.htm

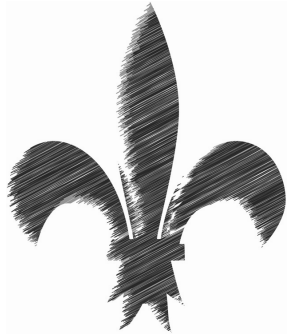
http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.9.htm

Table des matières

Avant-propos 11
1. Ô Canada terre de nos aïeux 13
2. Ton front est ceint de fleurons glorieux 19
3. Car ton bras sait porter l'épée 25
4. Il sait porter la croix 29
5. Ton histoire est une épopée 37
6. Des plus brillants exploits 41
7. Et ta valeur, de foi trempée 47
8. Protégera nos foyers et nos droits 53
9. Sous l'œil de Dieu, près du fleuve géant 57
10. Le Canadien grandit en espérant 65
11. Il est né d'une race fière 71
12. Béni fut son berceau 77
13. Le ciel a marqué sa carrière 81
14. Dans ce monde nouveau 85
15. Toujours guidé par sa lumière 91
16. Il gardera l'honneur de son drapeau 95
17. De son patron, précurseur du vrai Dieu 99
18. Il porte au front l'auréole de feu 103
19. Ennemi de la tyrannie 109
20. Mais plein de loyauté 115
21. Il veut garder dans l'harmonie 119
22. Sa fière liberté 123
23. Et par l'effort de son génie 127
24. Sur notre sol asseoir la vérité 131
25. Amour sacré du trône et de l'autel 135
26. Remplis nos cœurs de ton souffle immortel ! 139

27. Parmi les races étrangères 143
28. Notre guide est la loi 149
29. Sachons être un peuple de frères 153
30. Sous le joug de la foi 159
31. Et répétons, comme nos pères 163
32. Le cri vainqueur : « Pour le Christ et le roi ! » 167
Index des illustrations 175
Au sujet de l'auteur 185
Communiquer avec l'auteur 187

Fondation littéraire Fleur de Lys



Éditeur écologique

L'édition en ligne sur Internet contribue à la protection de la forêt parce qu'elle économise le papier.

Nos livres papier sont imprimés à la demande, c'est-à-dire un exemplaire à la fois suivant la demande expresse de chaque lecteur, contrairement à l'édition traditionnelle qui doit imprimer un grand nombre d'exemplaires et les pilonner lorsque le livre ne se vend pas. Avec l'impression à la demande, il n'y a aucun gaspillage de papier.

Nos exemplaires numériques sont offerts sous la forme de fichiers PDF et/ou Epub. Ils ne requièrent donc aucun papier. Le lecteur peut lire son exemplaire à l'écran ou imprimer uniquement les pages de son choix.

http://manuscritdepot.com/edition/ecologique.htm

Achevé en

Juillet 2016

Édition et composition

Fondation littéraire Fleur de Lys inc.

Adresse électronique

contact@manuscritdepot.com

Site Internet

www.manuscritdepot.com

Imprimé à la demande au Québec à compter de

Juillet 2016

Les Lefebvre de Batiscan

TOME I « L'apprentissage canadien»	TOME II Les Canadiens « pure laine »	TOME III La politique ou l'honneur

À l'époque où se déroule cette partie du récit, la population se devait, assez souvent, de prendre individuellement ses propres décisions face à la justice. Chacun devait donc, obligatoirement, assumer la responsabilité de ses décisions individuellement. Évidemment, rien d'autre que l'honneur personnel n'assurait l'intégrité de la décision adoptée. De sorte que les individus sans honneur pouvaient appliquer ce qu'ils qualifiaient de « leur justice » tout autant que ceux qui étaient « honorables ». Heureusement qu'à l'époque, les individus sans honneur chez les Canadiens français étaient assez rares; ce qui nous a fait éviter les débordements qui se sont déroulés au début de l'histoire des USA.

De nos jours, la justice est contrôlée par un système qui veut assurer l'équité des jugements. Est-ce mieux ? Je ne saurais pas le dire vraiment. Il est fort probable que ce soit le cas. Par contre, lorsqu'on regarde ce qui nous reste aujourd'hui de la notion de « l'honneur », on peut se poser la question. Car il est assez évident que notre justice actuelle se base beaucoup plus sur la « politique sociale », sinon la « Politique » tout court, plutôt que sur « le sens de l'honneur » et de « l'équité ». Sans oublier la question plus que pertinente sur l'honorabilité de notre échelle de valeur actuelle.

Fondation littéraire Fleur de Lys

Collection Le peuple en écriture

Le premier éditeur libraire québécois
sans but lucratif en ligne sur Internet

manuscritdepot.com

ISBN 978-2-89612-506-7